

**SAS [140] –
Enquête sur un
génocide**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ENQUÊTE SUR UN GÉNOCIDE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



ENQUÊTE SUR UN GÉNOCIDE

Photo de couverture : Thierry Vasseur

Arme fournie par : Armurerie Courty et fils, 44 rue des Petits-Champs, 75009 Paris

© Éditions Gérard de Villiers, 2013

ISBN 978-2-360-5343-95

Impression réalisée par BRODARD & TAUPIN à La Flèche (Sarthe), le 31-05-2013

Édition : Anne Martinetti

Mise en pages : Firmin-Didot

N° d'impression : 73490

Dépôt légal : juin 2013

Imprimé en France

CHAPITRE PREMIER

Le colonel Charles Lizindé était si captivé par le N'dombolo craché à fond la caisse par les haut-parleurs de sa vieille Toyota Corolla qu'il ne s'aperçut même pas que la voiture venait de s'arrêter. Son chauffeur, Seth, se retourna et hurla pour couvrir le vacarme de la musique :

— Nous sommes arrivés, chef !

Charles Lizindé cessa d'un coup de se balancer sur la banquette arrière et ouvrit la portière.

— Tu m'attends au coin de Kimathi, ordonna-t-il.

Impossible de se garer dans Standard Road, en sens unique. Le colonel dansait encore en pénétrant dans le hall de Lohro House. Les réceptionnistes, qui le connaissaient, ne lui donnèrent même pas de badge et il fonça directement vers les ascenseurs, appuyant sur le bouton du 14^e étage. Euphorique, et pas seulement à cause de la musique. C'était son quart d'heure de récréation dans une vie pas toujours drôle. Le colonel Charles Lizindé était un exilé, à la vie parfois difficile. Cela faisait un an qu'il avait fui son pays, le Rwanda, pour Nairobi, au Kenya, après s'être senti menacé par son ancien patron, le général Paul Kagamé, désormais président du Rwanda, qui aurait préféré Charles Lizindé mort plutôt que vivant, pour des raisons très précises. Ce dernier, qui avait dirigé pour le compte de Paul Kagamé quelques opérations très « sensibles » à la tête du « Network », une petite structure secrète de renseignement et d'action, avait jugé prudent de quitter Kigali pour Nairobi.

Bien sûr, les faits remontaient à quelques années, mais il valait mieux être prudent. Et puis, la vie à Nairobi n'était pas trop pénible pour Charles Lizindé. Sa femme travaillait à l'antenne locale de l'ONU, ce qui lui donnait certains avantages, et lui-même avait monté un petit bureau de change. Au Kenya, on parlait le swahili, langue cousine du kinyarwanda parlé au Rwanda, et l'anglais, comme en Ouganda où le colonel Lizindé avait passé une bonne partie de sa vie. Il n'avait certes pas beaucoup d'amis à Nairobi : la plupart des Rwandais y étaient des « génocidaires », Hutus extrémistes réfugiés là à la suite de leur débâcle militaire de juillet 1994. Après avoir massacré en trois mois huit cent mille Tutsis, ils avaient fui le Rwanda pour la République démocratique du Congo (ex-Zaïre), la Tanzanie, le Kenya et d'autres pays, africains ou européens.

Ce n'étaient évidemment pas les amis du colonel Lizindé, tutsi bon teint et ancien membre de l'APR [1] qui les avait chassés de leur pays.

Les plus voyants des extrémistes hutus avaient été expulsés du Kenya ou livrés au Tribunal pénal international d'Arusha, en Tanzanie, en 1998, après une réconciliation spectaculaire entre Paul Kagamé et le président kenyan Arap Moi, qui, jadis, était plutôt proche du président hutu assassiné en avril 1994, Juvénal Habyarimana. Seul était demeuré au Kenya un certain Félicien Kabuga, ami personnel d'Arap Moi. C'est vrai que Kabuga n'avait pas de sang sur les mains : il s'était simplement contenté d'acheter à la Chine quelques dizaines de milliers de machettes à un prix très compétitif, qui avaient été distribuées aux extrémistes des *Interahamwe*, les milices hutues. Grâce à cet armement rustique, renforcé de quelques Kalachnikov et de grenades, celles-ci avaient littéralement découpé en morceaux les Tutsis, surnommés les *inienzi* [2], avec méthode et férocité, pendant cent jours, sous le regard indifférent de la Minuar [3] et des différentes missions diplomatiques installées au Rwanda.

Les appels de détresse des Tutsis avaient été ignorés par la communauté internationale. Seule, la France avait réagi tardivement en occupant le Sud-Ouest du Rwanda, suite à l'opération « Turquoise », destinée en principe à sauver les Tutsis survivants de cette zone. Cela avait surtout permis aux génocidaires hutus de s'enfuir au Congo avec leur armement lourd, grâce à la protection de l'armée française piégée par ses autorités politiques d'alors.

Depuis 1990, les Tutsis expulsés dans les pays voisins – Burundi, RDC et, surtout, Ouganda – par le pouvoir hutu avaient constitué une armée de libération sous le commandement d'un obscur colonel, lui aussi réfugié en Ouganda, et membre de l'armée ougandaise, Paul Kagamé. Après trois ans de guérilla, ils avaient repris le Nord-Est du Rwanda et le front s'était stabilisé à une cinquantaine de kilomètres de Kigali, la capitale. Sous l'égide des Nations unies, on avait obtenu un cessez-le-feu, et différents présidents africains avaient concocté les accords d'Arusha, le 4 août 1993, qui devaient déboucher sur un partage du pouvoir entre Hutus et Tutsis.

On ne se battait plus et, même, un contingent de six cents hommes de l'APR s'était installé au coeur de Kigali avec l'accord des FAR [4] et sous l'oeil vigilant de la Minuar.

Le colonel Lizindé en faisait partie. À l'aube du 7 avril 1994, le lendemain de l'attentat où le Falcon 50 du président Habyarimana avait été abattu par un missile sol-air alors qu'il se préparait à atterrir à Kigali, de retour de Dar Es-Salaam, il avait entendu les hurlements de détresse de ses compatriotes tutsis, traqués et massacrés en pleine ville par les miliciens hutus.

Une femme et ses trois enfants avaient été découpés par une bande d'énergumènes des *Interahamwe*, sans qu'il puisse intervenir. Ordre de la Minuar. Comme l'avait recommandé le secrétaire général de l'ONU,

Boutros Boutros-Ghali, il importait que la Minuar conserve une stricte neutralité... Charles Lizindé n'oublierait jamais les cris atroces de cette femme, le crâne fendu par un coup de machette, essayant de protéger ses trois enfants qu'on découpait vivants sous ses yeux.

Depuis, par moments, il avait besoin de se laver le cerveau.

Il sortit de l'ascenseur, jeta un coup d'oeil sur sa vieille Breitling Chronomat afin de vérifier qu'il n'était pas en avance et poussa une porte en verre dépoli portant l'inscription en lettres dorées KENYAN TRAVEL SERVICE LTD.

Une jeune Noire installée derrière le comptoir d'accueil leva la tête et lui adressa un regard effrayé.

— Ils viennent juste de partir !

Le colonel Lizindé, le regard luisant de désir, fit le tour du comptoir et emprisonna d'un geste possessif les seins de la jeune femme, l'embrassant dans le cou.

— Viens vite ! fit-il, j'ai pensé à toi depuis ce matin.

Bicuzi Kihubo, Rwandaise tutsie exilée au Kenya pour cause de génocide, qui se faisait appeler Béatrice pour faire « blanc », se leva et tira sur ses longues cuisses la microjupe qui en couvrait à peine le premier tiers, échappant aux mains baladeuses du colonel.

— Il faut fermer la porte ! souffla-t-elle, on pourrait venir.

Tandis qu'elle s'acquittait de cette tâche, le colonel Lizindé ne la quitta pas des yeux. Bicuzi Kihubo avait la cervelle d'une antilope, mais une allure de star. Ses grands yeux marron illuminaient un visage doux, encadré par les tresses traditionnelles, ses seins moulés par un T-shirt orange pointaient comme deux lourds obus ; quant à sa chute de reins, elle aurait transformé le plus saint des prélats en sodomite polymorphe... Ses hanches étroites et ses longues jambes achevaient de faire de Bicuzi une bombe sexuelle à pattes.

À peine la porte verrouillée, le colonel Lizindé la poussa dans la pièce voisine et l'appuya au grand bureau, celui du chef de l'agence parti déjeuner. Malaxant fébrilement les seins magnifiques, il releva le T-shirt pour les mordiller, puis glissa la main sous la microjupe. Raide comme un bouc, il commença à faire glisser la petite culotte blanche sur les cuisses, réalisant tout d'un coup que Bicuzi l'accueillait avec l'entrain d'un cadavre. Il s'arrêta net et leva les yeux vers son visage, ne croisant qu'un regard totalement vide, comme celui d'un animal. Les bras le long du corps, elle se laissait faire, sans même cesser de mâcher son chewing-gum. Encore une manière de Blanc qui, croyait-elle, ajoutait à son charme.

— Tu n'aimes plus ? demanda le colonel, inquiet.

Bicuzi eut un soupir à fendre l'âme.

— J'ai les bras lourds ! Je ne peux même pas les soulever.

— Tu as des soucis ?

— Je n'ai pas payé mon loyer ! avoua-t-elle d'une voix enfantine.

Le message était lumineux. Sans perdre de temps, le colonel prit dans sa poche une liasse de billets et posa sur le bureau trois billets de mille shillings [5].

Ce fut comme s'il avait mis une pièce dans un juke-box. Le regard de Bicuzi s'éclaira, ses bras se refermèrent autour de son amant, et son ventre se colla au sien, se frottant doucement pour reconnaître le terrain.

— C'est vrai ! souffla-t-elle, tu es bien gros aujourd'hui.

Le colonel Lizindé, sachant qu'ils ne disposaient guère que de trente minutes, avait déjà planté quelques doigts dans le sexe de Bicuzi et les y remuaient comme pour en assouplir les muqueuses. Poliment, la jeune Noire défit son zip, prenant en main le membre raide comme un manche de pioche et commençant à le caresser langoureusement.

L'ex-officier de l'APR soufflait comme une vieille locomotive, ne sachant où donner de la main. Passant des seins aux fesses, puis revenant au triangle magique.

Les courbes dures de la croupe le rendaient fou. De profil, Bicuzi ressemblait à un dessin de pin-up ! Il jeta sa veste à terre, prit le pistolet glissé dans sa ceinture et le posa dans une corbeille de bureau. Le pantalon sur les chevilles, il commença à frotter son sexe tendu contre le ventre nu de sa partenaire.

— Ça, c'est bon, approuva Bicuzi, s'appuyant des deux mains au rebord du bureau.

Dépouillée de son T-shirt, la jupe roulée sur ses hanches minces, la culotte accrochée à une cheville, elle était encore plus bandante. Visiblement, les trois mille shillings avaient débloqué sa libido.

— Tu veux que je te suce ? demanda-t-elle gentiment.

À vrai dire, elle ne ressentait pas grand-chose quand elle faisait l'amour et excellait plus à donner du plaisir qu'à en prendre. Mais comme c'était une fille gentille, ça lui était égal.

Le colonel Lizindé s'écarta.

— Oui, fit-il d'une voix étranglée. Suce-moi comme une salope.

Bicuzi ignorait ce qu'était une salope, mais décida de faire de son mieux. S'agenouillant sur le vieux tapis, elle engloutit dans sa grosse bouche tout ce qu'elle pouvait contenir, et aussitôt, le colonel Lizindé appuya sur sa nuque, les yeux fixés sur les nuages qui défilaient sans s'arrêter dans le ciel de Nairobi. Il n'avait pas plu depuis trois mois et les tribus masais refluaient vers le nord, avec leurs troupeaux.

Bicuzi ne suçait pas vraiment comme une salope, mais, à l'idée de perforer bientôt cette croupe de rêve, le Rwandais était dans un état second. Sachant que son temps était compté, il tira sur les nattes de Bicuzi pour la faire relever. Docilement, la Noire s'allongea aussitôt à plat dos sur le bureau, le sexe au ras de l'arête. Le colonel lui souleva

les jambes, plaça son sexe à l'entrée de celui de la jeune femme et poussa, faisant aussitôt la grimace.

— Dis donc, toi, tu n'as pas très envie ! grommela-t-il.

— Si, si, protesta mollement Bicuzi, mais ici, j'ai toujours peur qu'on vienne.

Le Rwandais émit un profond soupir. D'une longue et énergique poussée, il s'enfonça totalement dans le ventre de sa maîtresse. Il y était tellement serré qu'il se dit que le moindre mouvement allait déclencher son plaisir.

— Défonce-moi ! implora Bicuzi, qui connaissait ses classiques.

Le colonel Lizindé se contenta de quelques mouvements prudents, ne voulant pas précipiter la catastrophe. Puis, il laissa les jambes de la jeune femme retomber à terre, se retira, encore plus raide, la prit par les hanches et la fit se retourner.

— Tu ne vas pas me casser le cabinet ! [6] interrogea-t-elle avec une inquiétude non feinte.

— Mais non ! jura le Rwandais en se renfonçant dans son sexe, par derrière.

Le téléphone sonna et, à tâtons, Bicuzi envoya la main vers l'appareil.

— Ne réponds pas ! rugit le colonel. Déjà qu'on n'a pas beaucoup de temps.

— Si, je dois répondre !

Bicuzi avait déjà décroché et dit « allô » de sa voix enfantine. Sournoisement, le colonel Lizindé en profita pour se retirer et poser son sexe un peu plus haut, entre les fesses merveilleusement cambrées. Se doutant de ses intentions, Bicuzi se tortilla désespérément, tout en détaillant les avantages d'un week-end dans l'île de Lamou à un client potentiel...

Le Rwandais força de quelques millimètres l'anneau élastique, tandis que Bicuzi se mordait les lèvres de douleur, puis il l'empoigna par les hanches et poussa de tout son poids. Quatre-vingt-deux kilos.

Le sphincter résista une dizaine de secondes, puis Bicuzi poussa un hurlement déchirant, après avoir raccroché précipitamment, tandis que le sexe massif plongeait jusqu'au fond de ses reins. Le colonel Lizindé crut mourir de bonheur. Sans la diversion du téléphone, il n'y serait peut-être pas arrivé.

— Tu m'as déchirée ! protesta Bicuzi, le buste écrasé sur le bureau.

— Mais non ! assura d'un ton guilleret le colonel.

Cette fois, il se mit à aller et venir, serré comme par une main très musclée. Bicuzi poussait de petits cris et lui soufflait, le regard fixe, concentré sur son plaisir. Jusqu'à ce qu'il explose avec un cri sauvage. Il regarda aussitôt sa Breitling. Il avait bouclé son affaire en dix-sept minutes. Il demeura pourtant abuté quelques instants encore pour

bien amortir les trois mille shillings et se retira, encore raide. Bicuzi se redressa et lui fit face.

— Toi, tu n'es pas gentil ! fit-elle avec une moue. Après, je ne pourrai plus m'asseoir.

Il caressa gentiment ses seins nus dont le grain de peau évoquait la soie.

— Si ! dit-il. Et puis, tu es amoureuse, tu aimes me faire plaisir...

— Ça, c'est vrai, approuva la jeune Rwandaise avec une énorme conviction.

Ses sentiments à l'égard du colonel mêlaient l'amour et l'intérêt dans la proportion de l'alouette et du cheval dans le pâté d'alouette. Ramassant sa culotte, elle fila dans le minuscule cabinet de toilette tandis que le colonel se rajustait, le corps et l'âme en paix. Il hésita à reprendre un des trois billets, mais se dit que Bicuzi risquait de s'en apercevoir ; celle-ci réapparut, fraîche comme une rose et toujours aussi bandante. Le Rwandais réprima une forte envie de lui sauter à nouveau dessus.

— Je finis dans dix minutes ! fit-elle. Tu m'attends ? Je voudrais que tu me déposes, je vais rentrer chez moi.

— Je suis au coin de Kimathi, fit-il en tournant la clef de la porte d'entrée. Dépêche-toi.

Dans l'ascenseur, il chantonait tout seul. Finalement, la vie à Nairobi n'était pas trop désagréable. De nouveau, il consulta sa Breitling. Son rendez-vous à l'ambassade américaine était à trois heures, il avait tout le temps de raccompagner Bicuzi. Peut-être même qu'il monterait avec elle dans son minuscule appartement pour un petit supplément de câlins.

*

* *

La Toyota Corolla se traînait, pare-chocs contre pare-chocs, sous un soleil de plomb. À croire que toutes les voitures de Nairobi s'étaient donné rendez-vous dans Forest Road.

— Seth ! Mets la clim ! lança le colonel Lizindé à son chauffeur.

Docilement, ce dernier baissa la glace de son côté, faisant entrer dans la voiture un air tiède. La vraie clim ayant depuis longtemps rendu l'âme, ils en étaient réduits à cet expédient. Le colonel Lizindé s'était assis à côté de son chauffeur, afin de ne pas être tenté de violer Bicuzi durant le trajet. Celle-ci, installée à l'arrière comme une princesse, remerciait son amant en écartant légèrement les jambes de façon à lui laisser apercevoir sa culotte blanche. Petit plaisir gratuit. Le Rwandais consulta à nouveau son chronographe, inquiet. À ce train, il ne serait jamais à trois heures dans Mombasa Road. En tout cas, l'intermède supplémentaire dont il avait rêvé n'était plus

envisageable.

— Tu ne peux pas doubler ? demanda-t-il à son chauffeur.

— Non, chef.

Ils arrivaient au *round-about* desservant Parklands Road, Forest Road et Limuru Road. Un policier tentait vainement d'accélérer le trafic, gesticulant comme un malade, en face d'une hideuse église de pierre noire, face à un panneau publicitaire pour les pneus Pirelli et à une horloge blanche arrêtée à 17 h 30.

À peine étaient-ils engagés dans le rond-point qu'une voiture surgit sur leur gauche [7], débordant sur l'herbe des bas-côtés. Furieux, le colonel rwandais lança à son chauffeur :

— Tu vois qu'il y en a qui doublent !

Machinalement, il tourna la tête et il eut l'impression que son coeur s'arrêtait. L'autre voiture, une Toyota Corolla comme la sienne, au lieu de poursuivre sa route, s'était arrêtée à sa hauteur. Il y avait deux hommes à bord. Le chauffeur, qui se trouvait du côté de la voiture du colonel, se baissa brusquement comme s'il voulait ramasser quelque chose sur le plancher.

Son passager apparut, un jeune Noir tête nue, le dos appuyé à sa portière, faisant face aux occupants de la Toyota du colonel. Il prit sur ses genoux une Kalachnikov et la braqua sur la voiture voisine. Le chauffeur du colonel poussa un cri de terreur avant d'écraser l'accélérateur. La Toyota fit un bond de trente centimètres et vint s'encaster dans le pare-chocs arrière de la voiture bloquée devant eux.

Le cerveau vide, le colonel Lizindé plongea la main dans sa ceinture, à la recherche de son pistolet, et ne trouva rien. Dans son euphorie, il avait oublié l'arme dans le bureau où il avait sodomisé Bicuzi. Il vit la mort jaillir du canon de la Kalachnikov. Les détonations se succédèrent, comme des grêlons claquant sur un toit de tôle. La tête du chauffeur éclata la première sous les impacts, mais le colonel ne lui survécut que quelques secondes. Il tenta de se protéger avec son bras, en un geste dérisoire, et la première balle frappa sa Breitling, l'arrachant de son poignet. Le second projectile l'atteignit à la tempe au moment où il tentait d'ouvrir la portière de son côté, lui faisant exploser la calotte crânienne. Des débris d'os, du sang et des matières cervicales furent projetés sur le pare-brise, sur les sièges et même au-dehors. Un troisième projectile frappa le colonel, lui déchirant le cou et lui arrachant la mâchoire, au moment où il basculait sur le côté.

La Toyota tremblait sous les impacts des balles s'enfonçant dans les tôles. À l'arrière, Bicuzi hurlait comme une sirène, aplatie sur le plancher, tremblant de tous ses membres.

Le silence retomba brutalement. Le tireur jeta son arme à l'arrière,

le chauffeur se redressa, reprit son volant et déboîta, roulant sur l'herbe du rond-point pour filer dans Limuru Road, sous le nez du policier interloqué. Celui-ci ne pensa même pas à relever le numéro de la voiture des tueurs. Il bafouillait dans son talkie-walkie, appelant au secours. Un assourdissant concert d'avertisseurs s'élevait de la file des voitures immobilisées, ce qui ne risquait pas de troubler le chauffeur du colonel Lizindé affalé sur son volant, très, très mort.

Le policier arriva à la hauteur de la Toyota au moment où Bicuzi s'en extrayait à quatre pattes, détalant ensuite comme une antilope fuyant un lion, sans se retourner. Effaré, il contempla les deux cadavres criblés de balles. Nairobi était une ville violente mais les meurtres en plein jour, avec cette profusion de munitions, n'étaient quand même pas courants. Quelque chose qui brillait dans l'herbe attira son regard : le chronographe Breitling au bracelet arraché. Le policier le ramassa et le porta à son oreille. Le projectile avait creusé une encoche dans le métal mais la Breitling marchait toujours. Le policier l'empocha discrètement. Ensuite, il entreprit de son mieux de détourner la circulation, se demandant qui étaient les morts. Vu la plaque diplomatique, il devait s'agir d'étrangers. Lorsque l'ambulance de l'Aga-Khan Hospital arriva, suivie d'une voiture de police, on ne put que constater le décès des deux Rwandais.

CHAPITRE II

Frank Capistrano était installé à une table un peu à l'écart, juste à côté des immenses baies vitrées donnant sur le Potomac. Le restaurant du Kennedy Memorial Center était bourré, un soleil radieux brillait sur Washington et, en ce premier mois de juin du troisième millénaire, la vie semblait radieuse. Dès que le *Special Advisor for National Security* de la Maison-Blanche aperçut Malko en train de se frayer un chemin entre les tables, il agita sa main prolongée par un de ses inévitables cigares pour signaler sa présence.

Malko, qui l'avait déjà repéré, se disait qu'il ressemblait toujours autant à un *capo mafioso*, avec son abondante chevelure noire, ses traits lourds, ses yeux rusés et son costume à rayures sombres. Et, en sus, une chevalière à la main gauche, ornée d'un gros brillant. Il tranchait nettement sur les bourgeois endimanchés de Virginie et du Maryland qui caquetaient à toutes les tables. Et pourtant, c'était un des conseillers les plus écoutés de la Maison-Blanche, respecté et brillant, qui avait déjà eu l'oreille de trois présidents successifs. Un homme de Renseignement. D'abord, à la Central Intelligence Agency, où il avait créé en 1988 le Département antiterroriste, ensuite à la Maison-Blanche, où il gérait les opérations les plus secrètes, celles ordonnées directement par un *finding* du président des États-Unis, c'est-à-dire un ordre confidentiel auquel toutes les agences fédérales devaient obéir.

Lève-tôt, il se levait tous les jours à 5 h 45 pour être une demi-heure plus tard à son bureau situé dans le coin nord-ouest de l'aile ouest de la Maison-Blanche. Juste à l'opposé de l'*oval room* du président, là où Bill Clinton s'était longuement ébattu avec la pulpeuse Monica Lewinski.

Frank Capistrano se leva pour accueillir Malko, lui écrasant les phalanges dans son énorme patte couverte de longs poils noirs.

— *Welcome ! Welcome, Malko ! Happy to see you again !* Vous avez fait bon voyage ?

Malko remarqua qu'il avait déjà liquidé l'assiette de canapés. Toujours son appétit pantagruélique. Lorsqu'il déjeunait dans son bureau, il commandait six hamburgers d'un coup... Il se rassit et ralluma son cigare avec un Zippo siglé White House qu'il reposa sur la table.

— *Uneventful !* [8] fit Malko avec un sourire, en s'asseyant à son tour.

Le voyage Vienne-Washington représentait quand même quelques

heures de vol, mais on ne déclinait pas une invitation de Frank Capistrano. Les deux hommes se connaissaient depuis 1997. Ils s'étaient rencontrés à Islamabad, au Pakistan, lors de l'affaire du vol 800 [9]. Lorsque Frank Capistrano intervenait quelque part, c'est que la sécurité des États-Unis était en jeu...

Une serveuse surgit avec les menus. Ils choisirent rapidement – New York steak et *Caesar salad*, arrosés d'un Château Malescot Saint-Exupéry, un Margaux 1988, et Frank Capistrano plongea ses petits yeux perçants dans ceux de Malko.

— Avez-vous déjà entendu parler du meurtre du président rwandais, Juvénal Habyarimana ? demanda-t-il abruptement.

Avec lui, on entraînait directement dans le vif du sujet.

— Oui, vaguement, fit Malko, c'était en 94 ou 95. Son avion a été abattu par un missile sol-air.

— Bingo ! fit simplement Frank Capistrano de sa grosse voix rugueuse. C'était le 6 avril 1994, vers 20 h 20. Le Falcon 50 présidentiel d'Habyarimana, alors président du Rwanda, a été abattu par un missile sol-air SAM-16 *Gimlet*, alors qu'il se trouvait en approche finale sur l'aéroport de Kanombé. Un second missile a été tiré, mais a raté l'avion. Il n'y a eu aucun survivant parmi les neuf passagers, dont le président du Rwanda et celui du Burundi, Cyprien Ntaryamira, et les trois membres d'équipage français.

Il tordit un peu sa bouche en un rictus cynique.

— En plus, l'avion s'est écrasé dans le jardin de la résidence d'Habyarimana... Livré à domicile.

— Je me souviens, compléta Malko. Cet avion arrivait de Dar Es-Salaam, en Tanzanie, où ces présidents s'étaient réunis pour une conférence régionale destinée à entériner les accords d'Arusha établissant un pouvoir partagé entre les Hutus et les Tutsis du Rwanda, et à négocier le même genre d'accord pour le Burundi.

— Vous êtes un puits de science, reconnut Frank Capistrano avec un zeste d'ironie.

Le serveur arrivait avec le Château Saint-Exupéry que Frank Capistrano goûta religieusement.

— J'ai déjà travaillé dans la région, il y a longtemps, précisa Malko. C'est la raison pour laquelle je connais un peu ces problèmes.

Une de ses premières missions s'était déroulée au Burundi [10] et, depuis, les problèmes entre Hutus et Tutsis lui étaient familiers. En gros, la situation était simple : Burundi et Rwanda – anciennes colonies allemandes – étaient peuplés de deux ethnies qui se haïssaient, bien que parlant la même langue, pratiquant la même religion et se mariant parfois entre eux.

Les Hutus, environ soixante-dix pour cent de la population, de lointaine origine bantoue, étaient plutôt petits avec des traits épais et

cultivaient la terre. Les Tutsis, venus probablement du Nil, beaucoup plus au nord, élancés, très minces, étaient des pasteurs.

Les Belges ayant succédé aux Allemands après 1918 avaient systématiquement donné l'avantage aux Tutsis qui en avaient profité, accaparant la direction politique du pays. Tout s'était déroulé cahin-caha jusqu'en 1959, les Hutus pourtant majoritaires ravalant leur rancœur. Puis, en 1959, un obscur colonel belge un peu allumé qui se prenait pour Lawrence d'Arabie, Guy Logiest, dépêché par Bruxelles pour enrayer des troubles, avait mis le feu aux poudres. Au début de 1960, il avait déclenché un véritable coup d'État au Rwanda, en décrétant le remplacement des chefs tutsis par des dirigeants hutus !

Les Hutus, majoritaires, gagnèrent évidemment les élections suivantes, élirent un président hutu, Grégoire Kayibanda, et, dès l'indépendance du pays, proclamée en 1962, entreprirent de prendre leur revanche sur les Tutsis. Depuis, l'histoire des Tutsis rwandais n'avait été qu'une longue suite de massacres, culminant avec le génocide de 1994.

1960, 1961, 1962, 1963, 1970, 1990, 1993, jusqu'au bouquet final des huit cent mille Tutsis liquidés en trois mois, d'avril à juillet 1994. À chaque vague de massacres, des dizaines de milliers de Tutsis prenaient le chemin de l'exil : Ouganda, Burundi, où les Tutsis avaient le pouvoir, Congo, Tanzanie.

Depuis juillet 1994, les Tutsis avaient enfin repris le pouvoir au Rwanda, grâce à l'Armée patriotique rwandaise, formée de Tutsis émigrés en Ouganda, à la tête de laquelle se trouvait Paul Kagamé, qui avait envahi le nord du pays, puis battu les Forces armées rwandaises et chassé du pouvoir les Hutus responsables du génocide.

La serveuse apporta la *Caesar salad*.

— *Enjoy your lunch !* [11] lança Frank Capistrano, à qui même un génocide ne coupait pas l'appétit.

Il attendit que la serveuse se soit éloignée pour dire à voix basse :

— Vous devez vous demander pourquoi je vous ai fait traverser l'Atlantique pour vous parler d'une histoire vieille de six ans...

— Vous allez sûrement me le dire, sourit Malko.

Le Malescot Saint-Exupéry était délicieux. Frank Capistrano nettoya sa salade en une poignée de secondes, vida son verre et souffla :

— Personne ne parlait plus de cette histoire jusqu'à une date récente, dit-il.

— À qui avait-on attribué l'attentat ?

L'Américain fit la moue, tira sur son cigare après l'avoir rallumé à la flamme puissante de son Zippo, et sortit un dossier de sa serviette.

— Voici le rapport de l'Agence [12] établi en mai 1994 avec la collaboration des services belges. Il attribue l'attentat aux Hutus extrémistes qui préparaient le génocide, ceux qu'on appelait l'*Akazu*

[13], des proches d'Habyarimana, dont faisait partie sa propre femme.

Malko leva les sourcils :

— Ça n'affaiblit pas cette hypothèse ?

Frank Capistrano eut un hennissement joyeux en attaquant son New York steak.

— Jamais entendu parler du « divorce mexicain » ? Ça se pratique beaucoup en Californie. On donne la photo du mari et deux mille dollars à un tueur mexicain qui se charge de fabriquer une veuve... Ça peut *aussi* marcher avec un missile.

Voilà un homme qui ne nourrissait guère d'illusions sur l'espèce humaine.

Frank Capistrano avala une énorme bouchée de viande rouge et agita sa fourchette.

— Je plaisantais ! Si c'était l'*Akazu*, Mme Habyarimana n'était probablement pas au courant. Mais reprenez le contexte politique d'avril 94. *Théoriquement*, Habyarimana revenait de Dar Es-Salaam avec l'intention d'appliquer enfin les accords d'Arusha. C'est-à-dire de partager le pouvoir hutu avec les Tutsis. L'horreur absolue pour les extrémistes hutus, ceux qui préparaient le génocide ouvertement depuis plusieurs mois, afin de régler définitivement le problème. La *solution finale*, ça ne vous rappelle rien ?

— Si, bien sûr.

— Eh bien, ils n'ont pas été loin de réussir. Habyarimana représentait un risque pour ces extrémistes hutus. Ils l'auraient donc supprimé. Sans état d'âme.

— Cette hypothèse est crédible ?

— Oui. Tenez, voilà les éléments opérationnels.

Il ouvrit le dossier, étalant sur la table une carte enrichie de nombreuses annotations qu'il commenta à Malko.

— Voici le plan de la zone où a eu lieu l'attentat. À gauche, l'unique piste de l'aéroport de Kanombé, orientée est-ouest à 200°. L'altitude du *runway* est de 4800 pieds. Les appareils qui se posent sur cet aéroport ont deux procédures d'approche. S'ils arrivent d'une autre direction que l'est, ils passent d'abord au-dessus de l'aéroport pour se caler sur son VOR [14]. De là, ils repartent au cap 103 – plein est – à une altitude de 11 000 pieds, en perdant de l'altitude afin d'arriver à une balise LIMA OSCAR située à 7,9 milles nautiques du VOR. Ensuite, ils tournent à droite. Au-dessus de LIMA OSCAR, ils ne doivent plus être qu'à 11 000 pieds. Là, ils tournent à droite pour se remettre dans l'axe de la piste à 200° et descendent doucement, à un angle de descente de 3° environ.

— Qu'est-ce que représentent 7,9 milles nautiques ? interrogea Malko.

— Environ quatorze kilomètres. Vous avez suivi ?

— Tout à fait.

— *Good*. Le 6 avril, le Falcon 50 de Juvénal Habyarimana arrivait de Dar Es-Salaam, donc de l'est. Il a suivi la procédure simplifiée, sans se caler d'abord sur le VOR, en passant seulement au-dessus de la balise LIMA OSCAR à l'altitude de 11 000 pieds pour continuer sa descente en pente douce jusqu'au début du *runway*.

Frank Capistrano posa l'index sur un point légèrement au sud de la ligne imaginaire allant de LIMA OSCAR au début de la piste.

— Voici la colline de Masaka. Elle se trouve environ à trois milles nautiques du début de la piste. De son flanc nord, on voit défiler tous les avions qui se posent. Ils se trouvent alors à une altitude de 4000 pieds par rapport à la piste, mais pas à plus de 3000 pieds par rapport au sommet de la colline. La distance de la trajectoire de l'avion au flanc de la colline est d'environ mille mètres.

— Donc, conclut Malko, le 6 avril vers 20 h 18, le Falcon 50 d'Habyarimana passe devant la colline de Masaka, venant de l'est, à une distance de mille mètres, se déplaçant vers l'ouest. À quelle vitesse ?

— Environ 250 km/h. L'enquête a établi que les deux missiles ont été tirés du flanc de la colline, une zone couverte de végétation dense prolongeant la Ferme, une coopérative agricole occupée pendant la journée par des expatriés français. Un SAM-16 ayant une portée de trois mille mètres, l'appareil ne pouvant se livrer à aucune manœuvre d'évitement, le Falcon 50 était un « *sitting duck* » [15]. Touché par un des deux missiles – l'autre s'étant perdu dans la nature –, il s'est écrasé deux minutes plus tard, au nord de la piste, dans le jardin de la résidence présidentielle.

— Je vois, dit Malko.

— Maintenant, reprit le *Special Advisor* de la Maison-Blanche, l'environnement opérationnel. D'abord, le tir. Il fallait des gens *très* entraînés. Il faisait nuit et la fenêtre de tir durait moins d'une minute. Les tireurs n'avaient pas pu se préparer, l'appareil arrivant *directement* de l'est. Or, le SAM-16 a une particularité. Son système d'acquisition d'objectif se décompose en *deux* temps. D'abord, un sifflement qui indique que le système infrarouge du missile a « accroché » la cible. Mais c'est trop tôt pour tirer. Il faut attendre que le sifflement devienne plus aigu, signalant que la cible est réellement « verrouillée ». Il faut des nerfs solides, surtout quand on n'a que quelques secondes pour tirer.

— S'il faisait nuit noire, remarqua Malko, comment les tireurs ont-ils su qu'il s'agissait bien de l'appareil d'Habyarimana ?

— Bonne question, approuva Frank Capistrano. Je pense qu'ils devaient avoir un complice dans la tour de contrôle ou une radio pour capter les communications entre la tour de contrôle et le Falcon 50.

Afin d'éviter une erreur. Un Hercules de l'armée belge suivait à quelques minutes. Il leur a fallu également un complice à Dar Es-Salaam, les prévenant du décollage de l'appareil.

— Et comment se sont-ils exfiltrés ? demanda Malko. Ils avaient un véhicule ?

— Nous n'en savons rien, avoua l'Américain.

Il passa à la carte suivante.

— Voici la situation militaire au soir du 6 avril 1994. Il y a eu un cessez-le-feu entre les FAR gouvernementales et l'APR tutsie commandée par Paul Kagamé. En gros, les troupes de l'APR se trouvent à quarante kilomètres au nord de Kigali qu'elles n'occuperont qu'en juillet, trois mois plus tard. Elles ont en ville un détachement de six cents hommes, installés au CND [16], cerné par la Minuar et les FAR. La colline de Masaka se trouve à une dizaine de kilomètres à l'est de ce détachement. Kigali, à l'époque, était patrouillée par les FAR qui établissaient de nombreux barrages. Leur camp principal – Kanombé – se trouvait entre l'aéroport et Masaka. Voilà. Qu'en pensez-vous ?

— *Quid* des missiles et des tireurs ?

— Les FAR ont retrouvé deux étuis de SAM-16, le 25 avril, non loin de la Ferme. Quant aux tireurs, on ne sait rien d'eux, ni comment ils ont gagné la colline. À notre connaissance, les FAR ne possédaient pas de SAM-16, l'APR n'ayant pas de force aérienne. Par contre, les Français leur avaient donné quinze Mistral, missiles sol-air montés sur véhicule. Voilà l'essentiel de ce rapport.

— À première vue, cet attentat semble l'oeuvre d'extrémistes hutus, fit prudemment Malko, ou d'un « grand » Service, mais pas des Africains. En Afrique, tout finit par se savoir.

Frank Capistrano se pencha sur la table.

— Qui ? Les Français ? Impensable ! Leur président, François Mitterrand, avait mis l'armée française à la disposition d'Habyarimana ! Les Brits ne se sont jamais intéressés au Rwanda, les Allemands encore moins. On a pensé aux Belges, mais ils n'avaient aucun intérêt à foutre la merde. Le Rwanda n'intéresse personne. C'est grand comme un placard, sans aucune richesse naturelle à part un peu de thé et de café, avec des millions de pauvres bougres qui grattent la terre comme des fourmis et ignorent que le Moyen Âge est terminé. Seulement 5% de la population possède l'électricité.

— Et la *Company* ? demanda perfidement Malko.

— Nous n'étions pas impliqués au Rwanda, à l'époque, affirma Frank Capistrano. Notre ambassade était en sommeil, comme la station de Kigali. Les Hutus et les Français nous détestaient, sachant que Paul Kagamé était soutenu par l'Ouganda, qui lui est une de nos bases en Afrique.

— Kagamé dirigeait les services spéciaux de Museveni, le président

ougandais, releva Malko.

— Exact. Comme beaucoup de Tutsis chassés de leur pays, il s'était intégré à l'Ouganda.

— Il n'y a pas eu d'autres hypothèses pour cet attentat ?

— Si, bien sûr. Les Hutus ont accusé le FPR de Kagamé d'avoir agi *via* le contingent de l'APR stationné à Kigali. Mais, coïncidence fâcheuse, le génocide a commencé le 7 avril, le lendemain de l'attentat. Les Hutus ont prétendu que le peuple se vengeait de la mort du président Habyarimana assassiné par les Tutsis.

Malko s'attaqua à son New York steak, soucieux. Quelque chose lui échappait. D'habitude, Frank Capistrano était plus direct. Ce dernier fit disparaître son steak en un clin d'oeil et se pencha vers Malko, avec un sourire complice.

— Vous vous demandez ce que vous faites là, hein ?

— Tout à fait.

— Eh bien, il y a une raison. Ou plutôt *deux*.

Il ralluma son cigare pour la troisième fois avec le Zippo qui semblait minuscule dans sa main énorme, se versa un plein verre de bordeaux et se pencha à travers la table.

— Depuis sa victoire sur les Hutus, en 1994, Paul Kagamé a eu quelques problèmes avec ses troupes. Des défecteurs, en désaccord avec lui. L'un d'eux s'appelle Jean-Pierre Mugabé et vit désormais à Washington, où il est consultant. Il y a quelques semaines, il a lancé sur Internet un véritable brûlot assez bien documenté, accusant Paul Kagamé d'avoir organisé l'attentat du 6 avril 1994 !

— On l'a cru ? interrogea Malko, essayant de terminer son New York steak à marche forcée.

Frank Capistrano fit la moue.

— On se pose des questions. J'ai interrogé Langley qui m'a juré que Mugabé était un zozo et qu'il n'y avait rien de nouveau sur cette affaire. Kagamé a démenti avec indignation, soulignant que non seulement les Hutus avaient « génocidé » les Tutsis, mais qu'ils voulaient maintenant leur faire porter le poids de leurs propres crimes.

Fin du premier épisode.

Malko prit le temps de goûter au Malescot Saint-Exupéry.

— Et ensuite ?

— Vous savez qu'en ce moment, une quarantaine de Hutus génocidaires sont emprisonnés à Arusha, en Tanzanie, en attente de jugement devant le Tribunal pénal international pour le massacre de 1994. Leurs avocats ont lu le brûlot de Mugabé et cela leur a donné des idées. Espérant diminuer la responsabilité pourtant écrasante de leurs clients, qui ont du sang jusqu'aux épaules, ils ont réclamé l'ouverture d'une enquête sur l'attentat du 6 avril 1994. Et se sont mis

à fouiner pour trouver des témoins. Ils en ont trouvé un, Charles Lizindé, ex-colonel des Services spéciaux de l'APR, exilé à Nairobi, au Kenya, après avoir été mis à l'écart par Kagamé. Ils lui ont demandé officiellement de témoigner. Prudent, Lizindé a pris rendez-vous avec notre COS [17] de Nairobi avant de bouger le petit doigt.

— Et que lui a-t-il dit ?

— Rien, laissa tomber Frank Capistrano. Il a été abattu d'une rafale de Kalachnikov à deux heures de l'après-midi, juste avant son rendez-vous. Cognac ?

Sans attendre la réponse de Malko, il fit signe au garçon et lui demanda de leur apporter deux Otard XO.

— Vous pensez que ce Lizindé avait des informations sur cet attentat et qu'il a été abattu pour cela ? demanda Malko.

— On peut voir les choses ainsi, fit énigmatiquement Frank Capistrano. Les Kenyans ont arrêté les assassins, et un des complices, deux Rwandais et un Ougandais, et jurent qu'il s'agit d'un règlement de comptes crapuleux. Mais c'est quand même une sacrée coïncidence.

Il se tut : le maître d'hôtel avait surgi avec une bouteille d'Otard XO qu'il versa religieusement dans deux verres ballon. Frank Capistrano emprisonna aussitôt le sien dans ses grosses mains. Malko posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Vous êtes un des hommes les mieux informés des États-Unis, remarqua-t-il. Sur un simple coup de fil, vous pouvez convoquer le D.G. de la CIA, celui de la NSA, les responsables du Pentagone. N'importe qui. Vous avez accès à *tous* les documents les plus secrets. Cette affaire est du ressort de la CIA. Ils vous disent ce qu'ils savent. Vous ne les croyez pas ?

Frank Capistrano laissa échapper un long soupir et leva ses yeux soulignés de bistre sur Malko.

— Je suis depuis trop longtemps dans ce métier pour croire aveuglément ce qu'on me dit. Même si cela vient de gens qui ne devraient pas me mentir.

— Mais pourquoi les gens de la CIA vous mentiraient-ils ?

— C'est la bonne question, reconnut Frank Capistrano. Que je me pose à moi-même. Je ne peux pas imaginer une seconde qu'une opération ait pu être montée par la *Company* sans que je sois au courant. Mais je « sens » quelque chose de pas normal. C'est pourquoi, j'ai décidé de faire appel à vous. Avec un *finding* du président qui vous ouvre toutes les portes. Parce que j'ai une totale confiance en vous.

— Merci, fit Malko, mais je ne comprends toujours pas quelque chose. En quoi cela peut-il vous concerner que ce soient les Hutus ou les Tutsis qui aient abattu cet avion ?

Frank Capistrano but une gorgée de son Otard XO, la laissa glisser voluptueusement sur sa langue et dit avec un demi-sourire, baissant la

voix pour que les occupants de la table voisine n'entendent pas :

— Je vais vous raconter une histoire. C'est un couple qui fait une promenade à dos d'éléphant. L'animal qui les transporte en rencontre un autre, une femelle. Ils se « parlent » et le touriste demande au cornac : « Qu'est-ce qu'ils se disent ? » « Il lui demande si elle est vaginale ou clitoridienne », répond le cornac. « Qu'est-ce que ça peut faire ? » Le cornac n'a pas le temps de répondre. L'éléphant est déjà en train de grimper sur l'éléphante et ils sont tous projetés à terre. En se relevant, le cornac dit simplement : « Si elle avait été clitoridienne, il lui aurait fait ça gentiment avec sa trompe et on serait toujours dans notre nacelle. »

Malko sourit sans voir *vraiment* le rapport avec l'attentat du 6 avril 1994. Frank Capistrano baissa encore la voix.

— Ça peut faire beaucoup, expliqua-t-il. Parce que si ce sont les Tutsis, ils ne peuvent avoir trouvé leurs SAM-16 qu'en Ouganda. Parmi ceux dont *nous* avons équipé l'armée ougandaise. Et là, ça ferait vraiment désordre.

— Mais on n'a pas encore trouvé la provenance des SAM-16 ?

— Non, fit l'Américain, et ce n'est pas facile. D'abord, on en trouve facilement sur le marché libre, en provenance des pays de l'Est ou de Libye. Il y en avait au Tchad, en Angola, et dans d'autres pays d'Afrique. En plus, nous en avons saisi en Irak, pendant la guerre du Golfe, et donné ensuite à certains de nos clients, dont l'armée ougandaise.

— Les Rwandais n'en avaient pas ?

— Officiellement, les Ougandais ne leur en ont pas donné, d'après notre station de Kampala, mais le FPR avait des missiles sol-air. Très probablement SAM-7 ou SAM-16, dont la provenance nous est inconnue. Notre station de Kampala jure ses grands dieux ne rien savoir à ce sujet.

Un ange passa, les ailes chargées de missiles. Malko commençait à beaucoup mieux comprendre l'angoisse du *Special Advisor* de la Maison-Blanche. Au fond, on lui demandait d'enquêter *par-dessus* la CIA. Ce n'était pas une position vraiment enviable. Comme s'il lisait dans son cerveau, Frank Capistrano se hâta d'ajouter :

— Il n'y a probablement rien de vrai dans les accusations de Jean-Pierre Mugabé. Mais le meurtre du colonel Lizindé m'a alerté. Je serai plus tranquille quand cette histoire sera tirée au clair.

— Par où voulez-vous que je commence ?

— Nairobi. Le chef de station est prévenu, ainsi que tous ceux de la région. Ils répondront à vos questions, mais j'aimerais que vous creusiez un peu plus. Apparemment, la liquidation du colonel Lizindé n'est pas politique. C'est ce que dit le rapport du COS de Nairobi. Si vous me le confirmez, votre enquête sera terminée et je dormirai

tranquille.

Satisfait, il tira sur son cigare, but une gorgée de cognac et happa le dernier chocolat qui traînait sur la table. Au moins, l'angoisse ne lui coupait pas l'appétit.

— Le COS de Nairobi n'a pas changé depuis l'année dernière ? demanda Malko.

— Non, non, pourquoi ?

— Pour rien. Nous nous sommes vus à propos de l'affaire Öcalan [18].

— Ah, c'est vrai. Vous êtes en terrain de connaissance...

Encore plus qu'il ne le croyait. Car Malko pensait surtout à la secrétaire du chef de station, la sculpturale Priscilla Clearwater, Noire américaine de toute beauté au tempérament volcanique. Frank Capistrano agita le bras pour demander l'addition.

— Vous en avez de la chance ! fit-il avec une chaleur un peu forcée. Le Kenya, c'est le pays des gros animaux, les « Big Five ». Il y a des gens qui paient pour les safaris-photos.

Malko eut envie de lui dire qu'il y avait d'autres prédateurs en Afrique que les lions et les rhinocéros. À deux pattes, mais beaucoup plus dangereux.

CHAPITRE III

On ne pouvait pas rater la nouvelle ambassade américaine ! De loin, on aurait dit un établissement pénitentiaire. Elle se dressait en bordure de Mombasa Road, à environ un mile du centre de Nairobi, sur un terrain absolument plat. Une clôture grillagée, éclairée de nuit par de puissants lampadaires, protégeait un immense glacis sans la moindre végétation au centre duquel se dressait le bâtiment tout neuf de trois étages. La nuit, des projecteurs fixés sur sa façade ainsi que sur la clôture extérieure illuminaient ce glacis comme en plein jour.

Malko gara sa voiture de location sur le parking à l'extérieur de la clôture grillagée et se dirigea vers le portail encadré par deux guérites blindées et climatisées où veillaient des Marines casqués, armés, engoncés dans des gilets pare-balles, séparés du monde extérieur par des vitres blindées. Impossible de communiquer avec eux autrement que par Interphone. Malko se plaça devant la caméra de contrôle et appuya sur l'interphone, s'identifiant et demandant à parler à Mark Spencer, le chef de station de la CIA à Nairobi.

— Attendez ici ! ordonna la voix rogomme d'un sergent de Marines. Restez dans le champ de la caméra.

Le soleil tapait dur, mais Malko ne discuta pas. Les Américains avaient quelques raisons d'être paranoïaques. En août 1998, un camion piégé avait réduit en poussière la précédente ambassade, située en plein coeur de Nairobi, dans Hailé-Sélassié Road, aplatissant du même coup le building voisin. L'attentat avait fait deux cent soixante-dix morts et cinq mille blessés, tous Kenyans, les Américains n'ayant à déplorer que onze morts... L'oeuvre du réseau d'Oussama Bin Laden. Un attentat contre l'ambassade de Dar Es-Salaam avait eu lieu en même temps. Lorsque Malko était arrivé à Nairobi pour l'affaire Öcalan, la CIA et les autres services de l'ambassade campaient dans un building de Parklands Road récupéré en catastrophe, dans une monstrueuse pagaille.

La voix du Marine l'arracha à ses pensées.

— *Sir*, avancez jusqu'au poste de garde, en restant à l'intérieur des lignes jaunes.

Le portail s'ouvrit avec un claquement sec et Malko pénétra dans le « sanctuaire », surveillé par un Marine, le doigt sur la détente de son M 16. On se serait cru en Corée du Nord. S'il n'avait pas eu rendez-vous avec le COS de la CIA, on l'aurait probablement abattu sur place... Il passa sous le portail magnétique qui se déclencha sous l'oeil soupçonneux des Marines. Il dut vider ses poches et ôter jusqu'à sa

boucle de ceinture avant d'être enfin escorté jusqu'au bâtiment principal par un soldat à la nuque rasée. Ce dernier le « livra » à un autre Marine qui l'accompagna jusqu'à l'ascenseur. La cabine arriva et les portes s'ouvrirent sur une magnifique Noire vêtue d'un chemisier rouge ras du cou et d'un pantalon noir extrêmement moulant. Priscilla Clearwater, la secrétaire de Mark Spencer, que Malko avait rencontrée à Belgrade [19] trois ans plus tôt, pour une brève et brûlante aventure, puis revue l'année précédente à Nairobi. Leurs regards se croisèrent. Malko esquissa un sourire, mais, le visage neutre, la secrétaire du chef de station lui tendit une main aux ongles interminables assortis à son rouge à lèvres.

— *Your I.D. please, sir.* [20]

Malko manqua s'étrangler de fureur, mais tendit son passeport. Une créature qu'il avait déjà sodomisée comme un fou à Belgrade et à Nairobi qui avait le culot de lui demander *qui* il était ! Priscilla Clearwater jeta un coup d'oeil au document, le rendit à Malko et lança au Marine :

— C'est OK, *sarje* [21].

Le Marine fit un demi-tour réglementaire et s'éloigna, raide comme un robot.

À peine Priscilla et Malko furent-ils dans l'ascenseur qu'il se jeta sur elle avec un tel entrain que la paroi de la cabine en trembla.

— Salope ! Tu ne m'as pas reconnu !

— Mais si ! protesta la Noire, mais ici, ils sont paranos. Le sergent aurait fait un rapport si j'avais été trop familière. Tenez-vous bien, on arrive !

Malko était déjà en train d'explorer les courbes de la croupe qui l'avait tant fait fantasmer. Priscilla remarqua, sans se dérober :

— Vous n'avez pas changé.

— On dîne ensemble ce soir ! dit rapidement Malko. Rendez-vous au *Grand Regency*, à neuf heures, eut-il le temps de préciser avant que la porte de la cabine ne s'ouvre.

— Surtout, ne téléphonez pas, tout est écouté, souffla Priscilla.

Mark Spencer traversa le couloir pour venir l'accueillir, lui secouant la main à la détacher.

— *Welcome back* à Nairobi ! dit-il en entraînant Malko dans un bureau tout neuf et nu, glacial comme le pôle Nord, dont les baies vitrées blindées offraient à perte de vue un panorama imprenable sur la savane brûlante.

Malko accepta une eau minérale et les deux hommes s'installèrent de part et d'autre d'une table basse. Le chef de station semblait parfaitement détendu, plein de cordialité. Ils bavardèrent de choses et d'autres, puis l'Américain se leva pour aller prendre sur son bureau un mince dossier vert qu'il tendit à Malko.

— Le D.G. m’a averti de votre venue et des raisons de votre voyage. Voici le dossier de l’assassinat du colonel Lizindé. La *Special Branch* du CID kenyan l’a réuni pour moi à la demande du colonel Makuka qui me l’a transmis. L’enquête a été rapide et les coupables sont sous les verrous. Vous vous souvenez du colonel Makuka ?

— Bien sûr ! fit Malko avec un doux sourire. J’espère qu’il a fait fructifier ses cinq millions de dollars.

Mark Spencer esquissa un sourire, sans répondre. Gêné. Le colonel John Makuka dirigeait la *National Security Intelligence*, les Services kenyans. Une magnifique crapule à l’âme aussi noire que la peau. Lors de l’épisode Öcalan, en sus de sa collaboration avec la CIA, il s’était distingué en essayant de s’approprier cinq millions de dollars apportés par un « coursier » kurde pour acheter une nouvelle identité au leader kurde. Le colonel, assisté d’un de ses adjoints, avait froidement jeté du dixième étage de l’atrium du *Grand Regency* le Kurde aux cinq millions de dollars. Hélas pour le Kenyan, le malheureux avait emporté l’argent dans sa chute, et Elko Krisantem l’avait récupéré. Mais, pour obtenir la coopération active du colonel Makuka dans l’arrestation finale d’Öcalan, Malko avait été obligé de lui remettre cet argent.

Un ange passa, au vol alourdi par des liasses de dollars. Pour se donner une contenance, Mark Spencer alluma une cigarette avec son Zippo au sigle de la CIA qu’il remit ensuite soigneusement dans le petit étui de cuir accroché à sa ceinture.

— En tout cas, dit-il, le colonel Makuka a été très coopératif dans l’affaire Lizindé.

— Pourquoi ce Rwandais a-t-il été tué ?

— Une sombre histoire de fric, expliqua l’Américain. Apparemment, Lizindé avait escroqué au Rwanda le père d’un des coupables qui a voulu se venger avec l’aide de deux amis. L’histoire est claire comme de l’eau de roche. (Il eut un léger sourire.) Votre ami Frank Capistrano va être déçu. Il voit des complots partout.

Malko sourit à son tour. Il était évident que la CIA n’appréciait pas trop cette enquête parallèle ordonnée par la Maison-Blanche. Il tenta de désamorcer la mauvaise humeur de Mark Spencer, visiblement très « amertumé » de la situation.

— Je ne pouvais guère refuser cette mission qui me donne le plaisir de vous revoir... expliqua-t-il. Je pense qu’en cette fin de mandat, Bill Clinton est un peu parano. À propos, vous connaissiez ce colonel Lizindé ?

— Un peu. Les Kenyans m’ont signalé son arrivée et j’ai demandé à notre station de Kigali un « papier » sur lui. Ils le connaissaient mal, mais ont pu me dire qu’il espérait être nommé par Paul Kagamé directeur de la DMI [22] rwandaise, et que, déçu, il avait claqué la porte.

— Que faisait-il avant ?

L'Américain eut un geste évasif.

— Il dirigeait le cabinet des « affaires réservées » chez Kagamé. Les coups tordus. On n'a rien de précis là-dessus. Sur les instructions de Langley, je l'ai convoqué et nous avons dîné ensemble. J'espérais apprendre quelques petits trucs sur Kagamé, mais il est resté muet comme une carpe. Ensuite, je n'ai plus entendu parler de lui jusqu'à la semaine dernière où il a demandé à me voir, avant de se rendre à la convocation du Tribunal international d'Arusha.

— Vous savez pourquoi ?

Mark Spencer secoua la tête.

— Non, je pense qu'il voulait un conseil. En tout cas...

Malko se leva et le chef de station en fit autant.

— J'espère que nous aurons le plaisir de dîner ensemble avant votre départ, suggéra l'Américain. Et si vous avez envie de faire un tour dans le parc Amboselli, dites-le-moi, je mettrai un véhicule et un guide à votre disposition.

— Merci, dit Malko, je vais d'abord lire ce dossier. Comme vous le savez, je suis au *Grand Regency*, chambre 1212. Je vous appelle demain.

— Je suis à votre disposition.

Ils se quittèrent sur une poignée de main chaleureuse. Priscilla Clearwater avait hélas disparu.

*

* *

Allongé dans un transat de la piscine du *Grand Regency*, Malko referma le dossier établi par la police kenyane. À première vue, l'affaire était claire. Les coupables avaient avoué et se trouvaient en prison. On n'avait pas retrouvé la Kalachnikov, l'arme du crime, mais personne ne semblait s'en soucier. Malko se dit que Frank Capistrano vieillissait.

Il reposa le dossier. Il somnolait depuis un quart d'heure quand un détail lui revint. Il y avait *trois* personnes dans la voiture de Lizindé, selon la déposition du policier qui avait assisté au meurtre. Or, les procès-verbaux ne mentionnaient pas cette troisième personne. Pourquoi ? Il décida d'interrompre sa sieste, se rhabilla et remonta dans sa chambre pour téléphoner. À Nairobi, les portables étaient une espèce en voie de disparition. Mark Spencer le prit aussitôt et sembla désarçonné par la question de Malko. Pas pour longtemps.

— Je ne peux pas vous répondre, avoua-t-il, mais il y a sûrement une explication. Pourquoi ne demandez-vous pas à John Makuka ? Je l'appelle pour qu'il vous reçoive très vite. Son bureau est à deux pas de votre hôtel.

Effectivement, le colonel John Makuka avait ses bureaux dans Nyati House, dans Loita Street, à quelques mètres du *Grand Regency*. Malko eut à peine le temps de raccrocher que son téléphone sonna.

— Ici John Makuka, fit une voix de basse. Heureux de vous revoir, monsieur Linge.

Il y avait sûrement une once de sincérité dans ses vœux. À cause des cinq millions de dollars.

— Je suis heureux aussi, colonel, assura Malko. J'aurais un petit renseignement à vous demander.

— Venez tout de suite, proposa le Kenyan. La journée est calme et je ferai tout pour aider mon ami Mark Spencer.

*
* *

Le double building de béton gris abritant les Services kenyans jouxtait le *Grand Regency*. Personne sur les trottoirs qui le bordaient. Le colonel Makuka et ses sbires avaient mauvaise réputation et quelques opposants au régime avaient terminé une vie sans joie dans les caves de l'immeuble. La principale fonction du colonel était de veiller à ce que le président Arap Moi garde le pouvoir le plus longtemps possible avec un programme unique et simple : voler, voler, voler.

L'aide internationale était détournée, les malheureux Kenyans pressurisés, le pays se déglinguait de plus en plus. En ce mois de juin 2000, la famine menaçait, à cause d'une exceptionnelle sécheresse et surtout de l'incurie totale de l'État. La corruption atteignait des niveaux inégalés, les routes n'étaient plus que des trous, l'électricité était coupée douze heures par jour, mais comme l'opposition était au cimetière, grâce à la vigilance du colonel Makuka, le président Arap Moi pouvait couler des jours paisibles, en accusant le ciel de tous les maux du Kenya.

Un policier en uniforme se précipita vers Malko avec un sourire de cannibale et le mena jusqu'à l'ascenseur. Il était attendu et les *mzungus* [23] ne venaient pas souvent à Nyati House. Aucun risque d'erreur. Le colonel Makuka l'accueillit avec un sourire jusqu'aux oreilles, le serrant contre son cœur. Tout noir – peau et costume – sauf une magnifique cravate rose et sa Breitling en or, grosse comme une grenade, au poignet. Les cheveux toujours rasés, la paupière lourde d'un saurien. Il emmena Malko jusqu'à son bureau aux stores baissés, aux murs tapissés de cartes et d'un immense portrait en couleur d'Arap Moi jeune.

L'ameublement avait changé ! Les vieux meubles branlants remplacés par un magnifique bureau Louis XV, un semainier en glaces et bois doré, une table basse faite d'une dalle de verre supportant une

panthère, encadrée par deux canapés en cuir bordeaux. Un catalogue de l'architecte d'intérieur Claude Dalle traînait, bien en vue. Une partie des cinq millions de dollars volés aux Kurdes avait été bien employée.

— Bravo, remarqua Malko avec un sourire entendu, vous avez changé votre décoration.

— J'ai tout fait venir de Paris, reconnu avec modestie le colonel Makuka. Le président m'avait envoyé commander des meubles pour lui, j'en ai pris aussi quelques-uns pour moi...

Une bouteille de Defender « Cinq ans d'âge », un seau à glace et des verres trônaient sur une table basse, ainsi qu'une bouteille de Stolychnaya. Malko était un hôte de marque. Le Kenyan lui versa une généreuse rasade de vodka, remplit son verre de scotch et le leva.

— À l'amitié entre nos deux pays.

Malko dégusta avec plaisir sa vodka glacée à cinq millions de dollars...

Le colonel Makuka reposa son verre.

— Que puis-je faire pour vous ? J'ai fait sortir le dossier du meurtre du colonel Lizindé. Avec les aveux des coupables. C'est un crime « importé », expliqua-t-il. Une histoire rwandaise. Lizindé avait volé le père d'un des coupables et l'avait fait assassiner ensuite, au Rwanda. L'autre s'est vengé. Il est actuellement emprisonné avec ses complices. Il sera jugé ultérieurement.

Malko hocha la tête avec un sourire.

— Je vois que la police kenyane a bien travaillé. Il y avait juste un point qui m'intriguait. Le policier qui a assisté au meurtre fait état d'un troisième occupant de la Toyota. Une femme. Il n'en est plus fait mention nulle part ensuite.

Les canines du colonel Makuka brillèrent fugitivement comme les dents d'un requin.

— C'est parce que nous sommes des gentlemen ! expliqua-t-il.

— Ah bon ?

Ce n'était pas, à première vue, si évident. Le Kenyan accentua son sourire.

— Il y avait une jeune fille, dans la voiture ! expliqua-t-il. La maîtresse du colonel Lizindé. Comme ce dernier était marié, nous n'avons pas voulu en faire état pour ne pas peiner sa veuve. D'ailleurs, cette fille n'était pour rien dans le meurtre et ignorait tout des assassins.

— Je vois, dit Malko. C'était une Kenyane ?

— Non, une Rwandaise.

— Vous avez son nom ?

Le colonel secoua son énorme chronographe avec un zeste d'agacement et balaya l'inconnue d'un geste définitif.

— Non. Elle n'apparaît pas dans la procédure. Il faudrait peut-être demander à l'ambassade du Rwanda. Je peux vous recommander. J'y connais un major qui est attaché de défense. Appelez-le de ma part. Le major Émile Gatabazi. Il doit connaître tous les Rwandais en exil ici.

— Oh, ce ne sera pas la peine, assura Malko. Votre réponse me satisfait parfaitement. C'était une simple curiosité.

Il se leva et le colonel en fit autant. Re-poignée de mains. Les yeux de saurien, d'habitude inexpressifs, brillaient d'une lueur bonhomme.

— Si vous restez un peu à Nairobi, fit le colonel, faites-moi signe. Je vous emmènerai dîner au *Carnivore*.

*

* *

Malko regardait le ciel piqueté d'étoiles quand on frappa à la porte. Ici, la nuit tombait tôt. Il jeta un coup d'oeil à sa Breitling Crosswind. Si c'était Priscilla Clearwater, elle était pile à l'heure. Il alla ouvrir, sentant déjà le parfum de la jeune femme à travers le battant. Un peu déhanchée, la Noire lui adressa un sourire ambigu, et soupira :

— Je suis vraiment idiote de vous obéir au doigt et à l'oeil !

Quand ils ne baisaient pas, ils se vouvoaient. Malko la parcourut du regard, l'eau à la bouche. La poitrine de Priscilla était moulée par un haut de mousseline noire qui laissait apparaître une bande de peau café au lait, au-dessus de la taille. Son pantalon en satin noir semblait avoir été peint sur elle, tant il était ajusté. Un véritable pousse-au-viol. Il effleura sa croupe tandis qu'ils échangeaient un baiser léger. Elle se dégagea.

— Allons-y, je ne veux pas qu'on me prenne pour une putain que vous faites monter dans votre chambre. Vous avez une voiture ?

— Oui.

Dans l'ascenseur avec vue imprenable sur l'atrium, il fut obligé de bien se tenir. Altière, Priscilla traversa le hall comme la reine de Saba.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Il y a un bon restaurant italien, au Village, pas loin de l'ONU. Je vais vous guider.

À peine furent-ils en route que la Noire tira un petit pistolet de son sac et l'arma, le glissant ensuite entre les deux sièges.

— Vous avez des intentions homicides ? s'inquiéta Malko.

— Il y a tout le temps des attaques, expliqua Priscilla, nous allons assez loin. M. Spencer m'a autorisée à porter une arme.

Effectivement, les rues étaient désertes comme dans une « ghost-town ». Ils roulèrent près de vingt minutes. Malko laissa courir sa main sur la cuisse gainée de satin de sa voisine, anticipant quelques moments agréables. À peine garé au Village, un centre commercial assez sinistre, il la prit dans ses bras et ils échangèrent un long baiser.

Le temps de vérifier que ses seins étaient toujours aussi fermes.

Le patron du *Café Latin* se jeta au cou de Priscilla et leur donna la meilleure table. Il y avait peu de monde, uniquement des « expats ». Malko extorqua au patron une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésimé 1994. C'était un rite avec Priscilla. Devant les bulles, elle se dérida un peu et son regard flamboya.

— Alors, combien avez-vous eu de femmes depuis l'année dernière ? demanda-t-elle avec un brin d'ironie.

— Je n'ai pensé qu'à vous, répliqua Malko. Je n'espérais pas vous revoir si vite.

Elle grimaça.

— menteur !

Il lui resservit du Taittinger. Juste avant les gambas grillées. Priscilla l'observait, amusée.

— Et vous ? attaqua Malko. Vous n'avez pas eu d'amant ?

Priscilla le regarda droit dans les yeux.

— Si, un ! Un Masaï ! Un guerrier masaï !

Malko faillit en laisser tomber sa coupe.

— Je croyais que vous n'appréciez pas les Africains...

Priscilla baissa les yeux.

— Celui-là, je suis tombée en arrêt devant lui. Je n'avais jamais vu un homme aussi beau ! Avec son pagne en léopard, son torse musclé, ses traits réguliers, il semblait sortir d'un film. C'était près de Mombasa, dans la réserve masaï... Il avait une vraie lance et chassait vraiment les buffles et les lions avec. J'étais en transe. Le soir même, j'ai fait l'amour avec lui.

— Et ensuite ?

Elle eut un sourire triste.

— Il a fallu quelques semaines pour me faire revenir sur terre. J'allais tous les week-ends à Mombasa. Nous vivions dans sa tribu. On allait se laver dans la rivière. Cela prenait deux heures de trajet à pied, sous le soleil. Mais...

— Mais quoi ?

— Il était trop différent ! soupira-t-elle. Horriblement jaloux d'abord. Il voulait que je vienne vivre avec lui, que je ne sorte plus de la réserve. Et puis, chez les Masaïs, le sexe, ce n'est pas drôle. On ne s'embrasse jamais, on ne se touche pas. On baise, c'est tout. Mais c'était quand même une expérience extraordinaire. Nous nous sommes mal quittés. Il voulait se marier avec moi et me faire exciser, selon les lois de sa tribu...

Charmant.

— Il est donc resté dans sa savane ?

— Oui. Mais j'ai peur de le revoir ici, fit-elle avec un sourire. À

cause de la sécheresse, les Masaïs refluent vers le nord avec leurs troupeaux.

— Il sait où vous habitez ?

— Oui, mais il ne parle pas anglais. Et il est timide. Allez, parlons d'autre chose.

Elle attaqua ses pâtes avec appétit. Comme pour conjurer le beau guerrier masai. Malko se dit qu'elle aurait fait une très belle princesse... C'est elle qui rompit le silence.

— Et votre enquête ? Vous avez vu le colonel Makuka ?

— Oui, il a été très coopératif.

Il lui raconta son entrevue avec le Kenyan. Priscilla fronça les sourcils.

— Tiens, c'est curieux. Il me semble qu'un journal avait parlé de cette fille dans la voiture et donné son nom. Il y avait même une photo. C'est *The Nation*, je crois. On a beaucoup parlé du meurtre du colonel.

— Le colonel Makuka l'a peut-être oubliée, remarqua Malko. Cette fille semble n'avoir joué aucun rôle dans ce meurtre.

— Non, bien sûr, reconnut Priscilla, mais la police l'a sûrement interrogée.

Leurs regards se croisèrent et ce que Malko crut lire dans le sien chassa le fantôme de la mystérieuse compagne du colonel Lizindé. Malko posa la main sur celle de Priscilla.

— Priscilla, je suis *vraiment* heureux de vous retrouver.

— Moi aussi, dit-elle.

*

* *

Le retour jusqu'à Loita Street n'avait pas pris un quart d'heure dans des rues totalement désertes. Malko stoppa devant le numéro 8.

— Vous voyez, j'ai bonne mémoire !

Priscilla ne répondit pas et descendit de la voiture. Malko la suivit. À peine dans l'appartement, Malko balaya les lieux d'un coup d'oeil. Un canapé Louis XV recouvert de brocard rouge occupait tout un mur, face à un bar en laque noire et, par la porte entrouverte, il aperçut dans la chambre un lit romantique à l'ancienne avec des montants en fer forgé.

— Vous vous êtes meublée à neuf, comme le colonel Makuka ? demanda Malko avec une pointe d'ironie.

Priscilla s'empourpra.

— Ça ne s'est pas passé comme ça ! expliqua-t-elle. Un jour, le colonel Makuka est venu à l'ambassade pour me demander ce qui ferait plaisir à Mark Spencer. Pour le remercier de son attitude compréhensive lors de l'affaire Öcalan.

— Il voulait lui donner de l'argent ?

— Non. Des meubles. Il partait à Paris faire une razzia pour lui, chez le décorateur d'intérieur Claude Dalle. Bien entendu, je lui ai dit que M. Spencer n'accepterait rien. Il a quand même ramené ce bar, ce canapé « Tanganyka » et le lit ! Et il les a fait livrer sans me demander mon avis. N'en parlez surtout pas à M. Spencer, il serait furieux. Mais je ne pouvais quand même pas aller les déposer devant Nyati House !

— Je ne dirai rien, jura Malko.

Rassurée, Priscilla ouvrit le bar qui abritait aussi une sono, enclencha un CD et, aussitôt, le rythme endiablé du N'dombolo fit trembler les murs. Priscilla se mit à onduler sur place, faisant tourner ses hanches comme une toupie, agitant sa croupe somptueuse comme un shaker, expédiant à Malko des oeillades appuyées.

— J'adore ! lança-t-elle.

Si son Masai l'avait vue, il l'aurait clouée au mur avec sa lance... Malko se contenta de l'attraper et de la serrer contre lui, effleurant le galbe d'airain de ses fesses de folie, puis ses seins. Énamourée, Priscilla se cambrait dans ses bras. Elle sortit un bout de langue et l'embrassa longuement tout en taquinant sa poitrine. Elle n'avait rien oublié. La main de Malko effleura son bas-ventre et il réalisa immédiatement qu'elle n'avait rien sous son pantalon de satin. Il la colla contre le mur et se mit à la masser de haut en bas. Il sentait le satin s'humecter sous ses doigts et Priscilla gémit.

— Arrête, tu m'excites trop.

Le tutoiement signifiait qu'ils avaient basculé dans des rapports plus intimes. Malko chercha la ceinture du pantalon et souffla :

— Je vais t'exciter encore plus.

Soudain, ses doigts tombèrent sur un petit bloc de métal rectangulaire. Il baissa les yeux et découvrit un ravissant cadenas doré réunissant les deux bouts de la ceinture de lézard. Son regard remonta, croisant celui, ironique, de Priscilla.

— Il faut une clef, dit-elle, et je ne te dirai pas où elle est... Ce soir, c'est moi qui commande. Tu ne te serviras pas de moi.

Furieux, Malko l'entraîna dans la pièce voisine et la bascula sur le lit. Au bout de très peu de temps, il dut se rendre à l'évidence : impossible de retirer le pantalon de satin. Impossible même de glisser un doigt entre le tissu et la peau ! Priscilla avait bien préparé son coup.

Celle-ci, allongée sur le ventre avec une expression sarcastique, le provoquait.

— Si tu veux, dit-elle, je peux te prendre dans ma bouche...

Malko ruminait son humiliation. Son regard tomba sur deux poignards masais fixés au mur et il entrevit la solution.

— C'est une bonne idée, dit-il, mais avant, il y a une petite

formalité.

Il se releva, alla à la fenêtre et revint avec une cordelière de rideau. Priscilla comprit trop tard. Il avait déjà passé la cordelière autour d'un de ses poignets, l'attachant à la tête du beau lit romantique. La jeune femme eut beau se débattre, son second poignet fut immobilisé de la même façon. Elle faisait des bonds sur le lit comme un poisson hors de l'eau, absolument hors d'elle.

— Détache-moi tout de suite ! cria-t-elle, ou tu ne me toucheras plus jamais ! Je le dirai à M. Spencer.

Malko était déjà en train de détacher la seconde cordelière. Après quelques minutes de lutte féroce, il parvint à attacher les chevilles de la jeune femme, de façon qu'elle ait les jambes largement ouvertes. Puis il recula un peu pour admirer son oeuvre. Priscilla lui jeta un regard noir.

— Détache-moi tout de suite, ou...

— Ou quoi ?

Tranquillement, Malko se déshabilla et s'approcha d'elle. Tout cela était très excitant et il était déjà très présentable.

— Tu m'avais proposé quelque chose ! suggéra-t-il gentiment.

Priscilla cracha comme un chat en colère.

— Si tu m'approches, je te l'arrache avec mes dents !

Elle était capable de le faire.

— Tu es sauvage comme une Masaï ! fit-il.

— Salaud ! Je n'aurais jamais dû te parler de ça !

Il s'approcha et se coucha, nu, sur elle, plaçant son sexe juste au milieu de sa croupe. Comme elle se débattait, involontairement, elle se frottait contre lui. Ce qui acheva d'exciter Malko. Priscilla s'en rendit compte et lui lança avec dédain :

— Tu n'as qu'à te frotter contre moi ! Tu sais, comme font les chiens...

Malko se releva et alla détacher un des poignards du mur. Il fit miroiter la lame devant le visage de Priscilla.

— Je vais faire mieux, dit-il. Je pense que ton Masaï ne t'a pas sodomisée. Il n'était pas assez civilisé pour ça...

— Si ! Il l'a fait ! protesta Priscilla.

Malko n'en crut pas un mot. Il se pencha et, avec une précision chirurgicale, plaça la pointe du poignard sur la couture du pantalon, là où elle était le plus tendu, et l'enfonça de quelques millimètres. Ensuite, il n'eut qu'à donner un léger coup de poignet pour qu'elle se découpe sur dix centimètres, découvrant exactement ce que Malko cherchait. Il agrandit l'ouverture de façon à pouvoir y glisser la main, en dépit des glapissements furibonds de Priscilla. Son doigt atteignit le sexe de la jeune femme et s'y enfonça, recueillant aussitôt une rosée abondante.

— Salaud ! hurla l'Américaine.

Il remonta, atteignant l'ouverture de ses reins, qu'il entreprit d'humecter méthodiquement. Priscilla hurlait, se démenait, mais en quelques allers-retours, Malko fut parvenu à ses fins. Sans un mot, il se recoucha sur elle et, d'un geste précis, posa son sexe roide contre la petite ouverture ronde et commença à peser.

De toutes ses forces, Priscilla résistait, contractant tous ses muscles. En dépit de ses efforts et grâce à l'onction de Malko, le sphincter céda d'un coup et il s'enfonça entre les fesses cambrées, salué par un hurlement sauvage. Il lui fallut encore quelques efforts pour l'envahir totalement. Là, il souffla un peu, savourant sa victoire. Priscilla sanglotait de fureur en l'injuriant. Il se remit à bouger. Progressivement, il sentait l'orifice qui l'accueillait s'assouplir. Jusqu'à ce qu'il n'ait plus aucun mal à coulisser dans ses reins.

Priscilla ne sanglotait plus. Le rythme de sa respiration se modifia peu à peu. Puis sa croupe somptueuse se mit à venir au-devant de Malko. Il la défonça de plus belle et c'est en parfaite harmonie qu'ils explosèrent ensemble.

Il était encore abuté en elle quand la jeune femme tourna la tête et dit de sa voix de salope :

— J'espérais bien que tu ferais ça !

*

* *

Priscilla, drapée dans une robe de chambre de soie jaune canari, les yeux marqués par le plaisir, fumait une cigarette en regardant Malko, un verre de Taittinger Comtes de Champagne sorti de son réfrigérateur dans l'autre main.

— À quoi penses-tu ? demanda-t-il.

Elle sourit.

— Tu avais raison. Ngoro ne m'a jamais fait ça...

Il y a des petites victoires qui valent des grandes... Malko s'étira.

— Malheureusement, je ne vais pas rester longtemps à Nairobi. Mon enquête est terminée avant d'avoir commencé. Il ne me reste que ce major rwandais à aller voir.

Priscilla sourit.

— Ça m'étonnerait qu'il puisse t'aider. À Nairobi, il n'y a que deux sortes de Rwandais, à de rares exceptions près : les Hutus « génocidaires » et des Tutsis brouillés avec Kagamé... Et encore, les Hutus, il n'y en a plus beaucoup. Auparavant, le président Moi était très proche d'Habyarimana et a donné asile aux Hutus « génocidaires ». Puis, Kagamé est venu ici et ils se sont rapprochés. Moi a viré tous les Hutus pour faire plaisir à Kagamé et désormais, les deux gouvernements sont très liés.

Malko posa son verre de Champagne.

— Tu veux dire que les gens de l'ambassade rwandaise sont au mieux avec le pouvoir local ?

— Absolument.

Malko revit les yeux de saurien du colonel Makuka brillant de bonne volonté et se demanda soudain si cette belle affaire bien lisse ne dissimulait pas un piège. Pourquoi l'officier kenyan lui avait-il menti à propos de cette Noire escamotée ? Il avait trop bonne mémoire pour ne pas se souvenir de photos parues dans la presse.

CHAPITRE IV

Priscilla Clearwater, habituée aux non-dits du monde parallèle, sentit le trouble de Malko. Elle acheva son verre de champagne et conseilla :

— Tu devrais aller à *The Nation*. Ils ont écrit des tas de papiers sur cette histoire. Ou alors, demande à M. Spencer de te brancher sur le responsable du poste de police de Gigiri. Avec une bouteille de Defender « Success », 12 ans d'âge, tu auras tout ce que tu veux. Ce sont eux qui ont entendu cette fille, si je me souviens bien.

— Je préfère ne pas passer par Mark Spencer, dit Malko.

La jeune femme le fixa, sincèrement étonnée.

— Mais pourquoi ? Tu travailles bien avec lui ?

— Cette fois, je travaille *d'abord* pour la Maison-Blanche, précisa Malko. Pour un *Special Advisor* du président, Frank Capistrano. Disons que c'est une enquête *sur* la *Company*. Alors, je préfère avoir des sources d'information indépendantes.

— La Maison-Blanche s'intéresse au meurtre du colonel Lizindé ? demanda Priscilla, intriguée.

Malko sourit.

— Pas exactement. Ce n'est qu'un élément d'un plus vaste problème. Mais si ce meurtre ne comporte pas de zones d'ombre, mon enquête s'arrêtera et tu me perdras à nouveau...

Priscilla éclata de rire.

— C'est horrible ! Qu'est-ce que je peux faire ?

— D'abord, me jurer que tu ne diras rien de nos conversations à Mark Spencer.

— Tu ne risques rien, je ne suis pas censée te voir.

— Ensuite, est-ce que tu connais quelqu'un qui puisse m'aider ?

— Bien sûr. Un reporter de *The Nation*, Stephen Muiruri. C'est le spécialiste des faits divers. Il vient toujours à nos cocktails et je crois qu'il voudrait bien me sauter. Si tu l'appelles de ma part, il te mangera dans la main.

— Ou il me mangera la main...

— Mais non !

Elle lança soudain un regard noir à Malko et serra son peignoir autour d'elle, ce qui la rendit encore plus excitante, la soie faisant ressortir les pointes de ses seins.

— Dis donc, ce n'est pas tout simplement cette fille qui t'intéresse... lança-t-elle. Je te connais.

— Tu es folle ! protesta Malko. Tu crois que tu ne me suffis pas ?

— Bon ! fit Priscilla. Fais attention, je saurai par Stephen. Si tu ne te tiens pas bien, tu ne me revois *jamais*.

Elle prit la bouteille de Taittinger et remplit leurs deux verres. Ils finirent le champagne, bercés par le N'dombolo. Puis Malko s'approcha de Priscilla et pesa doucement sur ses épaules, la forçant à s'allonger sur le lit. Quand elle fut sur le dos, il défit la ceinture du peignoir et en écarta les pans.

Avant de s'allonger sur la jeune femme, ses jambes entre les siennes, peau contre peau. À ce simple contact, il sentit sa vigueur revenir. Priscilla ferma les yeux tandis qu'il lui caressait les seins avec douceur, se contentant de brutaliser un peu les longues pointes brunes. La jeune femme se laissait faire, les yeux fermés. Quand elle le sentit roide contre son ventre, elle se cambra un peu pour qu'il puisse la pénétrer et Malko glissa en elle sans effort, allant et venant ensuite dans le sexe inondé, dans une étreinte très douce.

Priscilla se mit à respirer de plus en plus vite. Son bassin se cambrait et elle frottait furieusement son clitoris contre le membre qui la pénétrait. Elle jouit tout à coup avec un long soupir ravi, mais lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle enfonça ses ongles dans le dos de Malko et dit simplement :

— Si tu baisses cette fille, je te tue !

*

* *

La collection de *The Nation* ouverte devant lui, Malko contemplait pensivement une énorme photo d'une jeune Noire dont le T-shirt contenait à peine deux seins aigus et lourds à la fois. Elle n'était pas très belle, mais son expression mi-stupide mi-vicieuse devait faire beaucoup d'effet aux hommes, quelle que soit la couleur de leur peau. La légende de la photo était très explicite : « Bicuzi Kihubo était dans la voiture du colonel Lizindé lorsque celui-ci a été abattu par des inconnus. Elle ne comprend pas comment elle est encore vivante. »

L'article, daté du lendemain de l'attentat, était signé Stephen Muiruri, l'ami de Priscilla. Malko le lut attentivement, sans apprendre rien de plus sur le meurtre, mais il découvrit que Bicuzi Kihubo était une réfugiée tutsie, à Nairobi depuis 1994. D'après le journal, elle travaillait dans une agence de voyages et était très sportive. Malko fixa longuement la photo. Priscilla Clearwater avait de l'intuition : Bicuzi Kihubo avait une magnifique tête de salope, avec son regard effronté et sa grosse bouche. Elle n'avait sûrement pas inventé l'eau tiède, mais ce n'est probablement pas ce qu'on attendait d'elle... Un journaliste vint se pencher sur son box de la « morgue » [24] et annonça :

— Stephen Muiruri vient d'arriver. Si vous voulez le voir, il est là-

bas.

Malko le suivit jusqu'à un autre bureau, à l'autre bout de l'étage. Le reporter des faits divers de *The Nation* avait les cheveux rasés, le nez épaté et un regard pétillant de finesse.

— Comment va Priscilla ? demanda-t-il d'emblée.

Malko le rassura de la façon la plus neutre possible et lui expliqua ce qu'il cherchait.

— Je me souviens très bien de cette fille ! fit aussitôt le journaliste. J'ai dû la voir trois fois. Elle a un corps magnifique, mais n'est pas très intelligente. C'était la maîtresse du colonel Lizindé, bien sûr. Mais je ne pense pas qu'elle soit mêlée à son assassinat.

— Elle est toujours à Nairobi ?

— Oui, je pense. Elle travaille dans une agence de voyage de Standard Road, dans le Lohro building. Et, le soir, elle va souvent dans un bar, le *Gipsy*...

— Un bar à putes ?

Le journaliste fit la moue avec un sourire.

— Oh, il y a un peu de tout ! Des Africains, des « expats ». On y va pour regarder la télé en buvant une bière ou trouver une fille. Il y en a trois ou quatre comme cette Bicuzi. Pas vraiment des putes, mais si vous leur plaisez et que vous puissiez résoudre leurs soucis d'argent... (Il adressa un clin d'oeil canaille à Malko et conseilla :) Allez faire un tour au *Gipsy*, vous verrez, cette Bicuzi a un cul d'enfer et elle est *très* gentille. Elle pourra vous raconter l'attentat. Et si vous n'avez rien à faire...

Il regarda sa montre et s'excusa d'un sourire.

— J'ai un papier à terminer. Si vous avez besoin de moi, voilà ma carte.

Malko quitta *The Nation*, ragaillardi. Il n'avait plus qu'à se rendre au *Gipsy*. De préférence sans que Priscilla Clearwater le sache.

*

* *

Le *Gipsy* ne payait pas de mine. Un petit bar avec une terrasse, au coin de Chiromo et de Lantana Road, juste en face de l'hôtel *Landmark*, dans le nord de la ville. Une télé suspendue au-dessus du bar retransmettait à tue-tête un match de foot rythmé par les braillements d'un quarteron de poivrots accrochés à leur Tusker [25] comme un naufragé à sa bouée.

Peu de femmes. Malko en repéra une près de l'entrée, en conversation avec trois jeunes Noirs. Les cheveux tressés, très maquillée, avec une grosse bouche rouge, le menton fuyant, le nez assez droit, pas belle, mais bandante. Son T-shirt bleu et sa mini assortie ne cachaient pas grand-chose d'un corps superbe, des seins

projetés en avant et une croupe fine et callipyge, de quoi rendre jalouse Priscilla Clearwater.

Malko se sentit instantanément envahi de mauvaises pensées. La fille alla au bar et regagna sa place. Elle bougeait bien, avec des gestes sensuels. Belle fleur de savane... Malko entra et gagna un box, passant devant elle. En dehors de lui, il n'y avait au *Gipsy* que deux « expats » rougeauds, plus attirés par la bière que par la chair fraîche, plutôt fatigués par les Tropiques, et les ivrognes du bar.

La fille aux cheveux tressés le suivit du regard et lorsqu'il s'installa, face à elle, lui sourit. Un vrai sourire de pute : soumis et provocant à la fois. Malko lui rendit son sourire, certain qu'il se trouvait devant la maîtresse de feu le colonel Lizindé.

Il prit le temps de boire sa bière, surveillant Bicuzi Kihubo du coin de l'oeil. Visiblement, il l'intéressait. Une tête nouvelle. Ils échangèrent plusieurs sourires et finalement, les trois Noirs avec qui elle bavardait étant partis, elle se rapprocha de son box d'une démarche dansante.

— Bonsoir ! dit-elle d'une voix presque enfantine. C'est la première fois que vous venez au *Gipsy* ?

— C'est vrai ! reconnut Malko. Je peux vous offrir une bière ?

— Un scotch, plutôt. La bière, ça fait grossir.

Elle héla le garçon qui lui apporta un Defender « Very Classic Pale » sur de la glace et se glissa dans le box, face à Malko, lui offrant une vue imprenable sur ses seins aux trois quarts découverts.

Il l'examina. Quand elle ne se contrôlait pas, elle avait le regard absolument vide, comme un animal. Heureusement qu'elle possédait ce corps magnifique.

— Je m'appelle Béatrice, dit-elle. Et vous ?

— Malko. Vous êtes kenyane ?

— Non. Rwandaise. J'ai quitté le pays après les événements de 1994 et je ne suis jamais revenue. J'ai trop peur qu'ils recommencent.

— Vous avez perdu de la famille ?

— Tout le monde, dit-elle d'une voix égale, sans la moindre trace d'animosité. D'abord, ils ont « coupé » mon père et mon petit frère devant moi. Lui, il a crié beaucoup. Ils lui avaient coupé d'abord les pieds et les mains. Après, ils ont violé ma mère et ils l'ont éventrée à coups de sagaie. Et puis, ils ont jeté mes deux soeurs dans le puits, encore vivantes.

Elle débitait sa litanie d'horreurs d'une voix calme, comme une énumération de catastrophes naturelles.

— Et vous ?

— Moi, j'ai eu de la chance, fit-elle fièrement. Le chef des *Interahamwe*, c'était mon voisin avant. Il voulait toujours coucher avec moi. Il m'a entraînée dans la maison et il m'a violée. Ensuite, il m'a

dit : « Je vais te tuer. Mais si tu as de l'argent, je ne te tuerai pas tout de suite, je reviendrai demain. » J'avais cent francs, je les lui ai donnés. Alors, il a été gentil, il m'a juste donné un coup de machette là – elle montra son cou marqué d'une longue cicatrice brune – et m'a laissée. Bien sûr, je n'ai pas attendu le lendemain. J'ai pu gagner le lycée de Rugunga, la maison des Pères blancs. Il y avait déjà beaucoup de monde, mais ils m'ont acceptée. J'y suis restée deux mois. Quand l'un d'eux est parti, il m'a emmenée, d'abord en Tanzanie, puis ici.

Elle le fixa avec un sourire confus, comme si elle s'excusait d'avoir survécu. Dur, comme départ dans la vie. Elle but un peu de son Defender et fit la grimace.

— Je n'aime pas parler de tout cela. Maintenant, c'est la réconciliation nationale, ajouta-t-elle, avec une emphase comique. Je reviendrai peut-être à Kigali, si tout se passe bien. Mais ici, à Nairobi, je suis heureuse. Et vous, qu'est-ce que vous faites ?

— Je travaille dans le thé, fit Malko.

Elle hocha la tête.

— Ça marche bien ?

— Pas mal.

Le silence retomba. Ce n'était pas une intellectuelle.

— Vous voulez aller prendre un verre ailleurs ? suggéra Malko. Au *Florida* ?

Bicuzi Kihubo fronça les sourcils, embarrassée.

— Oui, mais pas tout de suite. J'attends mon « tonton ». Il ne serait pas content si je n'étais pas là.

— Votre « tonton » ?

— Oui, précisa-t-elle gravement. C'est un ami de ma famille que j'ai retrouvé ici. Il veille sur moi et il paie pour mon appartement. Il est très gentil et je le respecte beaucoup.

— Il est rwandais ?

— Oui, bien sûr. Vous pouvez boire une autre bière pendant que je le vois. Ensuite, on ira au *Florida*.

Elle semblait nerveuse, guettant la terrasse. Soudain, elle sursauta.

— Voilà « tonton » !

Malko la vit quitter le box comme si elle avait la mort aux trousses et la suivit du regard. Elle rejoignit un Noir athlétique aux cheveux très courts avec des traits réguliers et fins, des lunettes noires, vêtu d'une chemisette bleue et d'un pantalon de toile. Bicuzi Kihubo l'embrassa sur les deux joues et ils s'éloignèrent vers la place voisine où on garait les voitures. Malko les vit prendre place à l'intérieur d'une Toyota blanche. Il s'attendait que les phares s'allument et que la voiture démarre, mais rien ne se passa. Intrigué, il continua son observation, mais la voiture demeura immobile.

Intrigué, il laissa un billet de cent shillings sur la table, sortit,

gagnant la place en faisant un petit détour pour aborder la Toyota blanche par l'arrière. Il s'approcha, protégé par l'obscurité, et jeta un coup d'oeil à l'intérieur. Le plafonnier était allumé. Le « tonton », assis à la place du conducteur, avait ôté ses lunettes noires et semblait regarder le ciel, la bouche entrouverte.

Malko comprit très vite pourquoi. Agenouillée sur le siège voisin, la sage Bicuzi suçait son « tonton » avec la régularité d'un derrick arrachant du pétrole à un riche gisement. D'une main distraite, le Noir lui flattait les seins par pure politesse. Malko recula dans l'ombre. Les relations familiales africaines étaient toujours empreintes de complexité. Bicuzi Kihubo manifestait effectivement énormément de respect à son « tonton ». Ce qui n'empêchait pas les sentiments...

Amusé, Malko regagna sa voiture, garée derrière la Toyota, et s'y installa. Cinq minutes plus tard, la portière avant droite de la Corolla s'ouvrit sur Bicuzi Kihubo qui tira sur sa jupe et s'éloigna vers le *Gipsy* de sa démarche dansante. Trente secondes plus tard, les phares de la voiture du « tonton » s'allumèrent et la Toyota démarra. Malko avait déjà mis le contact. Il attendit pour allumer ses phares que l'autre ait pris un peu d'avance et entreprit de le suivre.

Ce qui n'était pas évident dans ces rues désertes...

Il avait réagi à une impulsion irraisonnée. Il savait désormais où retrouver Bicuzi. Le « tonton » était peut-être plus intéressant.

*
* *

La voiture du « tonton » roulait dans les rues désertes du quartier résidentiel de Parklands, Malko se tenant à bonne distance. Au bout de Massana Road, elle disparut à ses yeux. Il découvrit un peu plus tard qu'elle avait tourné à angle droit dans une allée bordée de villas. Il manqua l'emboutir cent mètres plus loin, après un nouveau virage. La Toyota était arrêtée en travers de la rue, tandis qu'un *ascari* [26] était en train d'ouvrir un portail bleu.

Dans la lueur des phares, Malko aperçut un drapeau peint et une inscription : EMBASSY OF THE REPUBLIC OF RWANDA. Il continua sans ralentir, cette fois vraiment intrigué. Le « tonton » de Bicuzi Kihubo, maîtresse de feu le colonel Lizindé, était un diplomate rwandais.

Finalement, il n'avait pas perdu sa soirée.

Il hésita à retourner au *Gipsy*, mais, en dépit de son physique appétissant, il ne se sentait pas capable de faire la cour à la Rwandaise. C'était presque de la zoophilie. Par contre, son sixième sens lui disait qu'il avait découvert quelque chose d'intéressant, qu'il fallait creuser.

*

— Le major Gatabazi vous recevra à midi, annonça le colonel John Makuka. Il est très content de faire votre connaissance.

Malko se confondit en remerciements. Il n'avait pas perdu de temps, appelant le chef de la NSI dès neuf heures. Le Kenyan avait vite réagi. Après avoir pris son breakfast, Malko alla faire un tour en ville, repérant le lieu de l'attentat, ce qui ne lui apporta pas grand-chose. Un soleil brûlant inondait Nairobi et les piétons se traînaient, abrités sous de grands parapluies multicolores. La sécheresse devenait dramatique et des hordes de Masaïs avaient quitté leur territoire en direction du nord, essayant de sauver leurs troupeaux affamés. Cela faisait le titre de tous les journaux. Il se promena encore un peu, afin de ne pas arriver trop en avance à son rendez-vous.

L'*ascari* était toujours devant le portail bleu. Un garde alla vérifier son rendez-vous et lui ouvrit.

À peine s'était-il garé dans le jardin qu'un Noir de haute taille descendit le perron et vint à sa rencontre avec un large sourire.

— Je suis le major Émile Gatabazi, annonça-t-il.

Malko lui rendit son sourire. C'était le « tonton » de Bicuzi Kihubo.

*

* *

On leur avait servi des Coca-Cola tièdes. L'ambassade du Rwanda était en piteux état, des fils électriques pendant partout, pas de clim, des meubles branlants. Mais le major Gatabazi semblait très désireux d'aider Malko.

— Mon ami John Makuka m'a dit que vous vous intéressiez au colonel Lizindé. J'ai le regret de dire que c'était un élément corrompu. Il a volé tout le monde au Rwanda. D'abord ses amis, et même notre armée. Il a conservé pour lui de l'argent destiné à l'achat de matériel. Comme il avait rendu de nombreux services et s'était bien battu, le général Kagamé s'est contenté de le chasser de l'armée. Ensuite, il est venu ici, mais son passé l'a rattrapé...

— Ce n'est que justice, approuva Malko.

Le major Gatabazi hocha tristement la tête.

— C'était une grande déception. Lizindé faisait partie des premiers combattants qui ont libéré le Rwanda.

— Bien, conclut Malko, je crois ne plus rien avoir à vous demander. Je vais rédiger mon rapport dans ce sens.

Le major rwandais le raccompagna jusqu'à sa voiture et ils se quittèrent sur une chaude poignée de mains. À peine sorti de l'ambassade, Malko prit la direction du centre et se gara dans Kimathi Street, juste en face des hideuses tours jumelles abritant *The Nation*.

Stephen Muiruri était à son bureau.

— Vous avez de la chance, dit-il, je partais déjeuner !

— Eh bien, je vous emmène, proposa Malko. Où pouvons-nous aller ?

— Je n'ai pas beaucoup de temps, avertit le journaliste.

— Il n'y a rien dans le coin ?

Stephen Muiruri marqua une hésitation.

— Si, le restaurant de l'hôtel *Stanley*, mais c'est très cher. Le meilleur de la ville.

— Pas de problème, affirma Malko.

— Alors, on y va à pied.

Ils se retrouvèrent dans la cohue de Kimathi Street. Le *Stanley*, un des plus vieux hôtels de Nairobi, se dressait au coin de Kenyatta Avenue. Ils gagnèrent au premier étage une salle à manger totalement déserte, salués militairement par un planton tout de rouge vêtu.

— Vous avez bien le temps pour un apéritif ? demanda Malko.

Stephen Muiruri prit effectivement le temps de commander un Defender « Success » double, avec de la glace. Le décor vaguement luxueux l'intimidait visiblement. Au *Stanley*, le déjeuner coûtait une semaine de son salaire. Malko attendit qu'il ait vidé la moitié de son scotch pour attaquer.

— J'ai vu Bicuzi Kihubo, annonça-t-il. Au *Gipsy*.

Le regard du journaliste s'alluma.

— Elle est bandante, non ?

— Très, reconnu Malko.

— Elle vous a dit des choses intéressantes ?

— Non, pas vraiment, mais je vous remercie néanmoins. Comme vous me semblez très bien informé, je voulais vous poser une autre question.

— Je vous en prie.

— Vous connaissez le major Émile Gatabazi, de l'ambassade rwandaise ? C'est leur attaché de défense, je crois.

Stephen Muiruri eut un sourire entendu.

— C'est sa couverture, en tout cas.

Le poulx de Malko commença à grimper.

— C'est-à-dire ?

Avant de répondre, le journaliste kenyan regarda la salle déserte comme si des espions se cachaient sous les tables.

— Gatabazi fait partie d'une petite structure secrète qui dépend de la DMI rwandaise. On l'appelle le « Network », et elle obéit directement à Paul Kagamé. C'est le « Network » qui est chargé de toutes les missions clandestines et illégales.

— Ici, au Kenya ?

Le sourire du journaliste s'agrandit.

— C'est un secret de polichinelle que Gatabazi a été envoyé au Kenya par Kagamé pour liquider des opposants. Ce qu'il a fait, deux fois. Il a fait liquider par des hommes de main un Rwandais, Bosco Akaluyaha et son ancien ministre de l'intérieur, Seth Sendashonga. Il a d'ailleurs failli être expulsé, et l'aurait été sans l'intervention personnelle de Kagamé. Depuis, il se tient tranquille. On commande ?

Le garçon venait d'apporter les cartes. Malko prit la sienne, l'appétit coupé. Le deuxième amant de la douce Bicuzi était un tueur aux ordres du président du Rwanda. Tout le monde lui avait menti : John Makuka, Mark Spencer et Bicuzi, peut-être. Si le colonel Lizindé était la troisième victime de Gatabazi, cela changeait beaucoup de choses. Ce n'était plus un meurtre crapuleux mais un crime politique déguisé.

Ce qu'avait soupçonné Frank Capistrano.

C'était une coïncidence troublante que Paul Kagamé ait fait assassiner le colonel Lizindé juste avant que ce dernier témoigne devant le Tribunal pénal international à propos de l'attentat du 6 avril 1994.

Sauf s'il avait quelque chose à se reprocher.

CHAPITRE V

Stephen Muiruri s'était jeté sur sa viande, pourtant coriace, comme s'il n'avait pas mangé depuis huit jours. L'ambiance de cette immense salle à manger vide rappelait le château de Marienbad. Six garçons veillaient sur leur unique table, à distance respectueuse. Le journaliste posa sa fourchette et soupira.

— Tous les restaurants sont vides, les gens n'ont plus d'argent. À propos, pourquoi vous intéressez-vous au major Gatabazi ?

— À cause du meurtre du colonel Lizindé. Il ne pourrait pas être impliqué ?

— On y a pensé, reconnut Stephen Muiruri. Mais les coupables ont été arrêtés. Ils ne l'ont pas mis en cause. Ça n'a pas l'air politique. Et puis, Gatabazi se tient tranquille, désormais. Le président Moi est susceptible...

— Vous avez rencontré la veuve du colonel Lizindé ? demanda Malko à brûle-pourpoint.

Stephen Muiruri acheva son Defender où la glace avait fondu, avant de répondre :

— Non, elle ne voulait voir personne. Je l'ai eue au téléphone, brièvement. Vous voulez son numéro ?

Il sortit un carnet en mauvais état et y pécha un numéro.

— Voilà, elle travaille à l'ONU. C'est le 623256.

Malko nota et ils s'attaquèrent à des crèmes renversées gélatineuses. Après d'infects cafés et une addition monstrueuse pour le pays, ils retrouvèrent la moiteur de Kimathi Street et se séparèrent devant *The Nation*. Une petite idée déplaisante trottait dans la tête de Malko. Mark Spencer, le chef de station de la CIA, ne pouvait pas ignorer le véritable rôle du major Gatabazi. Pourquoi ne pas lui en avoir parlé ? Il n'avait pas de réponse à cette question quand il appela la veuve du colonel Lizindé, de sa chambre. On lui passa d'abord sa secrétaire, puis une voix douce annonça :

— Ici Cyrié Nikuzé Lizindé. À qui ai-je l'honneur ?

Toujours le côté protocolaire des Africains.

— J'enquête sur le meurtre de votre mari, annonça Malko, pour le compte du gouvernement américain. J'aimerais vous rencontrer.

La veuve du colonel Lizindé demeura quelques instants muette, avant de dire d'une voix pleine d'étonnement :

— Le gouvernement américain ! Mais...

— Pouvons-nous nous rencontrer ? insista Malko, c'est mieux que le téléphone...

— Bien sûr ! fit-elle sans hésiter. Aujourd'hui, après cinq heures, chez moi. Au 105 Muthaiba Road, juste en face de la station Kobil. Un portail jaune.

Malko raccrocha, ravi. C'était plus facile qu'il ne l'avait imaginé. Grâce à Priscilla Clearwater. Hélas, il ne pouvait même pas appeler cette dernière et devait attendre qu'elle se manifeste. Il se demanda si la veuve Lizindé allait lui apprendre quelque chose.

*
* *

— Bien sûr que c'est Paul Kagamé qui a fait assassiner mon mari ! annonça d'une voix calme Cyrié Lizindé. Je l'avais pressenti.

Les mains nouées sur ses genoux, les traits calmes, la veuve du colonel Lizindé parlait d'une voix douce, bien contrôlée, en excellent anglais. Une très jolie femme aux cheveux tirés en arrière, avec des traits fins et la peau claire, drapée dans une longue robe d'intérieur en tissu imprimé mauve. Une carafe de thé glacé sur la table basse, elle et Malko se faisaient face dans un salon aux meubles en rotin. La maison était assez grande, au milieu d'un grand jardin ombragé par un magnifique ficus. Sur tous les meubles se trouvaient des photos du colonel Lizindé, de sa femme et de leurs trois enfants.

Malko but une gorgée de son thé, et demanda :

— Pourquoi ?

Une ombre passa sur le visage de Cyrié Lizindé.

— Je ne sais pas exactement, mais Charles et Paul Kagamé partageaient des secrets très lourds. Mon mari jouait un rôle important dans son système. D'abord, c'est lui qui avait organisé l'armement de l'APR, à partir des stocks de l'armée ougandaise.

— Savez-vous s'ils avaient des missiles SAM-16 ? coupa Malko.

Un très léger sourire éclaira fugitivement les traits de la jeune femme.

— Oui, quelques-uns. Ils s'en étaient servis pour abattre un hélicoptère et un avion des FAR. Je vois où vous voulez en venir. J'y ai pensé moi aussi. Mais quand l'avion du président Habyarimana a été abattu le 6 avril 1994, les troupes de l'APR se trouvaient encore à quarante kilomètres au nord de Kigali. Il n'y avait en ville qu'un contingent de six cents hommes très surveillés par la Minuar et les FAR.

— Donc, vous écarterez l'implication de Kagamé dans cet attentat ?

À son tour, la veuve de Lizindé but un peu de thé et répondit :

— Je ne sais pas. Je vous donne seulement les faits. Les extrémistes hutus de l'*Interahamwe* [27] voulaient beaucoup plus la mort d'Habyarimana que lui. Et même l'entourage proche du président... l'*Akazu*.

Malko enregistra.

— Bien, dit-il. Comment êtes-vous aussi certaine de l'implication de Paul Kagamé dans le meurtre de votre mari ?

— C'est simple, dit-elle. D'abord, il y a eu plusieurs meurtres étranges à Kigali, avant son départ, non élucidés. Toujours des proches de Kagamé impliqués dans des opérations secrètes. Comme mon mari. Ce dernier ne croyait pas être en danger. Et puis, un soir, quelqu'un a jeté une grenade dans notre jardin. Une quadrillée. Charles a eu la présence d'esprit de la prendre et de la relancer par-dessus le mur. Sinon, nous étions morts ou grièvement blessés. Là, il a compris. En deux mois, nous avons organisé notre départ, sans rien dire à personne.

Elle se tut, rebut un peu de thé.

— Connaissez-vous le major Gatabazi ? demanda Malko.

Une lueur étonnée passa dans le regard de la veuve du colonel Lizindé.

— Je vois que vous êtes bien renseigné, remarqua-t-elle. Je le tiens pour responsable du meurtre de mon mari. Il a été envoyé à Nairobi par Paul Kagamé pour liquider tous ceux qui peuvent gêner le nouveau président du Rwanda. Il appartient au groupe dont faisait aussi partie mon mari, le « Network ».

— Pourquoi n'avoir rien dit, alors ?

— À qui ? demanda Cyrié Lizindé avec un sourire las. Tout de suite après le meurtre de mon mari, j'ai reçu la visite d'un des responsables des Services de renseignements kenyans, le colonel Makuka. Il venait me prévenir *officieusement* que, si je mettais en cause le gouvernement rwandais, je serais expulsée du Kenya ! Le président Moi est proche de Kagamé, maintenant. Je ne peux pas retourner dans mon pays, j'ai trois enfants, un job à l'ONU. Alors, j'ai promis ce qu'il voulait.

Un ange passa, croulant sous le poids de la raison d'État. De sa voix douce, la veuve du colonel Lizindé précisa :

— Il ne faudra dire à personne que je vous ai parlé. Mais je voulais que quelqu'un sache. Puisque vous travaillez pour le gouvernement américain... peut-être un jour, celui-ci sera-t-il assez fort pour faire éclater la vérité. Voilà tout ce que je peux vous dire.

Elle se leva, mettant fin à l'entretien.

Malko avait encore une question à poser.

— Vous saviez que votre mari devait témoigner devant le Tribunal pénal international d'Arusha ? Au sujet de l'attentat du 6 avril 1994 ?

— Bien sûr ! J'ai même la lettre de l'avocate de Jean-Bosco Sagatwa lui demandant son témoignage.

— Je peux la voir ?

Après une courte hésitation, Cyrié Lizindé sortit de la pièce et réapparut avec une lettre qu'elle tendit à Malko. Ce dernier nota le

nom : Mme Renée Vernon, du barreau de Montréal, défenseur de Jean-Bosco Sagatwa.

— Où se trouve cette avocate ?

— À Arusha, auprès de son client.

— Qui est Jean-Bosco Sagatwa ?

— Un des plus importants responsables du génocide, expliqua la veuve du colonel Lizindé. Il a des centaines de milliers de morts sur la conscience. C'est lui qui a donné le coup d'envoi du génocide, à l'aube du 7 avril. Il avait auparavant proclamé à plusieurs reprises qu'il fallait tuer tous les Tutsis. Comme patron de la Garde présidentielle, il a encadré les milices et les a armées. Hélas, il ne risque même pas la peine de mort...

— Pourquoi son avocate a-t-elle demandé l'audition de votre mari ?

— Je crois qu'elle veut prouver que c'est l'APR qui a abattu l'avion d'Habyarimana, déclenchant le génocide « spontané » des Tutsis par les Hutus assoiffés de vengeance. Ce qui diminuerait la responsabilité de son client.

— Donc, vous pensez que votre mari a été assassiné pour qu'il ne puisse pas dire au Tribunal pénal international ce qu'il savait de cet attentat ?

Cyrié Lizindé soutint le regard de Malko sans ciller.

— Je le pense, conclut-elle simplement.

Elle le raccompagna jusqu'à sa voiture. Avant de la quitter, il lui donna sa carte en lui précisant son adresse à Nairobi.

— Si quelque chose vous revient... avança-t-il.

Elle inclina la tête sans rien dire. En reprenant la direction du centre, Malko se sentit très seul. Pour la première fois, il risquait de compter la CIA parmi ses adversaires. Sans parler des barbouzes rwandaises et kenyanes. Cela faisait beaucoup de monde. Certes, il avait le soutien de la Maison-Blanche, mais Washington était bien loin...

À la réception du *Grand Regency*, il trouva un message. Priscilla Clearwater lui donnait rendez-vous chez elle à neuf heures.

Il voulait éclaircir un point. Bicuzi Kihubo était-elle complice ou manipulée ? La seule façon de le savoir était de la revoir. Sa Breitling indiquait sept heures cinq. Ça lui laissait le temps de faire une expédition au *Gipsy* avant son rendez-vous avec Priscilla. À condition que la Rwandaise y soit déjà.

*

* *

Bicuzi Kihubo était là, assise toute seule à une table de la terrasse, avec le même T-shirt et la même jupe. À peine Malko apparut-il qu'elle sauta sur ses pieds et fonça sur lui.

— Bonsoir ! Vous ne m'avez pas attendue, hier soir ! Ce n'est pas gentil.

— J'étais un peu fatigué, prétexta Malko. Mais on peut boire un verre.

— Ça, c'est une bonne idée !

Elle fit signe au garçon et lui commanda un double Defender sur de la glace. Sa potion habituelle.

— Votre « tonton » ne vient pas, ce soir ? demanda Malko en souriant.

— Oh, il ne vient pas tous les soirs. Il a beaucoup de travail. Et puis, il a sa famille.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Du business. Il vend et il achète.

Il la guigna du regard. Son regard vide était parfaitement clair : Bicuzi était incapable de mentir. Désormais, il savait ce qu'il voulait : la jeune Rwandaise avait été manipulée par le major Gatabazi. Ce qui n'était pas très difficile. Il regarda ostensiblement sa Breitling, et soupira.

— Ce soir, je n'ai pas beaucoup de temps...

— On ne va pas dîner ?

Bicuzi semblait si désolée que Malko en fut gêné.

— Une autre fois, promit-il.

La jeune Noire se résigna aussi vite qu'elle s'était animée.

— Bon ! Mais vous pouvez me ramener dans le centre ? Je vais retrouver des amis.

— Bien sûr.

Il laissa un billet de cinq cents shillings sur la table et Bicuzi le suivit jusqu'à sa voiture. Il n'avait pas parcouru cinq cents mètres qu'elle se pencha sur lui, écrasant un sein ferme contre son épaule et posant une longue main noire entre ses jambes.

— On peut s'arrêter un moment ! suggéra-t-elle.

Si Priscilla les surprenait, elle arracherait au minimum les yeux de Malko. Ce dernier demeura de glace.

— Demain, jura-t-il. On ira dîner et danser au *Florida*.

— Ça, c'est bon ! conclut Bicuzi Kihubo, rassérénée, ignorant, dans sa candeur, que les promesses n'engagent que ceux qui y croient.

Malko, serein, l'abandonna au coin de Kenyatta et d'Uhuru, sans problème.

Sa conviction était faite. L'intuition de Frank Capistrano apparaissait juste, au moins sur un point : le colonel Lizindé était en possession d'informations compromettantes pour le président Kagamé concernant l'attentat contre son prédécesseur, Habyarimana.

Mais que venait faire la CIA dans cet imbroglio africain-africain ? Il était impensable que la *Company* ait organisé cet attentat.

Priscilla Clearwater, resplendissante dans un tailleur de soie rose sous lequel elle ne portait visiblement pas grand-chose, accueillit Malko avec un sourire éblouissant de perversité.

— J'espère que je ne gâche pas ta soirée !

— Pourquoi ?

— Tu avais peut-être l'intention de retourner voir cette Bicuzi, suggéra-t-elle. Il paraît que tu la trouves très bandante. Stephen m'a téléphoné...

« Le salaud ! » pensa Malko. Où mène la jalousie !

— Je l'ai vue une fois et cela m'a suffi, affirma Malko. Et ce soir, tu es encore plus belle que d'habitude.

Il s'approcha de Priscilla, déboutonna la veste de son tailleur porté à même la peau, découvrant un soutien-gorge noir bien rempli. La jeune femme esquiva.

— J'avais une raison précise de vouloir te voir, précisa-t-elle. Ma conversation avec Stephen a été écoutée par M. Spencer. Il était furieux et m'a convoquée. J'ai juré ne pas t'avoir vu.

— Je ne démentirai pas, promet Malko.

Priscilla haussa les épaules.

— Je m'en moque ! Dans six mois, mon *assignment* ici se termine. Mais il y a autre chose. Tout de suite après cette algarade où il a découvert tes contacts avec Bicuzi, il a appelé John Makuka.

— Comment le sais-tu ?

— Makuka n'était pas là et il a rappelé, en passant par moi... Voilà, ça m'a semblé bizarre.

— En effet, reconnut Malko. C'est très bizarre.

Il était de plus en plus troublé. Pourquoi le chef de station de la CIA prévenait-il le colonel Makuka ? Qui cherchait-il à protéger ? Et pourquoi ? Dare-dare, il allait envoyer un premier rapport à Frank Capistrano. Au cas où. Il posa ses mains sur les hanches de Priscilla et l'embrassa.

— Merci. Tu es formidable. Maintenant, où veux-tu aller dîner ?

— On peut essayer le bistrot d'Allan Bobby, dans Kinangé, suggéra Priscilla. Comme ça, on y va à pied.

— Parfait, approuva Malko.

— Je prends quand même le pistolet, dit Priscilla. On ne sait jamais.

En sortant dans Loita Street, elle regarda autour d'elle et pouffa.

— J'ai reçu un drôle de coup de fil aujourd'hui, à l'ambassade. Ça devait être une blague. Un type m'a demandée en mauvais anglais, de la part de Ngoro.

— Ton « fiancé » masaï ?

— Oui. J'ai cru comprendre que c'était un membre de sa tribu. Il disait qu'ils étaient sur la route entre Mombasa et Nairobi, avec leur troupeau...

— Il va venir s'installer chez toi...

Elle lui prit le bras et l'entraîna.

— Ne dis pas de bêtises ! Cela fait un an que je ne l'ai pas vu. Il m'a sûrement oubliée.

— On ne peut pas t'oublier ! affirma Malko en caressant sa croupe callipyge. *Vamos !*

*

* *

L'ambiance d'*Allan Bobby's Bistrot* était toujours aussi cosy. C'était le restaurant le plus chic de Nairobi, avec un cadre clinquant, une nourriture correcte et un service cérémonieux. Priscilla et Malko avaient eu droit à un petit box tapissé de velours rouge et à des langoustes presque fraîches, après des asperges qui auraient gagné à passer par Tchernobyl tant elles étaient minuscules... Priscilla avait ouvert la veste de son tailleur et chaque fois que le garçon venait leur verser un peu de Taittinger Comtes de Champagne Rosé millésimé 1995, il ne pouvait détacher ses yeux de la magnifique poitrine offerte sur fond de dentelles noires. Il serait bien resté debout près de leur table, la bouteille millésimée à la main... Même Malko, qui y avait déjà goûté, en avait l'eau à la bouche. Ils n'avaient plus reparlé de l'incident avec Mark Spencer, mais lui ne cessait d'y penser. Il avait nettement l'impression d'avoir mis le doigt dans un petit cloaque bien purulent... Et dangereux.

— On y va ? suggéra Priscilla après avoir lapé sa crème caramel jusqu'à la dernière goutte.

Une drôle de lueur flottait dans ses yeux marron. Elle avait de toute évidence envie de faire oublier à Malko jusqu'au souvenir de Bicuzi Kihubo.

Kinangé Street était déserte, à part quelques *ascaris* armés de bâtons et coiffés de casques ressemblant à ceux de la défunte Wehrmacht. Plus les habituelles putes en mini et une poignée de gosses en train de sniffer de la colle. Ils n'avaient que quelques mètres à faire dans Market Street pour retrouver Loita Street, parallèle à Kinangé.

Pas une voiture. Pas un piéton « normal », et il n'était que onze heures du soir. Loita Street était tout aussi déserte. Ils parcoururent les cinquante mètres qui les séparaient de l'immeuble de Priscilla, la main dans la main. Avant qu'elle ne prenne sa clef, Malko l'enlaça sous le porche pour un long baiser qui fit considérablement monter son taux d'adrénaline. Priscilla fouillait dans son sac lorsqu'il la vit changer

d'expression.

— Il y a quelqu'un qui nous observe ! souffla-t-elle. Là, en face.

Malko se retourna et aperçut deux hommes immobiles sur le trottoir opposé. Des Noirs, trop éloignés pour qu'il distingue leurs visages. En Afrique, il y avait toujours des gens qui traînaient dans les rues, et pas forcément des voyous. Nerveuse, Priscilla n'arrivait pas à trouver ses clefs. Malko la calma d'un sourire.

— Ne t'affole pas ! Dans ce quartier, il n'y a rien à craindre.

Nyati House, siège des Services, était juste en face.

Il n'avait pas fini de parler que les deux hommes traversèrent la chaussée, venant droit sur eux. Priscilla avait enfin sorti son trousseau et glissé sa clef dans la serrure.

— Donne-moi ton pistolet, demanda Malko d'une voix calme.

Comme elle ne réagissait pas, il plongea lui-même la main dans son sac, à la recherche de l'arme. Priscilla le prit par le bras, le tirant à l'intérieur.

— Viens ! fit-elle d'une voix effrayée.

À ce moment, les deux inconnus durent comprendre qu'il n'allait pas repartir après avoir raccompagné la jeune femme. L'un d'eux fit un pas en avant et sortit un gros pistolet de ses vêtements, le braquant sur Malko. Ce dernier n'eut pas le temps de réagir. La détonation assourdissante brisa le silence et il aperçut la lueur jaune du départ, mais ne ressentit rien. L'homme l'avait raté.

Fiévreusement, il referma enfin les doigts sur la crosse du pistolet de Priscilla et l'arracha du sac. Le bras tendu, il visa ses agresseurs qui firent un bond en arrière, sans toutefois détalier. Malko appuya sur la détente. Rien. Il n'y avait pas de cartouche dans le canon. Il recula la culasse et une cartouche jaillit du chargeur, mais, au lieu de se mettre en place dans le canon, se coinça dans la fenêtre d'éjection ! Il était en train d'essayer de désenrayer l'arme lorsqu'un des deux Noirs revint, le pistolet à bout de bras. Malko pouvait voir son regard allumé, ses dents déchaussées.

Un tueur drogué.

Priscilla poussa un hurlement aigu.

— *Don't shoot !* [28]

L'assassin tordit sa grosse bouche, et calmement, visa Malko, tenant son pistolet à deux mains. À cette distance, il lui était impossible de le manquer.

CHAPITRE VI

Du coin de l'oeil, Malko aperçut, au moment où Priscilla poussait son hurlement, une silhouette surgir de l'ombre d'une encoignure, sur leur droite. Tout se passa en quelques fractions de seconde. Il jeta dans la direction du tueur le pistolet de Priscilla inutile, au moment où l'autre tirait de nouveau. Heurté à l'épaule par le pistolet, celui-ci fit un léger écart et rata à nouveau sa cible. Furieux, il se rapprocha encore, acculant Malko contre le mur. La silhouette tapie dans l'encoignure apparut alors dans la lumière d'un réverbère. Malko crut avoir une hallucination. C'était un Noir à demi nu, avec des colliers et des bracelets partout, en pagne, pieds nus, une lance dans la main droite !

— Ngoro ! Au secours !

Priscilla avait crié une seconde fois.

L'homme à la lance fit un pas en avant. Juste au moment où l'homme au pistolet ajustait de nouveau Malko. Celui-ci ne vit même pas la lance quitter la main du Masaï. Elle se planta à l'horizontale dans la poitrine du Noir au pistolet, y pénétrant de vingt bons centimètres. Ce dernier lâcha son arme, poussa un hurlement et saisit la hampe fichée dans sa poitrine, essayant de l'en arracher.

Il tituba quelques instants, tomba d'abord à genoux, puis en arrière. De sa démarche souple, le Masaï le rejoignit, posa un pied sur sa poitrine et, calmement, retira sa lance.

Hallucinant ! L'Afrique profonde venait de surgir en plein centre de Nairobi. Priscilla Clearwater se tourna vers Malko.

— Tu n'as rien ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Non, ça va ! fit-il, encore abasourdi.

Le complice du tueur avait disparu. Ngoro, le guerrier masaï, fixait alternativement Priscilla et Malko, sa lance de nouveau au poing. Impressionnant. Priscilla lui jeta quelques mots en swahili et il secoua la tête. Personne ne sait ce qui serait arrivé si une voiture de police, attirée par les coups de feu, n'avait surgi. Deux policiers en descendirent, regardèrent l'homme à terre puis le Masaï, interdits. Priscilla Clearwater s'avança, brandissant sa carte de diplomate.

— Cet homme nous a attaqués ! expliqua-t-elle. Il a voulu nous tuer. Avec ce pistolet.

Elle désignait l'arme tombée à terre.

— Et lui ? demanda le policier, désignant Ngoro.

— Il nous a sauvés en le frappant avec sa lance. C'est un ami.

Ngoro et le policier engagèrent la conversation en swahili, tandis

que le deuxième agent appelait du renfort. Une seconde voiture de police arriva quelques minutes plus tard, puis un fourgon et une ambulance. Ngoro commença à se débattre lorsqu'on voulut le faire monter dans le fourgon et il fallut que Priscilla le calme. Un des policiers s'approcha d'elle et de Malko, embarrassé, poli, mais ferme.

— Il faut venir avec nous à la *police station*, annonça-t-il. Porter plainte. Et expliquer ce qui s'est vraiment passé.

*
* *

La ligne était remarquablement bonne grâce au satellite. À Washington, il était huit heures du matin et Malko n'avait eu aucun mal à joindre Frank Capistrano à son bureau. Certes, ce n'était pas l'idéal de s'entretenir d'un sujet aussi délicat sur une ligne non protégée, mais Malko n'avait guère le choix. Pas question d'utiliser le système de communication « protégé » de la CIA, pour des raisons évidentes. Alors, il en avait dit le moins possible, ne citant aucun nom. Ce qui n'avait pas empêché le *Special Advisor* de la Maison-Blanche de tout saisir.

— Allez à Arusha ! conseilla Frank Capistrano de sa voix rocailleuse. Il faut découvrir le fin mot de cette affaire.

— Pensez-vous que la *Company* ait pu agir *ès qualités* et se livrer à un *cover-up* [29] par la suite ? interrogea Malko.

— Non. *No way !* affirma le *Special Advisor*. Il y a *autre chose* que vous devez découvrir. Mais c'est *très* grave. Je vais procéder moi-même à une enquête intérieure, dans la mesure du possible. Encore bravo et tenez-moi au courant dès que vous serez en Tanzanie.

Malko, après avoir raccroché, n'eut pas le loisir de réfléchir. Son téléphone sonna. Cette fois, c'était Priscilla Clearwater. Il avait laissé la jeune femme à la *police station*, en compagnie de Ngoro, pour ne pas compliquer les choses. Le Masaï ne l'avait pas lâché du regard durant toute leur garde à vue, et, si on ne lui avait pas confisqué sa lance, il aurait de toute évidence trucidé Malko.

— Tu es seule ? demanda aussitôt celui-ci.

L'Américaine poussa un soupir de soulagement.

— Oui. Ça n'a pas été facile. Il voulait venir s'installer chez moi. Ensuite, que je l'accompagne dans le campement de sa tribu, le long de Mombasa Road... Finalement, une voiture de police l'a reconduit là-bas. Les policiers n'étaient pas rassurés non plus à l'idée de voir débarquer une horde de guerriers masaïs pour libérer leur chef. Ce sont des gens primitifs, violents et fiers.

— En tout cas, il m'a sauvé la vie, reconnut Malko. Sans lui, l'autre vidait son chargeur sur moi.

Priscilla Clearwater eut un petit rire sec.

— S'il avait compris *avant* ce que tu faisais là, c'est toi qui l'aurais reçue ! Il a cru que j'étais menacée. Par l'intermédiaire de l'interprète, il a dit ensuite qu'il voulait te tuer.

La jalousie n'était pas l'apanage de la civilisation.

— Je vais partir à Arusha demain matin, annonce Malko. J'aimerais te revoir avant, si cela ne met pas ma vie en danger...

— Ne dis pas de bêtises ! Je viendrai te retrouver au *Grand Regency* ce soir. Tu vas parler à Mark Spencer ?

— Bien sûr. Je lui dirai que nous avons été attaqués par des voyous. Ici, cela n'a rien d'étonnant.

— Ce n'était pas des voyous, répliqua à voix basse Priscilla Clearwater. Les policiers du commissariat étaient très embarrassés quand ils ont vu les papiers du mort. Il avait une carte du CID [30]. C'était un policier qui n'était pas en service.

Cela confirmait ce que pensait Malko. Le NSI dont dépendait le CID travaillait la main dans la main avec le major rwandais Gatabazi. C'est ce dernier qui avait dû demander l'élimination de Malko après sa visite chez la veuve du colonel Lizindé. Ou Bicuzi avait parlé. Il restait à éclaircir le rôle ambigu joué par le chef de station de la CIA. Visiblement, la *Company* n'appréciait pas l'enquête de Malko.

*

* *

The Nation étalée devant lui, Malko était en train de prendre son breakfast lorsque le téléphone sonna. Surpris, il reconnut la voix douce de Cyrié Lizindé.

— J'ai lu les journaux, dit-elle, je suis contente que vous n'ayez rien eu !

Le récit de l'incident de Loita Street faisait la une de tous les quotidiens de Nairobi, avec une magnifique photo de Ngoro, le guerrier masai, et du mort, allongé dans Loita Street. Sans parler de Priscilla, qui, même imprimée sur du mauvais papier, était éblouissante.

— Merci, fit Malko. Ce sont des choses qui arrivent.

— Je voudrais que vous veniez me voir, dit la veuve du colonel Lizindé. Vers cinq heures, au même endroit.

— Avec plaisir, accepta Malko, surpris.

Une heure plus tôt, Mark Spencer l'avait appelé pour s'inquiéter de son sort et il devait passer à l'ambassade américaine. Hélas, sans voir Priscilla. Il lui restait, avant, à régler son départ pour Arusha. Heureusement, il y avait des vols quotidiens pour Kilimandjaro Airport, à une heure de la petite ville tanzanienne.

*

— Jésus-Christ ! Vous l'avez échappé belle !

Mark Spencer n'arrêtait pas de secouer la main de Malko, comme si elle était gluée à la sienne. Ou qu'il ait quelque chose à se faire pardonner. Cette chaleur excessive acheva de persuader Malko de l'implication du chef de station dans la tentative de *cover-up* du meurtre du colonel Lizindé. Même si l'Américain n'avait sûrement pas été jusqu'à recommander l'élimination physique de Malko. Il semblait même soulagé qu'il n'ait pas une égratignure. Quelques instants, ce dernier caressa l'idée de le faire parler, mais y renonça aussitôt. En 1994, Mark Spencer n'était ni à Nairobi, ni à Kigali. Il se trouvait au Caire. Ce qui signifiait que, si *cover-up* il y avait, c'était soit une opération kenyane, soit cela partait de Langley. Ce qui n'était pas plus rassurant.

— Grâce à ce Masai ! précisa Malko.

Mark Spencer se rembrunit.

— C'est fâcheux, très fâcheux, fit-il, qu'un membre de l'Agence soit impliqué dans une *affair* [31] avec un *native* de cet acabit. Vous vous rendez compte ! Un guerrier masai qui marche pieds nus et vit dans la savane...

— Ne dites pas de mal des Masaïs ! fit Malko en s'asseyant. Sans lui, j'étais mort.

— Nairobi est plein de voyous prêts à vous détrousser pour mille shillings, soupira l'Américain. Personne ne sort plus le soir. Alors, où en est votre enquête ?

— Terminée, affirma Malko. J'ai vu le major Émile Gatabazi. Très sympathique. Il m'a confirmé ce que vous m'aviez dit. Lizindé n'était pas recommandable.

— Et vous avez rencontré sa maîtresse aussi, non ?

— Absolument ! Mais elle ne m'a rien appris. Sinon une vue sur un décolleté éblouissant. Le colonel Lizindé avait bon goût.

Ils échangèrent un sourire complice. Le chef de station de la CIA paraissait encore plus visiblement soulagé.

Ce qui confirma les soupçons de Malko...

— Vous repartez en Europe ? demanda l'Américain.

— Non, à Arusha. Je vais quand même rencontrer l'avocate qui avait demandé l'audition du colonel Lizindé. Pour boucler le dossier. Comme ça, j'irai faire un tour dans le Serengeti.

— Excellente idée ! J'aimerais bien vous accompagner, approuva chaleureusement Mark Spencer. Faites-moi signe dès que vous repasserez par ici.

Il prit la peine de raccompagner Malko jusqu'au rez-de-chaussée, l'abandonnant ensuite au Marine qui l'escorta jusqu'à la sortie. Malko n'avait plus que deux rendez-vous avant son départ le lendemain

matin pour Arusha : la veuve du colonel Lizindé et Priscilla. À condition qu'elle se soit débarrassée de son guerrier masai.

*
* *

Cyrié Lizindé était toujours aussi digne, vêtue de la même robe d'intérieur. À côté de la carafe de thé glacé posée sur la table se trouvait une enveloppe. Avant même que Malko ait le temps d'ouvrir la bouche, elle laissa tomber :

— Vous aussi, on a essayé de vous tuer ! Ce sont les mêmes.

Malko s'assit sans oser lui dire le contraire. Tous les journaux du jour étaient étalés sur la table basse, avec les détails et les photos de l'attaque dont il avait été l'objet.

— C'est très possible, reconnut-il.

— J'en suis sûre, renchérit la veuve du colonel. C'est la raison pour laquelle je vous ai appelé.

— J'y suis sensible, répliqua Malko.

Elle eut un sourire serein.

— Lorsque vous êtes venu me voir hier, je ne savais pas bien qui vous étiez. Ce pouvait être un piège. Ils sont très malins. Désormais, je sais que vous effectuez vraiment une enquête. Alors, je veux vous aider.

Le poulx de Malko commença à grimper sérieusement.

— Comment ?

Elle prit l'enveloppe marron et la lui tendit.

— En vous remettant ce document. Charles devait l'emporter à Arusha. Il était dans un coffre de banque, jusqu'alors. Vous pouvez le regarder.

Malko ouvrit l'enveloppe. Elle ne contenait qu'une feuille blanche couverte d'inscriptions.

I. 9-M 322 1 01

04-87

04835

C

LOD COMP

3-M 519-2

3555 406

II. 9 M 322 1 01

04-87

04814

9 M 3131

04-87

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il après avoir lu.

— Les numéros des deux missiles SAM-16 Gimlet utilisés pour abattre l'avion du président Habyarimana, fit simplement Cyrié Lizindé.

Malko regarda les colonnes de chiffres, abasourdi.

— Comment votre mari a-t-il obtenu cette information ?

— Ce sont des missiles sortis des stocks de l'armée ougandaise pour être mis à la disposition du FPR. C'est mon mari qui s'occupait de l'équipement militaire du FPR.

— C'est lui qui a organisé cet attentat ?

Elle secoua la tête.

— Non, mais il savait ce qui s'est passé. Il s'était toujours tu, mais je pense que la façon dont Paul Kagamé l'a traité l'avait fait réfléchir. Ce sont des missiles de fabrication russe qui avaient été livrés à l'Irak. Ils font partie d'un lot saisi par les troupes américaines durant la guerre du Golfe. Remis ensuite à leurs alliés ougandais. Ceux-ci en ont donné à l'APR pour lutter contre les avions et les hélicoptères du gouvernement Habyarimana.

— Qui est au courant de ces numéros ? demanda-t-il.

— Personne, je crois. Faites-en bon usage.

— Merci, fit Malko en remettant la feuille dans l'enveloppe.

Il imaginait la tête de Frank Capistrano en apprenant que les missiles utilisés pour l'attentat avaient transité par les États-Unis. Et avaient très probablement été remis aux Ougandais par la CIA... Voilà qui levait un coin du voile sur l'embarras de la *Company*.

— Faites attention de ne pas vous le faire voler, recommanda Cyrié Lizindé. Et ne dites *jamais* qui vous les a remis. On me tuerait.

— Comptez sur moi, promit Malko.

Au moment de sortir, il se ravisa.

— Puis-je téléphoner ?

— Bien sûr.

Il la suivit jusqu'à la pièce voisine, un bureau, où il composa le numéro de Mark Spencer. C'est Priscilla Clearwater qui répondit.

— Passez-moi M. Spencer, demanda Malko, très professionnel.

Trente secondes plus tard, il avait le chef de station de la CIA en ligne. Inquiet.

— Vous avez un problème ? s'enquit anxieusement l'Américain.

— Pas encore, répliqua Malko, mais je crois bien être suivi. Pouvez-

vous m'envoyer une protection rapprochée pour m'escorter jusqu'à mon hôtel ?

— Bien sûr ! Où êtes-vous ?

Malko le lui expliqua et se retourna vers Cyrié Lizindé.

— J'ai appris depuis hier soir à être prudent. Cela va prendre environ une demi-heure.

Il ne serait tranquille qu'une fois le document transmis à Frank Capistrano.

*

* *

Malko, installé dans le *business center* du *Grand Regency*, regardait la feuille couverte de chiffres remise par Cyrié Lizindé disparaître dans le fax, songeant qu'elle s'imprimait instantanément à quelques milliers de kilomètres de là, sur la machine de Frank Capistrano, à la Maison-Blanche. Il ne respira qu'une fois la transmission terminée. Bien sûr, un fax pouvait être intercepté, mais, désormais, s'il lui arrivait quelque chose, il n'aurait pas travaillé pour rien...

Il était à peine remonté dans sa chambre que son téléphone sonna. C'était Mme Lizindé.

— Excusez-moi, dit-elle. J'ai oublié de vous dire que celui que vous allez voir à Arusha sait *beaucoup* de choses... Bonne chance !

Elle raccrocha avant qu'il ait le temps de demander s'il s'agissait de l'avocat ou du client... Mais comme l'avocat était une femme... Il fit le numéro de Frank Capistrano. Ce dernier n'avait pas l'air joyeux.

— J'ai le papier sous les yeux, dit-il. C'est un document de la plus grande importance. Faites-moi confiance pour l'authentifier. Bonne chance pour la suite.

Nouveau coup de téléphone. Priscilla Clearwater, essoufflée.

— J'ai pu me libérer plus tôt ! annonça-t-elle. Je voudrais venir maintenant, j'ai peur de rester chez moi avec ce fou de Ngoro dans les parages.

— Je t'attends ! fit simplement Malko.

Il n'attendit pas longtemps. Priscilla fit son apparition, habillée du tailleur de soie rose qu'elle portait la veille. Mais, au lieu d'avoir les jambes nues, elle avait mis des bas noirs. Lorsque les doigts de Malko effleurèrent les serpents des jarrettières à travers la jupe du tailleur, elle lui adressa un sourire complice.

— Je te plais ?

— Beaucoup, dit Malko. Où veux-tu aller dîner ?

— Ici. Il y a bien un *room service*, non ? À propos, j'ai apporté quelque chose qui va t'intéresser. Par ses contacts au ministère de la Défense, Mark Spencer a appris aujourd'hui que le major Gatabazi était rappelé à Kigali...

On fait le ménage, se dit Malko.

*

* *

La bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1994 qui accompagnait les langoustes avait été vidée jusqu'à la dernière goutte et même au-delà... Priscilla, qui s'escrimait sur la radio, se redressa, triomphante, tandis qu'un N'dombolo endiable envahissait la pièce. Ondulant lascivement, elle dansa jusqu'à Malko et posa ses longues mains à plat sur sa chemise de voile. Il ne mit pas longtemps à ouvrir la veste du tailleur et à s'emparer des seins lourds qui jouaient librement sans le moindre soutien-gorge.

Bientôt, la chemise ne fut plus qu'un souvenir... Chauffé à blanc par les ongles démoniaques de Priscilla, Malko commença à remonter l'étroite jupe de soie rose, découvrant des bas noirs montant très haut sur les cuisses café au lait. Priscilla et lui n'avaient plus envie de parler. Peu à peu, il la poussa vers la table et releva complètement sur ses hanches la jupe déjà froissée. La soie crissait sensuellement, Priscilla respirait de plus en plus vite. Il fit glisser sa culotte de dentelle noire le long de ses jambes, la poussa vers le lit et la prit d'un seul élan, les jambes à la verticale, la jupe enroulée autour de la taille.

— J'aime comme ça, toute habillée, murmura Priscilla. J'ai l'impression que tu me violes.

— Je *vais* te violer, fit Malko en se retirant d'elle.

D'elle-même, elle se retourna, à quatre pattes, la croupe cambrée, les longs bas noirs montant très haut sur ses cuisses, soulignant le galbe de ses jambes. En l'admirant dans le miroir, Malko se dit qu'elle ressemblait à une photo sulfureuse d'Helmut Newton. Priscilla frémit à peine lorsqu'il força avec douceur l'ouverture de ses reins. Elle était si préparée dans sa tête qu'il n'eut aucun mal à la transpercer jusqu'à la garde.

Ensuite, ce fut aussi délicieux que les fois précédentes. Excitée par les bulles du Taittinger, Priscilla ruait comme une cavale sous ses coups de boutoir, jusqu'à ce qu'il se vide au fond de ses reins avec un cri sauvage. Ils restèrent ensuite emboîtés un long moment, bercés par la musique.

— Commande encore du champagne ! demanda Priscilla. Je n'ai pas sommeil.

À regret, Malko abandonna ses reins pour demander au *room service* une nouvelle bouteille de Taittinger.

Priscilla se retourna, offrant son ventre nu, impudique à souhait, et annonça :

— Je vais dormir avec toi et je t'accompagnerai à Wilson Airport demain matin.

— Tu n’as plus peur qu’on te prenne pour une putain ?

Priscilla s’étira, cambrée comme une chatte, les cuisses ouvertes, magnifiquement impudique.

— Tout Nairobi sait que tu es mon amant, depuis hier.

*

* *

À travers le hublot ovale du Twin-Otter rapiécé comme une vieille chaussette, Malko regarda Priscilla Clearwater jusqu’à ce que le bâtiment de l’aérogare la cache. Ils avaient encore fait l’amour dans la lumière de l’aube, avec quelque chose qui ressemblait à de la tendresse. Sans jurer de se revoir parce qu’ils étaient tous les deux lucides.

Le second pilote tendit à Malko une corbeille de bonbons à faire circuler, faute d’hôtesse. Le vieux petit bimoteur se mit à trembler de tous ses rivets en bout de piste, puis s’élança et finit par s’élever difficilement au-dessus de la savane. Ils traversèrent une couche de cumulus, grimpant vers le nord dans un ciel immaculé. Assis au premier rang, Malko suivait des yeux les aiguilles de l’altimètre. Mille pieds par mille pieds, le Twin-Otter arriva à quinze mille pieds. Le pilote se retourna et cria à Malko :

— Regardez à gauche, le Kilimandjaro !

Malko remarqua qu’il avait la même montre que lui, une Breitling Crosswind. C’était un jeune Anglais blond et sympathique. Un « White Kenyan ». À la gauche de l’appareil, une plaque blanche et presque horizontale brillait dans le lointain. Les neiges du Kilimandjaro, la plus haute montagne d’Afrique. Le sommet à cinq mille six cents mètres étant toujours caché par les nuages, on ne pouvait le contempler que d’avion.

Ils avaient franchi la frontière et se trouvaient désormais au-dessus de la Tanzanie, survolant une savane ocre et déserte. Malko ne quittait pas des yeux la masse impressionnante du Kilimandjaro, se demandant ce qu’il allait trouver à Arusha, insipide bourgade africaine devenue, par le hasard de l’histoire, le siège du tribunal chargé de juger les responsables du génocide rwandais. Allait-il enfin, après six ans, percer le secret de l’attentat du 6 avril 1994 ?

CHAPITRE VII

Un majestueux marabout gris en équilibre sur une patte en face du bâtiment de l'aérogare contemplait, l'air furieux, le Twin-Otter en train d'envahir son domaine. Lorsque l'avion des Kenya Airways se rapprocha trop, il s'envola dignement en direction du Kilimandjaro. Construit au milieu de nulle part, Kilimandjaro Airport, projet grandiose jamais terminé de l'ancien président tanzanien Julius Nyeréré, ne comportait qu'un seul bâtiment déjà décrépît, pas entretenu, balayé par le vent de la savane. Seuls quelques rares vols s'y posaient, déversant des visiteurs des différents parcs d'animaux de la Tanzanie du Nord. Quelques employés s'arrachèrent à une sieste sans fin pour contrôler succinctement les passagers du Twin-Otter. À peine débarqué, Malko aperçut dans le hall quasi désert, où toutes les boutiques étaient fermées, un Noir aux cheveux gris brandissant mollement un panneau à son nom.

— *Jambo* [32] ! fit le Noir en prenant sa valise. Lion Safaris m'a dit de vous conduire à Arusha.

Malko prit place dans un minibus déguisé en zèbre, qui gagna l'unique route desservant l'aéroport, coupant la savane d'est en ouest. À droite, Moshi, à gauche, Arusha, à quatre-vingt-cinq kilomètres. Pas un virage, la savane plate comme la main à perte de vue. Le chauffeur conduisait à une allure d'escargot, bien que la circulation soit quasi nulle. À tel point que Malko se demanda s'il ne s'était pas endormi. Ils mirent une heure et demie à arriver en vue du majestueux mont Meru qui dominait Arusha de ses quatre mille cinq cent soixante-six mètres.

La route Nairobi-Moshi, après le pont sur la rivière Thami, devenait la rue principale de ce bourg tropical assoupi, bordée de petits commerces aux toits de tôle mordant sur les bas-côtés de latérite rouge. Là où les taxis-brousse dégorgeaient un peu de leur trop-plein.

L'Afrique profonde... Le *Novotel Meru* se trouvait un peu en retrait, pachyderme blanchâtre et sans grâce. Dès que Malko pénétra dans le hall, il eut l'impression de se trouver dans un asile de vieillards ! Des croulants, déguisés en « chasseurs blancs », attendaient le prochain départ vers le Ngorongoro, le Serengeti ou le lac Manyara. Les routes étant de plus en plus défoncées, il fallait partir de plus en plus tôt...

À peine installé dans une « suite » qui aurait été un placard dans un endroit civilisé, Malko composa sur son portable le numéro de Renée Vernon, l'avocate de Jean-Bosco Sagatwa. Miracle, à Arusha, les portables fonctionnaient.

Messagerie. Il laissa un message, disant qu'il venait de la part de

Mme Lizindé, et redescendit acheter une carte d'Arusha.

La ville semblait minuscule en dépit de ses trois cent mille habitants, une petite bourgade sans intérêt, sauvée par le Tribunal pénal international. Une meute d'avocats de différents pays s'étaient abattus comme des vautours pour défendre aux frais de l'ONU une cinquantaine de « génocidaires » hutus responsables de centaines de milliers de morts. Les avocats faisaient la navette entre leurs cabinets, disséminés un peu partout sur la planète, et Arusha, pour d'interminables discussions de procédure, tandis que les « génocidaires » engraisaient dans leur prison tanzanienne remise à neuf, sous la garde de l'armée locale.

— Où se trouve le Tribunal international ? demanda-t-il à la seule ravissante Tanzanienne de la réception.

— Dans Simon Boulevard.

— C'est loin ?

— Mille cinq cents shillings. À cause de tous ces gens, les prix ont augmenté, s'excusa-t-elle. Vous êtes avocat ?

— Non, observateur.

Elle parut surprise. À Arusha, un Blanc ne pouvait être qu'avocat, retraité en safari ou criminel de guerre. Il prit place dans un minibus baptisé taxi. Le boulevard Simon, perpendiculaire à la route Nairobi-Moshi, commençait par une carcasse d'immeuble à tout jamais inachevé. Ses trottoirs de latérite étaient encombrés des habituels piétons africains. Le TPI n'était pas à plus de cinq minutes de l'hôtel. Un drapeau onusien au bleu délavé flottait devant ce qui sembla être à Malko un hôtel soviétique première période. Béton gris lépreux, fenêtres sales ou cassées, allure générale déglinguée, tranchant avec les arbres qui l'entouraient. Il franchit la porte du bâtiment gardée par un soldat tanzanien en pleine sieste qui n'ouvrit même pas l'oeil lorsque le passage de Malko sous le portail magnétique déclencha une sonnerie d'enfer.

On était en Afrique.

Un garde onusien de nationalité indéterminée, mais noir comme du charbon, sanglé dans un uniforme tout neuf, s'enquit de ce qu'il cherchait.

— Mme Renée Vernon, dit Malko, l'avocate de Jean-Bosco Sagatwa.

Visiblement, ces précisions n'atteignirent pas le cerveau de son interlocuteur.

— Ici, vous êtes dans le « Kilimandjaro », bredouilla-t-il, les avocats, ils sont dans le « Serengeti ». Quatrième étage. Tenez, prenez un badge.

Il lui tendit un badge violet. Vu le niveau de sécurité, Malko le mit dans sa poche. Vingt mètres plus bas, il aperçut un écriteau Presse et

décida de se renseigner. Il se heurta presque à une pimpante jeune femme en pantalon, à la poitrine abondante. Ses yeux bleu porcelaine brillaient d'une lueur malicieuse et elle ressemblait à un mouton doré, avec ses cheveux blonds en cascade, bouclés comme ceux d'un angelot.

Elle évalua Malko d'un sourire ravageur et demanda :

— Vous cherchez quelqu'un ?

— Oui. Mme Renée Vernon.

— La Canadienne ?

— Oui, je crois.

— Il y a une séance, je ne sais pas si elle est là. Vous savez où c'est ?

— Non.

— Bon, je vais vous conduire.

Elle lui tendit la main.

— Je m'appelle Helen Steel et je travaille pour l'agence Hirondelle.

On couvre tous les procès. Vous êtes avocat aussi ?

— Non, enquêteur.

— Ah, il y en a plein ici. Venez.

Il suivit son petit cul rond le long d'un couloir de béton nu, sale, encombré de détrit. Au bout, l'ascenseur était en panne. Ils s'arrêtèrent au second pour pénétrer dans une salle tout en longueur réservée aux journalistes et aux observateurs, séparée de la salle où se déroulaient les procès par une longue paroi de verre blindée. De l'autre côté, c'était le tribunal. En face, le président et ses assesseurs, solennels comme des lords de la Couronne, à droite les procureurs, à gauche les avocats et, devant, les coupables. Helen désigna à Malko cinq hommes assis de dos.

— Voilà les « génocidaires » ! Sur les cinq, il y en a quatre très, très coupables, et un « juste » coupable.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « juste coupable » ?

— Qu'il n'est pas accusé de plus de quelques centaines de meurtres. Les autres en ont des dizaines de milliers sur la conscience, s'ils en ont une.

Ça n'avait pas l'air de les bouleverser. On se serait cru à un procès de la Mafia. Les cinq accusés, tous vêtus de costumes sombres, cravates et chemises blanches, massifs, gras, le cheveu ras, riaient et plaisantaient entre eux. Le procureur en rappela un à l'ordre.

— Monsieur Sagatwa, taisez-vous, *you are a butcher* ! [33]

Malko tourna la tête. C'était son « client ».

Il l'examina plus attentivement. Un visage brutal, inexpressif, empâté, des petits yeux enfoncés dans la graisse, un cou massif et des mains grassouillettes. Il se pencha vers son voisin et lui glissa quelque chose à l'oreille qui le fit se tordre de rire.

Helen eut une grimace de dégoût.

— Celui-là, c'est un des pires ! J'ai lu l'acte d'accusation. C'est lui qui a déclenché le génocide à Kigali, le matin du 7 avril. Il commandait la Garde présidentielle. Il a fait distribuer des machettes et des grenades aux *Interahamwe* et ses hommes les ont encadrés. Il s'était engagé à tuer mille Tutsis à l'heure. Ils ont amplement tenu parole.

Le remords n'avait pas empêché Jean-Bosco Sagatwa de grossir. Ou alors c'était l'inaction... Voilà un beau candidat pour la « machette d'or ». Helen se tourna vers Malko.

— Je n'aperçois pas Renée, il n'y a que son assistante. Allons voir à son bureau.

Ils abandonnèrent les « génocidaires » pour de nouveaux couloirs. Les étages étaient semés de petites boutiques vendant un peu de tout, comme dans les vieux hôtels soviétiques. Les trois grands bâtiments constituant un triangle imparfait abritaient l'administration tanzanienne locale, en sus du TPI. L'ascenseur du « Serengeti » n'était pas en panne, mais ne s'arrêtait pas au quatrième. C'était troisième ou cinquième... Ils choisirent le cinquième. Des soldats en tenue de combat traînaient dans les couloirs, l'œil éteint, la Kalach en bandoulière. Le quatrième étage n'avait pas meilleure allure : les toilettes auraient fait honte à une prison, les bureaux étaient à peine meublés. Une carte de visite punaisée sur le 420 annonçait Mme Renée Vernon, du barreau de Montréal.

Le bureau était vide, l'ordinateur débranché, une chaise cassée trônait au milieu de la pièce, les vitres étaient noires de saleté, de vieux journaux traînaient par terre. Malko souleva le téléphone : il n'y avait même pas de tonalité. Helen eut une mimique découragée.

— Elle ne va pas revenir aujourd'hui.

— Vous savez où elle habite ?

— Pas vraiment. Une villa dans Thami Hill, pas loin de la mienne.

Ils regagnèrent le « Kilimandjaro », et Helen fit entrer Malko dans la salle de presse où des télévisions retransmettaient en direct les débats.

— Les avocats sont furieux, expliqua Helen. L'ONU les paie avec plusieurs mois de retard. Ils menaçaient de se mettre en grève.

La journaliste anglaise eut un sourire amer.

— Ici, on marche sur la tête ! Le personnel africain est payé cent fois ce qu'il gagnerait dans son pays. Alors, ils n'osent prendre aucune initiative, de peur de perdre leur job. Ensuite, il ne reste plus d'argent pour payer les avocats.

Helen rangea quelques papiers et regarda sa montre.

— J'ai fini, je peux vous déposer quelque part ?

— Au *Novotel*.

Ils gagnèrent le parking de l'autre côté du boulevard Simon et elle

se glissa au volant d'un énorme 4×4 Nissan. La nuit commençait à tomber. Il était à peine six heures et demie. Malko se dit qu'il avait du pain sur la planche. Arrivé devant le *Novotel*, il proposa à la journaliste :

— Vous voulez prendre un verre ?

— Oui, pourquoi pas.

Le bar donnait sur la piscine et le jardin. Personne. Helen Steel semblait ravie de sa rencontre.

— Ça fait plaisir de voir de nouvelles têtes ! soupira-t-elle. Ici, c'est un trou horrible. Un vrai ghetto. En dehors des séances, il n'y a rien à faire.

Elle commanda un Defender « Cinq ans d'âge » pour elle et Malko prit une vodka. Une meute du quatrième âge envahit le bar à son tour. Helen réprima un frisson.

— En plus, il fait froid et il a plu toute la semaine dernière...

Déprimant. Malko essaya de nouveau le portable de l'avocate, sans plus de succès.

— Les portables marchent très mal et le téléphone ne sonne pas du tout, laissa tomber la journaliste. On ne reçoit pas de journaux et les téléphones fonctionnent très mal. On se croirait sur une autre planète.

— Qu'est-ce que risquent ces « génocidaires » ? demanda Malko.

— La prison à perpétuité. La peine de mort n'existe pas à l'ONU. Et ils pourront purger leur peine en Europe. Il vaut mieux une prison hollandaise que rwandaise. Il paraît que, là-bas, les prisonniers meurent comme des mouches. Et en plus, ils en fusillent quelques-uns de temps en temps.

— Comment se défendent les accusés d'ici ?

Helen eut un sourire triste.

— Ils ne regrettent rien ! Les politiques ont pris le pas sur les militaires dans les prisons et ils sont très bien organisés. Surtout, ils sont persuadés que les Hutus reviendront au pouvoir au Rwanda et qu'ils prendront leur revanche. Un type comme Jean-Bosco Sagatwa a toujours dit qu'il fallait tuer tous les Tutsis, comme des cafards. Et il l'a fait. Ils sont prêts à recommencer.

Rassurant pour l'avenir du Rwanda...

Malko se demandait ce qu'il pouvait y avoir de commun entre un Jean-Bosco Sagatwa et le colonel Lizindé, Tutsi bon teint. Pourquoi Sagatwa avait-il fait appel à Lizindé, en principe son ennemi juré, avant que ce dernier ne soit assassiné ?

Quel lien unissait les deux hommes ? Dans la théorie exposée par Frank Capistrano – celle de la CIA –, les Tutsis ne jouaient aucun rôle. Ce qui l'amena à se poser une autre question.

— Les Rwandais du nouveau gouvernement sont représentés ici ?

— Ils ne l'étaient pas, car ils trouvent que le TPI est trop indulgent

avec les « génocidaires », répondit Helen. Depuis trois mois, ils ont envoyé un diplomate de leur ambassade de Dar Es-Salaam avec une petite équipe, Stephen Ngiga. Il assiste aux séances et je crois qu'il fait aussi un peu de renseignement.

Malko dressa l'oreille.

— Sur quoi ?

— Beaucoup d'extrémistes hutus sont encore en fuite et ils espèrent peut-être recueillir des éléments pour leurs dossiers. Ngiga a un bureau dans le « Serengeti ».

Le bar se remplissait peu à peu. Surtout des touristes. Malko recommanda un Defender pour la journaliste. Son « debriefing » était précieux.

— On a parlé durant les débats de l'attentat du 6 avril 1994 ? demanda-t-il.

— Le Tribunal n'est pas saisi de cette affaire. C'est dommage parce que cela a été le coup d'envoi du génocide.

— Que dit-on sur les responsables de cet attentat ?

Elle sourit.

— L'ONU est très discrète là-dessus. Ils possèdent certains rapports mais refusent de les sortir. Évidemment ici, les Hutus prétendent que c'est le FPR qui a abattu l'avion. Et donc que le génocide n'est que la revanche des Hutus désirant venger leur président assassiné.

— Vous y croyez ?

Helen haussa les épaules.

— Ce sont des menteurs. *Tous*. Impossible de savoir la vérité. Bon, je vais vous laisser, il est tard.

— Je peux vous inviter à dîner ? proposa Malko.

Helen se rassit comme si elle n'attendait que cela.

— Ce serait sympa ! Oui, pourquoi pas. Mais il faut que je repasse chez moi me changer et prévenir mon équipier. Son portable est en panne. Je repasse vous prendre dans une heure.

— Il y a des restaurants à Arusha ?

— Pas beaucoup. Le meilleur, c'est le *Redd's*, sur la route de Dodomo, à la sortie de la ville. Il y a de la bonne viande et tout le monde vient là.

*

* *

On grelottait !

Jamais on ne se serait cru en Afrique. Un garçon venait d'apporter un brasero à côté de la table d'Helen et de Malko. La journaliste, prudente, portait un gros chandail et un pantalon de ski ! En tout cas, le *Redd's* était l'endroit « in » d'Arusha. Une bonne centaine de 4 × 4 étaient garés dans son chemin d'accès. En dépit de la température

sibérienne – on était à mille cinq cents mètres – toutes les tables étaient en plein air. Un peu à l'écart, le bar était pris d'assaut par des « expats » et des employés de l'ONU qui se réchauffaient à la bière.

Un orchestre inondait l'ensemble d'une musique bruyante et vaguement africaine.

On leur apporta une carafe de sangria et ils commandèrent des steaks au barbecue, spécialité de la maison. Helen prit une cigarette que Malko lui alluma aussitôt avec son Zippo armorié.

Elle scruta Malko quelques secondes, souffla, la fumée de sa cigarette et demanda :

— Que venez-vous faire à Arusha ?

— Le gouvernement américain m'a confié une mission d'observation, dit Malko évasivement.

Helen eut un sourire ironique.

— Ici, il y a de quoi observer ! Ce procès est un non-sens. On devrait tous les pendre haut et court après les abominations qu'ils ont commises. Mais l'ONU veut se racheter du génocide qu'elle a laissé accomplir avec un show médiatique. Tiens, voilà la fille qui travaille avec Stephen Ngiga !

Elle lui désigna une Noire sexy aux traits fins, moulée dans une robe très décolletée sur une forte poitrine, qui partait vers la piste de danse en se balançant lascivement. Elle commença à s'y trémousser dans un mouvement plus proche du rut que du menuet.

— Son patron n'est pas là ?

— Non. Il ne sort jamais. On dirait un militaire...

Malko ressentit un petit picotement désagréable au creux de la colonne vertébrale. Après ce qui s'était produit à Nairobi, il valait mieux être prudent. Ici, à Arusha, il n'avait ni arme ni allié. La CIA et la Maison-Blanche étaient très, très loin.

Ils attaquèrent leur viande. Délicieuse. Le service était parfait, l'atmosphère détendue. Les grappes d'« expats » faisaient un raffut d'enfer au bar où la bière coulait à flots... Malko avait presque fini son steak lorsqu'Helen posa la main sur son bras.

— Tiens, voilà Renée Vernon !

Malko se retourna et vit dans l'allée une jeune femme blonde aux cheveux courts, très sexy dans une robe de velours grenat moulante comme un gant, encadrée de deux hommes : un Noir et un Blanc. Le Noir, très jeune, avait une tête ronde et frisée ; le Blanc, passablement amorti, ridé comme une vieille pomme, l'allure d'un vieux hippie.

— Elle est avec qui ? demanda Malko.

— Ses « enquêteurs ». L'un est un vieux hippie américain, « droit-de-l'hommiste », persuadé que le génocide n'a pas eu lieu, et le Noir, un Rwandais, mi-tutsi mi-hutu.

Drôle de trio. Helen se leva.

— Je vais vous présenter.

Elle alla au-devant des arrivants et revint avec l'avocate canadienne.

— Bonsoir, vous me cherchiez ? demanda-t-elle.

— Je suis heureux de vous voir, dit Malko. J'arrive de Nairobi et j'ai un message pour vous, de la part de la veuve du colonel Lizindé.

— Lizindé ! Mais ça m'intéresse beaucoup ! s'exclama la Canadienne.

Elle se retourna. Ses deux compagnons attendaient au garde-à-vous.

— Ça peut attendre demain ?

— Bien sûr, acquiesça Malko, qui ne souhaitait pas parler devant tant de gens.

— Alors, prenons le breakfast ensemble à la piscine, vers neuf heures, avant que j'aille au tribunal, suggéra l'avocate. J'habite au *Novotel*. Vous aussi ?

— Oui. Ce sera parfait.

Malko se rassit en face d'Helen, ravi. Il avait bien travaillé. Leurs steaks avalés, il suggéra :

— Si on allait prendre un dernier verre au *Novotel* ? Il fera moins froid qu'ici.

— Excellente idée, approuva Helen.

La journaliste traversa à tombeau ouvert les rues désertes et sombres d'Arusha. L'éclairage public était, ici, une notion inconnue.

Au moment où Helen s'arrêtait en face de l'hôtel, Malko aperçut un Noir qui en sortait et montait aussitôt dans une voiture. Helen se tourna vers Malko.

— Tiens, quand on parle du loup... C'était Stephen Ngiga, le représentant du gouvernement de Kigali. Il se montre rarement ici. Il a dû venir faire du lobbying avec un avocat.

Au moment où ils passaient devant la réception, la jolie Tanzanienne héla Malko.

— Monsieur !

Malko s'approcha.

— Oui ?

— Vous avez raté votre ami !

— Mon ami ?

— Oui, un monsieur vient juste de demander si vous étiez arrivé.

— Vous êtes sûre ?

— Vous êtes bien monsieur Malko Linge ?

— Oui.

— C'est le nom qu'il a demandé.

— Merci, fit Malko, un peu crispé, rejoignant Helen qui l'attendait en face du faux baobab en carton décorant le hall.

Ils étaient les seuls clients du bar. La double *Stolychnaya*

commandée par Malko passa comme une lettre à la poste tandis qu'Helen entreprenait de réchauffer entre ses doigts un verre de cognac Otard XO.

— Vous avez l'air soucieux ? demanda la journaliste.

— Tout va bien, assura Malko.

Une seule personne en dehors de Priscilla Clearwater savait qu'il se trouvait à Arusha. Mark Spencer, le chef de station de la CLA. Il fallait donc que l'Américain ait parlé de sa présence à John Makuka, qui lui-même avait prévenu les Rwandais. Stephen Ngiga n'était sûrement pas venu lui apporter des fleurs... Il se sentit soudain très seul dans cette bourgade de l'Afrique profonde. La présence du Rwandais dans son hôtel signifiait qu'il était désormais traqué par le « Network ». Quand on connaissait le sort de ceux qui l'avaient précédé, ce n'était vraiment pas rassurant.

Il se demanda comment se procurer une arme.

CHAPITRE VIII

Une légère brume flottait sur le golf prolongeant le jardin du *Novotel*. Il faisait presque frais et on aurait pu se croire en Suisse. Malko parcourut des yeux les abords de la piscine et ne vit qu'une femme en maillot deux pièces en fausse panthère, avec des lunettes noires. Il dut s'approcher pour reconnaître Renée Vernon. L'avocate canadienne avait posé ses dossiers sur une table ronde voisine abritée par un parasol et elle bronzait ! Elle sursauta quand Malko prononça son nom, ôta ses lunettes et lui adressa un sourire chaleureux.

— Ah, bonjour ! J'en profite pour bronzer un peu, nous sommes toute la journée dans cet endroit sinistre.

Elle avait l'accent chantant des Canadiens français, était plutôt séduisante avec un visage piquant au nez retroussé, des taches de rousseur, des yeux bleus. Le deux pièces découvrait un corps mince et musclé avec une très agréable poitrine. À son regard, Malko sentit aussitôt que c'était une femme à hommes. Le sexe devait tenir une place importante dans sa vie. La façon dont elle bougeait, ses expressions, ses regards appuyés... c'était une séductrice.

— Alors, vous venez de Nairobi, soupira-t-elle, c'est la civilisation là-bas !

Tout était relatif.

— Vous n'aimez pas Arusha ?

Elle secoua ses cheveux bouclés.

— Je n'y viens que pour les sessions, j'ai beaucoup de travail à Montréal. Mon cabinet et, en plus, je milite dans des ONG d'aide au tiers-monde.

— Vous n'êtes pas mariée ?

— Divorcée. Deux fois. Je n'arrive pas à retenir un homme, ajouta-t-elle en riant.

Où les hommes n'arrivaient pas à la retenir.

— Vous aviez demandé au colonel Lizindé de venir témoigner ici, dit Malko. Comme vous le savez, il a été assassiné. Mais j'ai vu sa veuve qui m'a appris des choses intéressantes.

Renée Vernon fit la moue.

— Je crains que ce ne soit pas la même chose... Le colonel Lizindé pouvait confirmer l'implication du FPR dans l'attentat du 6 avril 1994. Ce que vous a dit sa veuve peut aider mon client ?

— Ça, je n'en sais encore rien, avoua Malko. L'étonnant, c'est que ces deux hommes se connaissent, alors qu'ils étaient dans des camps opposés.

Renée Vernon, elle, n'eut pas l'air surprise.

— Pas du tout. Au Rwanda, c'était une guerre civile, les gens qui se sont massacrés étaient voisins, condisciples, collègues. Je sais que le colonel Lizindé avait appartenu aux FAR avant la scission. Comme mon client. Alors, que vous a dit sa veuve ?

Malko ouvrait la bouche pour répondre quand un jeune Noir portant des lunettes de soleil, un T-shirt rouge et un jean surgit silencieusement et tendit la main à Malko, annonçant d'une voix douce :

— Bonjour, je m'appelle Émile Nubaha. Je suis l'enquêteur de Mme Renée Vernon.

C'était un des deux hommes avec qui elle était la veille, au *Redd's*.

— Assieds-toi, Émile, proposa l'avocate. Nous parlions de Jean-Bosco Sagatwa.

Le Noir hocha la tête.

— Ah oui ! Il n'est pas si mauvais qu'on le dit...

— Vous êtes rwandais ? demanda Malko.

— Oui. Je suis à moitié tutsi, à moitié hutu par ma mère. J'étais là-bas pendant les événements. Je suis parti seulement au mois de juin, puis je suis revenu pendant quelques mois, et je suis allé vivre en Tanzanie. C'est là que j'ai rencontré Mme Vernon. Comme je cherchais du travail...

— Vous étiez à Kigali au début du génocide ?

Émile Nubaha eut un pâle sourire.

— Oh, il ne faut pas parler de génocide ! Il y a eu un mouvement populaire à la suite de l'assassinat de notre président par les Tutsis du FPR. Il y a eu des morts des deux côtés, n'est-ce pas... Je sais que le colonel Sagatwa a sauvé beaucoup de Tutsis, ses amis. C'est pour ça qu'il faut le défendre. Toute cette histoire de génocide a été montée par les Belges qui voulaient redonner le pouvoir aux Tutsis.

Malko n'en revenait pas. Visiblement, Renée Vernon buvait les paroles de son enquêteur. Inquiétant pour l'équité du procès.

— Quel est votre rôle exact ? demanda-t-il.

— J'enquête. Je recherche des témoins, des documents pour enrichir le dossier de Mme Vernon. Tous les avocats ici ont des enquêteurs. Nous sommes payés par les Nations unies.

— Je vois, dit Malko, pensif.

Émile Nubaha s'assit sous le parasol, jouant distraitement avec un briquet Zippo tout neuf « Keeper of the Flame », probablement aussi offert par les Nations unies.

Décidément, tout était bizarre dans ce procès. Nier le génocide rwandais était quand même assez culotté. Huit cent mille morts qui ne s'étaient pas suicidés... Il hésitait à parler devant le Rwandais et Renée Vernon le tira involontairement d'embarras en sursautant, après

avoir regardé sa montre.

— Mon Dieu ! Neuf heures et demie ! La session commence à dix heures.

Elle était déjà debout, drapant un paréo assorti à son maillot autour de ses hanches minces.

— Quand puis-je vous revoir ? insista Malko. Au déjeuner ?

Elle n'hésita que quelques secondes.

— D'accord. Je vous retrouve à l'Oasis. Tout le monde vous dira où c'est.

Émile Nubaha salua Malko et ils s'éloignèrent vers l'hôtel. Malko se demanda par quel bout commencer. À Arusha, il n'y avait aucune représentation américaine. Un ambassadeur *at large* venait de temps en temps prendre la température et repartait. Il n'avait aucune structure d'accueil. Aucun moyen de se procurer une arme. La présence du représentant de Kigali à son hôtel, la veille au soir, était inquiétante. On le surveillait. Étant donné les méthodes radicales pratiquées par les gens de Kigali, ce n'était pas rassurant. N'ayant rien à faire jusqu'au déjeuner, il se dit qu'Helen Steel pourrait peut-être lui donner quelques informations. Et il avait envie de revoir son client, Jean-Bosco Sagatwa.

*

* *

Le « Kilimandjaro » grouillait d'animation, des gens affairés se croisant dans les couloirs de béton gris : avocats, personnel de l'ONU, militaires. Malko trouva Helen glué à un écran de télé retransmettant en direct la session en cours. La salle de presse contenait une douzaine de journalistes. Helen abandonna sa télé pour rejoindre Malko.

— Alors, vous avez vu Renée ?

— Oui, mais elle était flanquée de son « enquêteur »...

— Lequel ?

— Le Rwandais.

La Britannique eut un sourire entendu.

— Son préféré... Il faut dire que l'autre est toujours pété. Et il ne possède pas les mêmes avantages.

Elle accompagna sa remarque d'un geste carrément obscène. Malko sourit, intrigué.

— Vous voulez dire que...

— C'est la rumeur, affirma la journaliste. Il paraît que Renée est assez bruyante... Comme elle vit au *Novotel* et que les cloisons sont en papier... Un jour, des voisins se sont plaints.

L'attraction pour le tiers-monde prenait parfois des formes extrêmes.

— Elle a l'air de considérer Sagatwa comme quasi innocent, remarqua Malko.

Helen Steel ricana et alla prendre sur son bureau un épais document.

— Tenez, voilà l'acte d'accusation... Lisez-le. J'ai du boulot, mais si vous désirez assister à la session en cours, c'est au second, dans la salle de gauche.

Malko repartit avec un document de quarante pages et gagna la salle des journalistes. À l'audience, Jean-Bosco Sagatwa était en train d'expliquer comment, d'après lui, il avait sauvé des centaines de gens. Malko repéra Renée Vernon, très sexy dans sa robe noire d'avocate. Elle aperçut Malko et lui adressa un petit sourire.

Il se plongea dans l'acte d'accusation. Au fur et à mesure qu'il lisait, il avait l'impression que du sang coulait des pages : c'était une litanie d'horreurs documentée par les témoins survivants, des officiers de la Minuar, des civils belges. Jean-Bosco Sagatwa avait lui-même mis la main à la pâte, parquant des centaines de Tutsis dans une église et leur jetant ensuite des grenades par les vitraux brisés, tandis que ses hommes arrosaient les survivants d'essence pour les brûler vifs...

Et cela, c'était le récit de seulement quelques heures. Il y avait cent jours de cet acabit. À Nuremberg, il aurait été pendu dix fois. À Arusha, il ne risquait que de mourir de mauvaise graisse. Malko se retourna, sentant une présence. Une Noire au visage avenant était venue s'asseoir à côté de lui. D'abord, il ne vit que ses yeux malicieux puis son décolleté carré où reposaient deux seins imposants. C'était l'assistante de Stephen Ngiga. Elle adressa à Malko un sourire de vraie salope tropicale et lui demanda en français :

— Je viens d'arriver, qu'est-ce qui se passe ?

— Pas grand-chose, répondit Malko. Il raconte comment il a sauvé des Tutsis.

La bouche de la Noire se tordit de dégoût.

— Ce salaud-là, il faudrait le découper tout vif ! Il avait promis une prime par tête de Tutsi ! C'est lui qui a assassiné le Premier ministre le lendemain de l'attentat.

— Vous êtes journaliste ? demanda Malko.

— Non. Je travaille avec la délégation rwandaise. Et vous ?

— J'ai été envoyé par le gouvernement américain pour une mission d'observation, expliqua Malko.

— Ah bon ! Il faudra venir nous voir. Nous sommes au troisième étage, dans le « Serengeti ». Bureau 233. C'est facile à retenir. L'après-midi on est là. Je vous donnerai des documents. Je m'appelle Agathe.

— Je viendrai vous voir, promit Malko.

Elle le quitta, après une dernière oeillade. Il la regarda s'éloigner, balançant ses hanches généreuses. Agathe était sûrement venue « au contact » pour le compte de son patron. Il y avait une interruption de séance, de l'autre côté de la glace blindée. Il vit Renée Vernon se lever

pour rejoindre son client. Ils se mirent à bavarder, examinant des papiers. Puis, l'avocate se retourna, cherchant Malko du regard. Elle dit ensuite quelque chose à l'oreille du Noir et Jean-Bosco Sagatwa tourna lentement sa silhouette corpulente pour observer Malko. Leurs regards se croisèrent et le génocidaire rwandais lui adressa un sourire qu'il voulait amical.

Il avait quand même l'air d'un crocodile reniflant une proie et cela fit froid dans le dos de Malko. Jean-Bosco Sagatwa ressemblait à ce qu'il était : un tueur froid et cruel. Il se demanda ce que Renée Vernon lui avait dit. En tout cas, Sagatwa connaissait désormais sa présence. Il jeta discrètement un coup d'oeil sur sa Breitling Crosswind : onze heures dix. Renée lui avait donné rendez-vous à une heure. Il avait largement le temps et se replongea dans l'acte d'accusation.

*
* *

L'Oasis méritait son nom, avec ses tables réparties dans un jardin tropical peuplé d'oiseaux magnifiques et étranges. Certains repliaient leurs pattes *vers l'avant*, comme des jouets. Une aigrette faisait le tour des tables pour quêter de la nourriture. Renée Vernon déboula dix minutes après Malko, enfin seule, en T-shirt moulant rose et mini de cuir blanc. Elle se laissa tomber sur une chaise et commanda un double Defender « Very Classic Pale » sur de la glace.

— Il fait une chaleur là-bas ! soupira-t-elle. Il faudrait être à poil sous sa robe...

Elle n'en était pas loin... Ils commandèrent salade locale et poisson grillé. Renée Vernon attaqua immédiatement :

— J'ai parlé de vous à Jean-Bosco. Avant tout, il veut savoir *qui* vous représentez et ce que vous voulez.

— C'est normal, reconnut Malko. Je représente le gouvernement américain. La Maison-Blanche, très exactement.

L'avocate fronça les sourcils.

— Pourquoi vous ont-ils envoyé ici ? L'ambassadeur Schaeffer vient tous les quinze jours et ils sont parfaitement informés.

— Sur le génocide peut-être, expliqua Malko. Moi, j'enquête sur l'attentat du 6 avril contre le président Habyarimana, qui a été le déclencheur du génocide. C'est la raison pour laquelle je me suis intéressé au colonel Lizindé. D'après sa femme, il détenait des informations encore secrètes sur cet attentat. Vous devez être au courant, puisque vous lui avez demandé de témoigner.

— C'est exact, reconnut Renée Vernon, mais il est mort avant. Assassiné par les gens de Kigali.

— Pourquoi avez-vous fait appel à lui ?

— Il connaissait les auteurs de l'attentat.

— Des Tutsis ?

— Oui.

— Comment le saviez-vous ?

— Par mon client, Jean-Bosco Sagatwa.

— Comment, lui, le savait-il ?

Renée Vernon marqua une légère hésitation.

— Je vous le dirai peut-être plus tard. Moi, il y a une chose qui m'intéresse : que pouvez-vous faire pour mon client ?

Malko se tut, attendant que le garçon reparte.

— Je comprends, fit-il, mais lui, que peut-il faire pour moi ?

— Que cherchez-vous ?

— La vérité. Le gouvernement américain – en fait la Maison-Blanche – veut savoir qui sont les responsables de cet attentat.

— Pourquoi ? Ils ne le savent pas encore ?

— Ils n'ont pas de certitudes, et des éléments nouveaux sont apparus récemment.

Il n'allait pas lui dire que la Maison-Blanche soupçonnait la CIA d'y être mêlée. Renée Vernon attaqua sa salade en silence, puis leva la tête.

— Quels sont vos pouvoirs ?

— C'est-à-dire ?

— Pourriez-vous, si mon client collabore, obtenir un traitement favorable pour lui ?

— S'il m'apporte les informations que je cherche, c'est-à-dire la préparation de l'attentat et les noms des coupables, la Maison-Blanche sera sûrement prête à conclure un *deal*.

Aux États-Unis, c'était courant. Si on plaidait coupable en dénonçant ses complices, on avait droit à un traitement de faveur, une sentence convenue d'avance, bien inférieure à la peine encourue. Renée Vernon semblait parfaitement au courant de cela.

— Je vais lui en parler.

On apportait le poisson grillé, ou plutôt carbonisé, recroquevillé, noirâtre. Malko hasarda une question :

— De quelle façon votre client peut-il m'aider ?

Elle le fixa droit dans les yeux.

— Il sait tout sur cet attentat.

— À quel titre ?

— Je ne suis pas autorisée à vous le dire, à ce stade.

— Mais s'il s'accuse, il ne risque rien ?

Elle eut un sourire ironique.

— Vous avez lu l'acte d'accusation ? Il n'y a *rien* sur l'attentat et il ne peut pas être modifié. Par contre, si la vérité éclate, sa responsabilité dans le génocide sera atténuée.

— Bien, conclut Malko, la Maison-Blanche a le bras très long, y

compris auprès de ce tribunal, par le biais de l'ONU. Je pense donc pouvoir obtenir quelque chose d'intéressant pour votre client. Seulement, avant de commencer mes démarches, je veux une preuve qu'il possède réellement des informations.

— Parfait. Je vais lui en parler tout à l'heure. Il ne se sépare pas de ses dossiers. Retrouvons-nous à l'hôtel, en fin de journée. Maintenant, je dois vous quitter pour retourner au tribunal. Voilà Émile.

Elle semblait tout à coup fébrile. Malko se retourna et vit le jeune Rwandais qui venait vers leur table. Renée Vernon avala son Defender d'un trait et se leva sans même avoir touché à son poisson. Quand elle fut partie, Malko le distribua à une aigrette, se disant qu'il faisait un drôle de métier. Après avoir lu l'acte d'accusation contre Jean-Bosco Sagatwa, il était certain d'une chose : c'était un des pires assassins du siècle. Or, il risquait de l'aider à échapper à sa juste punition.

Triste éthique.

Il laissa des paquets de shillings sur la table et quitta le restaurant à pied. Il suffisait de marcher cinq cents mètres dans un sentier défoncé pour se retrouver presque en face de l'hôtel. Il avait parcouru trois cents mètres environ lorsqu'il aperçut un petit 4×4 Suzuki garé dans un embranchement du sentier se terminant en impasse. Bien qu'immobile, il semblait secoué par une main invisible. Intrigué, Malko s'approcha. La place du conducteur était vide, la glace baissée. Une voix étranglée de femme poussa un cri puis une exclamation :

— Oui, oh oui ! comme ça, bien profond !

Il risqua un oeil. Renée Vernon, l'avocate, la mini blanche retroussée sur les hanches, était assise sur les genoux de son « enquêteur » installé à la place du mort. Ce dernier avait relevé son T-shirt et lui tenait les seins à pleines mains, tandis que Renée Vernon montait et descendait à toute vitesse, vraisemblablement empalée sur son sexe, le levier de vitesse étant bien en vue.

Une façon comme une autre de préparer sa plaidoirie. Malko s'esquiva sans bruit. Helen avait de bonnes informations. Mais, après tout, Renée Vernon ne faisait que militer pour le rapprochement des cultures.

*

* *

Les rescapés du safari-photo au Ngoro-Ngoro erraient dans le hall, flapis, harassés, hagards. Une bruine glaciale tombait depuis deux heures sur Arusha et le mont Meru n'était même plus visible. Malko avait passé le plus clair de sa journée dans sa chambre, à parcourir un catalogue du décorateur Claude Dalle échoué là Dieu sait comment. Pour joindre Frank Capistrano, il attendait d'avoir quelque chose de concret.

Avant de commander sa seconde vodka, il jeta un coup d'oeil inquiet à sa Breitling. Six heures dix. La session était terminée depuis longtemps. Que faisait Renée Vernon ? Elle n'était quand même pas encore en train de se faire transpercer par son beau Rwandais... Elle surgit enfin à l'entrée du bar, décoiffée, les vêtements trempés, visiblement énervée, et se laissa tomber près de Malko.

— Le véhicule qui reconduit les accusés à la prison était en panne, annonça-t-elle. Et mon 4 × 4 aussi ! Pas de taxi. Je suis revenue à pied. Je peux avoir un cognac ?

C'était peut-être les secousses qu'elle lui avait infligées qui avaient mis le 4 × 4 Suzuki de mauvaise humeur... Malko lui commanda un Otard XO pendant qu'elle fouillait dans sa serviette.

— Voilà un document que Jean-Bosco Sagatwa m'a donné pour vous, dit-elle en lui tendant une enveloppe marron. Je ne l'ai pas vu. Il m'a dit que vous comprendriez ainsi qu'il sait beaucoup de choses.

Son cognac arrivait. Elle le but pratiquement d'un trait et lança à Malko :

— Je vais prendre un bain chaud. Sinon, j'aurai une angine demain. Lisez ça et parlez-m'en ensuite. À plus tard.

Malko attendit qu'elle se soit éloignée pour ouvrir l'enveloppe. Celle-ci ne contenait qu'une feuille de papier avec des chiffres et des lettres. Sa fantastique mémoire lui apprit immédiatement ce que c'était : les numéros des deux SAM-16 qui avaient abattu l'avion du président Habyarimana. Les mêmes que ceux communiqués par la veuve du colonel Lizindé. Donc Jean-Bosco Sagatwa détenait *vraiment* des informations sur l'attentat. Malko n'était pas venu à Arusha pour rien.

CHAPITRE IX

Remonté dans sa chambre, Malko avait étalé côte à côte les deux feuilles de papier reproduisant les inscriptions trouvées sur les étuis des SAM-16. Les chiffres et les lettres étaient bien rigoureusement identiques. Ce qui soulevait une question importante. Il pouvait supposer que Jean-Bosco Sagatwa les avait récupérées *après* l'attentat, puisque ce dernier avait eu lieu dans la zone contrôlée par les FAR. Par contre, le colonel Lizindé n'avait pas eu accès à cette zone avant le mois de juillet 1994. Ce qui signifiait donc qu'il était impliqué directement dans l'attentat.

Donc, que la version officielle de la CIA, attribuant les faits aux Hutus extrémistes, était fausse. Et qu'elle le savait. L'attitude de Mark Spencer, freinant de toutes ses forces l'enquête de Malko, était le signe évident d'un *cover up* au plus haut niveau de l'agence. La seule raison ne pouvait être alors qu'une implication secrète de la CIA dans cet attentat. Confirmant les soupçons de Frank Capistrano, concernant une « bavure » de l'Agence, dissimulée au gouvernement américain.

Il était donc possible que Jean-Bosco Sagatwa, criminel de guerre hutu, possède des informations sur l'implication éventuelle de la *Company*.

Il ne les communiquerait évidemment qu'en échange de quelque chose... Ce qui dépassait la mission de Malko. Le premier souci de ce dernier était de savoir ce que voulait le « génocidaire » rwandais : il composa le numéro de la chambre de Renée Vernon. L'avocate lui répondit d'une voix bizarre, après plusieurs sonneries, et il se dit qu'il l'avait dérangée en pleine lune de miel.

— Au sujet du document que vous m'avez remis, dit-il, je voudrais savoir ce que votre client attend de moi. Il faudrait nous revoir.

— Bien sûr, approuva aussitôt Renée Vernon. Là, je suis en train de travailler, car il y a une séance importante demain matin. Ensuite, je vais dîner avec mes enquêteurs. Et si je ne suis pas trop fatiguée, j'irai au *Cristal*. Vous connaissez ?

— Non.

— C'est une disco marrante. Tout le monde y va. Autrement, on se verra demain matin à une interruption de séance.

— O.K., fit Malko.

Il n'avait plus qu'à téléphoner à Frank Capistrano. Pour ce faire, il redescendit dans le jardin où les communications passaient mieux. La pluie avait cessé mais on grelottait. Il dut s'y reprendre à quatre fois avant de joindre le *Special Advisor* de la Maison-Blanche, mais la

communication était parfaite. Seul inconvénient : les Grandes Oreilles de la NSA risquaient de capter cette conversation et de la communiquer à la CIA. Mais c'était ça ou rien... Et il était obligé de donner des noms, du moins celui de Sagatwa.

Il parvint à faire comprendre à son interlocuteur, à force de périphrases, où il en était, lui demandant de se renseigner sur ses possibilités d'action.

— Je vous rappelle dès que j'ai fait le tour de la question, promit Frank Capistrano.

En regagnant le bar, Malko se heurta presque à Helen Steel, accompagnée d'un brun aux cheveux frisés, un anneau dans l'oreille et un petit diamant incrusté dans la narine gauche, vêtu comme un clochard et pas rasé. Elle le présenta comme Bruce, interprète simultanément swahili-anglais. Bruce semblait déjà passablement imbibé, les yeux rouges et l'haleine fétide.

— Salut, mec ! lança-t-il à Malko. Tu viens avec nous, on va s'éclater dans cette putain de ville. Bouffer indien au *Tandoor*.

— Vous venez dîner avec nous ? proposa aussitôt Helen, visiblement ravie.

Malko n'hésita pas.

— Avec plaisir.

Outre qu'il n'avait pas envie de passer la soirée seul, Helen était une excellente source d'informations... Ils gagnèrent un vieux 4×4 qui avait connu des jours meilleurs, conduit par Bruce, au frein et au Klaxon.

*
* *

Le restaurant indien était minuscule – trois tables –, délicieux, avec un brasero devant la porte pour arrêter l'air froid de la nuit. Bruce buvait sec et parlait sans arrêt.

— Tiens, j'ai vu la belle Agathe, annonça-t-il. Elle assiste à toutes les séances du procès Sagatwa. À mon avis, Kigali lui prépare un coup. Ils ne supportent pas qu'il sauve sa tête.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Malko.

L'interprète ricana.

— N'oubliez pas que je parle swahili... J'ai les oreilles qui traînent un peu partout. Stephen Ngiga, c'est un dur. Il n'est pas ici pour faire des ronds de jambes. Vous avez entendu parler d'un truc qui s'appelle le « Network » ?

— Non, prétendit Malko.

— Eh bien, c'est un peu comme les Israéliens quand ils traquaient les responsables de la tuerie de Munich, expliqua Bruce. Le gouvernement de Kigali veut se payer les plus grands « génocidaires ».

Ngiga a été envoyé ici pour ça. J'habite près de chez lui. Il y a quinze jours, un pick-up est arrivé de l'ambassade du Rwanda à Dar Es-Salaam. Ils ont déchargé des caisses marquées CD. À mon avis, vu leur poids et leur forme, ce n'était pas du Champagne. Les Rwandais sont des gens organisés et des durs. Un type comme Sagatwa va se retrouver transformé en chaleur et en lumière un de ces quatre et ce sera bien fait pour sa gueule. Il crâne, il ne regrette rien. Moi, si on me donne une machette, je le découpe en lanières.

Malko buvait ses paroles. Pour l'encourager à continuer, il commanda au patron une bouteille de cognac Otard XO. Peine perdue : Bruce but son cognac mais n'avait plus envie de parler... Malko entrevoyait, grâce à lui, une difficulté supplémentaire. Si les Rwandais éliminaient le seul homme qui pouvait l'informer, il était mal parti.

Bruce sauta soudain sur ses pieds.

— On va au *Cristal* !

C'était à deux rues de là. Le 4×4 s'engagea dans une impasse si étroite que Malko eut l'impression que le véhicule allait racler les murs des deux côtés... Mais, même saoul, Bruce avait l'oeil. Ils se garèrent dans un étroit parking, entre une mosquée et un bâtiment inachevé. Le *Cristal* était au rez-de-chaussée.

Glauque. Un vaste sous-sol, avec une piste de danse bordée d'un mur en miroir, un grand bar, des tables si basses qu'elles semblaient faites pour des nains, une pénombre propice aux débordements, le bataillon de putes habituel et de la bonne musique. Bien entendu, l'inévitable N'dombolo entrecoupé de musique sautillante tanzanienne. Bruce fonça tout de suite sur la piste, aussitôt rejoint par une Noire jeune et bandante, moulée dans un T-shirt au sigle onusien et un jean collant, maquillée, les cheveux lisses. Il l'enlaça aussitôt et commença à se frotter à elle comme s'il voulait y mettre le feu. Helen se pencha à l'oreille de Malko.

— Il est sympa, non ? Il connaît bien l'Afrique. Il traîne dans le coin depuis des années.

— Et la fille ?

— C'est une petite pute de Nairobi venue ici pour exploiter les clients de l'ONU. Là-bas, il y a la crise. Il la saute de temps en temps. Elle est gentille.

Malko regarda autour de lui. Dans une autre partie de la salle, surélevée, des gens jouaient au billard, dont une sculpturale Noire aux épaules puissantes. Helen se leva.

— On danse ?

Ils se lancèrent dans le N'dombolo. Il y avait peu de Blancs, mais personne ne prêtait attention à eux. Au bout de cinq minutes, Helen se rapprocha sournoisement de Malko. Il sentit son ventre effleurer le

sien et croisa un regard humide. S'enhardissant, elle se mit à danser contre lui avec souplesse, un bras autour de son cou, collé à lui des genoux aux épaules, ce qui lui permit de lui glisser à l'oreille :

— Tiens, voilà Renée et ses hommes !

L'avocate canadienne venait de débarquer avec ses deux « enquêteurs ». Elle ne perdit pas une seconde pour filer sur la piste et se coller comme une ventouse à son Rwandais. Le seul couple à danser de cette façon, à part Bruce et sa pute kenyane. Ce dernier s'interrompit et la ramena à la table.

— Voilà Moko ! annonça-t-il. Cette jeune fille est venue chercher fortune ici. Elle est pleine de qualités.

Moko eut un rire bovin, tandis qu'il lui caressait les seins. Elle se glissa à côté de Malko, lui jetant un regard provocant et doux. Au *Cristal*, l'ambiance était plutôt sexe... Les couples flirtaient dans les coins, les putes allaient de table en table, proposant gentiment leurs services. Helen se trémoussait sur la banquette. Malko ne put faire autrement que de l'inviter à danser à nouveau. La tête enfouie dans l'épaule de son cavalier, Renée Vernon ne voyait personne.

— Vous sortez avec Bruce ? demanda-t-il.

Elle eut un haut-le-corps.

— Vous êtes fou ! Il ne se lave jamais et il baise toutes les jeunes Noires sans capote. Il a ramené à plusieurs reprises la petite de Nairobi à la maison. Remarquez, elle est gentille, le lendemain elle fait la cuisine et le ménage. Si vous avez envie d'y goûter...

— Merci, dit Malko.

À côté de Priscilla, Moko ne faisait pas le poids. Et en dépit de l'offre muette d'Helen, il avait d'autres chats à fouetter... Ils dansaient depuis un moment, à quelque distance l'un de l'autre, ce qui permettait à la journaliste de se déhancher lascivement, quand un couple fit irruption sur la piste. Un grand Noir qui roulait des yeux fous avec Agathe, la Rwandaise, qui faisait tourner ses hanches comme si elles étaient montées sur roulements à billes. Elle aperçut Malko, virevolta jusqu'à lui, poussant Helen de côté, et se mit à danser à quelques centimètres de lui, le ventre en avant.

— Bonsoir ! hurla-t-elle. Ça va ?

— Ça va ! assura Malko.

Elle fit un petit tour puis lança d'un ton de reproche :

— Vous n'êtes pas venu me voir !

— Demain, cria Malko, récupéré par Helen.

Quand ils regagnèrent la table, Bruce et Moko étaient sérieusement emmêlés. La jeune Noire trouva quand même le temps de glisser une oeillette incendiaire à Malko.

— On rentre ! suggéra Bruce, qui avait visiblement envie de conclure.

— Venez prendre un verre, proposa Helen à Malko, je vous ramènerai ensuite à l'hôtel.

Il n'avait pas vraiment le choix. À cette heure tardive, il n'y avait plus un chat dans les rues d'Arusha. Ils s'entassèrent tous dans le vieux 4×4 conduit par Helen Steel, Bruce et sa conquête enroulés sur la banquette arrière. Quand ils s'arrêtèrent devant le portail de la villa d'Helen, Moko n'avait plus que son jean. Ses petits seins aigus aux longues pointes se dressaient fièrement sans la moindre entrave.

L'interprète l'entraîna dans une chambre tandis qu'Helen et Malko s'installaient sur un vieux canapé dans ce qui ressemblait à un living sommaire. La petite maison était d'un confort succinct. Helen se leva et alla chercher des Coca, s'excusant de ne pas avoir d'alcool. Des bruits éloquents provenaient de la chambre où se trouvaient Bruce et Moko. Il s'était mis tout de suite au travail... Helen adressa un sourire complice à Malko.

— Ça doit vous paraître un peu « *wild* », l'ambiance ici. Mais les gens ne pensent qu'à ça ! Il n'y a rien à faire et les filles ont le feu au cul ! En Afrique, on est très libre.

Elle s'assit de biais, de façon qu'il puisse apercevoir un bout de sa culotte blanche. Au même moment, le portable de Malko sonna. Il sursauta, regarda le numéro : c'était Frank Capistrano.

— Mettez-vous dans le jardin, suggéra Helen, on entend mieux.

Ça arrangeait nettement Malko. Il fila dans le petit jardin et enclencha la communication. La voix rugueuse du *Special Advisor* lui réchauffa le cœur.

— Je ne vous réveille pas ? demanda Frank Capistrano. Quelle heure est-il dans votre pays de sauvages ?

— Une heure et demie du matin, fit Malko. Je ne dormais pas.

— J'ai de mauvaises nouvelles, annonça l'Américain. Je me suis fait communiquer le dossier de votre client. Je ne suis même pas certain que le diable veuille de lui.

— Nous ne traitons pas avec le diable...

— Non, mais les gens du secrétariat général [34] à qui j'ai parlé préfèrent sauter par la fenêtre plutôt que de demander la moindre mesure de faveur pour lui. C'est un dossier lourd, très lourd. Je l'ai parcouru et je les comprends.

— Donc, je laisse tomber ?

Il y eut un blanc à l'autre bout, à quelques milliers de kilomètres de là, puis un hennissement joyeux.

— Mon cher Malko, vous vieillissez...

— C'est-à-dire ?

— Qu'il faut envisager d'autres mesures. Je vais vous rappeler un proverbe connu. Quand vous avez un problème, offrez de l'argent. Si ça ne marche pas, offrez *beaucoup* d'argent. Et si vraiment ça ne

marche toujours pas, alors offrez beaucoup, beaucoup d'argent. Je veux savoir ce que ce type a dans le ventre.

Le silence se prolongea si longtemps que Malko pensa la communication interrompue. Puis, la voix de Frank Capistrano précisa :

— L'essentiel est d'obtenir ce que nous voulons. Je dispose pour cette affaire d'un budget illimité. Je peux vous faire virer directement ce que vous voulez. Il y a des banques dans ce bled ?

— Sûrement, fit Malko.

Déplorant qu'il ne puisse pas lui virer un pistolet.

— Autre chose ? demanda le *Special Advisor*.

— Non, fit Malko. Je vous tiens au courant.

Il referma son portable et demeura dans la pénombre, contemplant le ciel étoilé. Luttant contre le dégoût. On lui demandait de couvrir d'or un monstre abject visiblement sans remords. Avec l'argent des contribuables américains. Dans ces moments-là, il réfrénait une violente envie de s'enfuir jusqu'au château de Liezen et de lever le pont-levis... Il rentra dans la maison. Le living était vide et il réalisa qu'il avait parlé un bon moment. Il n'avait plus qu'une idée : rentrer se coucher. Il avança dans le petit couloir desservant les chambres et poussa une porte entrouverte. Bruce dormait à plat ventre sur un matelas, nu comme un ver, des vêtements éparés un peu partout. Où était passée Helen ? Elle n'était quand même pas partie se coucher... Au moment où Malko se retournait, il y eut un grincement et une autre porte s'ouvrit sur Moko. La Noire était, elle aussi, complètement nue, n'ayant gardé que ses escarpins. Elle s'approcha de Malko, un doigt sur les lèvres, se colla brièvement à lui et le prit par la main, l'attirant dans la chambre d'où elle sortait.

Dans la pénombre, il aperçut un corps étendu sur le lit : ce ne pouvait être qu'Helen. Sans un mot, Moko entreprit de déshabiller Malko, avec une habileté d'infirmière. Lorsqu'il fut nu, elle se frotta à nouveau contre lui, puis s'agenouilla et le prit dans sa bouche. En quelques secondes, Malko fut raide comme du bois de fer... Moko avait du métier. Elle se redressa et colla sa bouche contre son oreille.

— Vas-y, elle a très envie !

Ce qu'on appelle une bonne camarade.

En même temps, elle le poussait vers le lit. Il sentit une peau tiède, la courbe d'un dos. Allongée sur le ventre, Helen faisait semblant de dormir. Moko le poussa sur elle, écartant les jambes de la jeune femme et glissant une main entre leurs deux corps. Avec une précision admirable, elle plaça son sexe contre celui d'Helen.

— Rentre là, murmura-t-elle.

Malko n'eut qu'à donner un coup de reins. Helen gémit et il se sentit avalé par un tunnel brûlant et doux. Presque aussitôt, la jeune

Britannique commençai à bouger les fesses, se cambrant pour qu'il la prenne mieux. Satisfaite, Moko quitta la pièce sur la pointe des pieds. Sous lui, Helen s'ouvrait encore plus, gémissait, ondulait. Quand elle sentit que Malko allait jouir, elle se souleva presque pour qu'il s'enfonce encore plus en elle, puis retomba lorsqu'il explosa. Ils n'avaient pas échangé un mot. Ensuite, elle lui échappa, attrapa un paquet de cigarettes sur la table de nuit et en alluma une avec un Zippo « Nations unies » dont la flamme éclaira fugitivement son visage.

— J'en avais envie depuis que je vous ai vu, souffla-t-elle. C'est le climat sûrement. D'habitude, je ne me jette pas à la tête des hommes. Si Moko n'avait pas été là, je n'aurais jamais osé. Elle a senti ce que je voulais.

— C'était une bonne initiative, reconnut Malko.

Helen lui caressa la poitrine d'une main légère.

— Vous n'allez pas m'en vouloir de ce que je vais vous dire ?

— Non, fit Malko, craignant le pire.

— Je sais qui vous êtes.

— C'est-à-dire ?

Elle esquissa un sourire.

— J'appartiens au MI-6. Les « Cousins ». « On » m'avait dit que je risquais de vous voir débarquer à Arusha.

Malko en resta muet. Se méprenant sur son silence, Helen ajouta aussitôt :

— Ce n'est pas pour cela que j'avais envie de coucher avec vous, je le jure.

Malko était redescendu sur terre.

— Quelles sont vos instructions ?

— Vous observer. Rendre compte de vos contacts. (Elle se tut quelques instants et ajouta :) Je ne sais pas ce que vous êtes venu faire ici, mais, si vous voulez, je vous aiderai. Sans rien dire à Londres, je ne suis pas une salope. J'ai entendu parler de vous. Si j'avais voulu me contenter de remplir ma mission, rester neutre, je n'aurais pas fait l'amour avec vous.

Malko regarda le bout de la cigarette. Drôle de soirée. Il venait d'un côté de recevoir des ordres impossibles et de l'autre de trouver une alliée totalement inattendue.

— Merci, dit-il.

— Vous en aurez besoin, ajouta Helen Steel d'une voix douce. Arusha est un endroit extrêmement dangereux pour quelqu'un comme vous.

CHAPITRE X

Le silence régna quelques instants dans la petite chambre plongée dans une obscurité totale, à l'exception de l'extrémité rougeoyante de la cigarette d'Helen et des aiguilles lumineuses surdimensionnées de la Breitling de Malko. Ce dernier posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Comment votre *Maison* a-t-elle eu vent de ma présence ici ?

Helen tira sur sa cigarette avant de répondre.

— Je n'en suis pas certaine, mais je crois que c'est par Nairobi. Nous y avons encore beaucoup de contacts. Sur le message que j'ai reçu, on mentionnait votre passage là-bas et votre départ pour ici.

— Et le but de mon voyage, aussi ? demanda Malko avec une pointe d'ironie.

— Non, avoua-t-elle. Apparemment, c'est une mission d'évaluation sur une vieille affaire, l'attentat contre le président rwandais Habyarimana. On dirait que le gouvernement américain se pose des questions tardivement.

Malko sourit amèrement dans l'obscurité. Pour une mission secrète, c'était réussi : la moitié de la planète était au courant. Dont ses ennemis, les Rwandais de Kigali.

— Et vous ? demanda-t-il, quelle est votre mission ?

— Observer, fit-elle. Beaucoup de gens passent par Arusha. Ma *Maison* veut évaluer l'influence réelle des États-Unis sur les Nations unies et aussi les clivages entre le secrétariat général et le TPI. J'ai l'habitude de ce genre d'*assignment*. Je ne suis pas, comme vous, dans un service « action ». Mais j'ai entendu parler de ce que vous avez fait et je vous admirais beaucoup, avant même de vous connaître.

Elle parlait d'une voix timide, retenue, continuant à le vouvoyer, alors même qu'ils venaient de faire l'amour. Une jolie petite espionne bien romantique. Et amoureuse. Cela, il l'avait senti dès le premier jour à la façon dont elle marchait devant lui dans le sinistre couloir de béton du « Kilimandjaro ».

— Helen, dit-il, vous m'avez dit tout à l'heure qu'Arusha était un endroit dangereux pour moi. Pourquoi ?

— Il paraît que vous avez été victime d'une tentative d'élimination à Nairobi. Par des Tutsis. Ici, ils sont encore plus dangereux, car la sécurité tanzanienne est inexistante. De plus, la Tanzanie a pris fait et cause pour le gouvernement de Paul Kagamé. Je suis ici depuis plusieurs mois et j'ai vu la situation évoluer. Au départ, Kigali se désintéressait de ce procès. Puis, ils ont envoyé Stephen Ngiga et son

staff. Je suis certaine que ce n'est pas seulement pour suivre les débats. Ma *Maison* m'a confirmé que Ngiga fait partie du « Network », le service « action » de Paul Kagamé. Je pense qu'ils recherchent deux choses à Arusha. D'abord, obtenir des informations sur les Hutus de l'*Interahamwe* encore en fuite dans différents pays, ensuite liquider peut-être les principaux coupables jugés ici.

— Les Tanzaniens ne diront rien ?

— Ils ne leur demanderont pas leur avis. Kagamé est un dur, habitué aux opérations clandestines. Ce qu'a observé Bruce l'autre jour m'inquiète. La valise diplomatique est le meilleur moyen de se procurer des armes.

— On n'en trouve pas ici ?

— Oh, des pistolets, pas grand-chose ! Ou des carabines pour la chasse. Mais c'est assez contrôlé.

— Pourquoi les gens de Kagamé s'attaqueraient-ils à moi ?

Le bout incandescent de la cigarette brilla plus fort quelques fractions de seconde.

— Apparemment, vous les gênez. J'ignore pourquoi. Ici, ils ont les mains plus libres qu'à Nairobi. Hier soir, j'ai remarqué qu'Agathe venait tourner autour de vous. On ne voit jamais Ngiga, c'est elle qui va au contact.

— Ils n'ont personne d'autre ?

— Si, sûrement, mais je ne les ai pas encore repérés. Elle se tut avant de conclure :

— Vous devez être fatigué, je vais vous raccompagner au *Novotel*.

— Merci, dit Malko. Est-ce que vous pensez être vous-même repérée ?

Elle eut un rire léger.

— Ça, on le sait toujours trop tard ! Mais non, je ne pense pas. Ma couverture de journaliste est excellente et je l'utilise depuis longtemps.

— Même Bruce ?

— Non. Il ne se doute de rien. Il est content de ne pas avoir à louer une maison tout seul. Je ne lui fais payer que deux cents dollars. Et il m'apporte beaucoup d'informations.

Décidément, les Britanniques étaient très forts. Helen était assez fine mouche pour ne pas poser de questions trop précises à Malko. Elle se leva, éteignit sa cigarette, et, dans le noir, vint se serrer contre lui. Il caressa ses longs cheveux bouclés, suivant la courbe de son dos jusqu'à ses fesses, et elle se cambra avec un petit ronronnement heureux.

— Il y avait longtemps que je n'avais pas fait l'amour, murmura-t-elle à l'oreille de Malko. C'était tellement bon ! Je passe un jean et je vous raccompagne.

Cinq minutes plus tard, ils sortaient de la villa, pour cahoter dans le

sentier désert.

— Et Moko ? demanda Malko. Que fait-elle là-dedans ?

Helen sourit.

— Oh, c'est une gentille fille. Elle est venue ici en bus, de Nairobi. Elle espère gagner assez d'argent pour monter un petit commerce à Mombasa. Elle n'a pas de maison, alors elle dort un peu partout, chez ses amants ou ici. Elle sait que je l'aime bien. Elle a toujours peur d'être violée ou dépouillée. Il y a des bandes de voleurs qui attaquent les maisons des étrangers. Alors elle m'a confié ses économies.

Ils avaient quitté le sentier et roulaient sur la route goudronnée, Moshi Road. Pas un chat. Le mont Meru se découpait sur le ciel clair. Juste avant d'arriver à l'hôtel, Malko demanda :

— Helen, vous pourriez me procurer une arme ? Après ce qui s'est passé à Nairobi...

Elle n'hésita pas.

— Je vais demander à Bruce, il est branché sur toutes sortes de gens. Ou à Moko. Elle connaît des gens qui arrivent de Nairobi tout le temps. Là-bas, cela ne coûte rien, et il y en a plein.

Ils étaient arrivés devant le *Novotel*. Ils se regardèrent en silence quelques instants, puis Helen sourit et embrassa Malko. Un long baiser prolongé, sa main crispée sur sa nuque. Un baiser de femme amoureuse, à lui couper le souffle.

— *Take care !* [35] fit-elle.

Le portier dormait, affalé dans un fauteuil du hall. L'hôtel ressemblait à la maison de la Belle au bois dormant. Malko se coucha, écartelé entre des sentiments contradictoires. L'irruption d'Helen dans sa vie était plutôt positive, mais il ne pouvait pas oublier que Frank Capistrano lui avait implicitement demandé une mission impossible.

*

* *

— On se voit tout à l'heure ?

La voix de Renée Vernon était encore endormie. Elle avait dû danser tard au *Cristal*.

— En bas ? suggéra Malko.

— Ça va. Ce matin, il n'y a pas d'audience. Je dois aller à la prison cet après-midi. On se retrouve à la piscine dans une heure.

Cela laissait à Malko le temps de prendre une douche, de se raser et de réfléchir. Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre. Pour une fois, le soleil brillait. Les amateurs de safaris allaient être heureux. Lorsqu'il descendit, il ne rencontra personne. La plupart des avocats avaient loué des villas et ne venaient là que le soir, pour prendre un verre. Les touristes étaient partis depuis longtemps. Il alla faire un tour à la boutique, en quête de journaux, mais ne trouva qu'un *Times* vieux

d'un mois et l'*Arusha Times*, journal local paraissant une fois par semaine et ne comportant que des nouvelles totalement dénuées d'intérêt. La vie culturelle, à Arusha, était proche de zéro. Il restait l'alcool et le sexe.

Renée Vernon déboula à la piscine, seule, très pimpante dans une robe de coton bariolée, les cheveux attachés en queue de cheval, le regard vif. Apparemment, la nuit avait été bonne.

— Alors, quelles nouvelles ? interrogea-t-elle en s'installant sur la chaise longue voisine de celle de Malko.

— Pas fameuses ! reconnut Malko. Hier soir, j'ai eu une conversation avec mes mandants. Le cas de Jean-Bosco Sagatwa est très difficile.

Le visage de l'avocate se rembrunit.

— Je sais, les Belges l'ont beaucoup chargé, on en a fait un bouc émissaire. Cependant, j'espère convaincre le tribunal de la faiblesse des charges portées contre lui.

— J'ai lu l'acte d'accusation, ne put s'empêcher de remarquer Malko. C'est assez effrayant.

Renée Vernon balaya le tombereau d'horreurs d'un geste définitif.

— De la désinformation. Les Tutsis veulent le salir. J'ai la preuve qu'il a tout fait pour tenter d'enrayer le mouvement populaire anti-Tutsis.

Une ravissante façon de qualifier le génocide qui avait fait huit cent mille morts. Malko enfonça le clou :

— Je ne peux donc rien proposer de concret à votre client. Par contre, j'aimerais savoir s'il est prêt à coopérer pour me communiquer les informations qu'il détient sur l'attentat du 6 avril, contre une importante somme d'argent.

L'expression de l'avocate ne laissa guère de doute à Malko.

— Je vais lui transmettre votre offre, dit-elle, dès cet après-midi. Mais je ne vous cache pas qu'il y a peu d'espoir. Il ne cherche pas l'argent, il veut laver son honneur.

Elle reprit ses dossiers et se leva, s'éloignant vers l'hôtel où venait d'apparaître Émile, son « enquêteur » rwandais. Malko regarda le soleil qui brillait enfin. Sa mission risquait fort de se terminer abruptement. Sans la collaboration de Jean-Bosco Sagatwa, il était paralysé. Il décida de faire quand même un ultime effort : Renée Vernon, après l'avoir quitté, bavardait sur la terrasse en face du bar avec son « enquêteur ». Il se leva et alla la rejoindre.

— Je peux vous dire un mot en particulier ?

Elle consentit à faire quelques pas avec lui.

— Je vous ai parlé d'argent, dit-il, mais je pense que vous ne réalisez pas qu'il pourrait s'agir de sommes extrêmement importantes.

— Vraiment ?

Le visage de la Canadienne se ferma avec une expression signifiait : « Je ne mange pas de ce pain-là. » Sèchement, elle lança à Malko :

— Je suis *avocate*, je défends mes clients selon les lois, je ne veux toucher à rien d'autre.

Malko se dit que, cette fois, il avait tiré ses dernières cartouches. Il ne lui restait plus qu'à profiter des rares rayons du soleil avant d'aller rejoindre Helen pour déjeuner au TPI où elle était clouée par son travail.

*
* *

Helen Steel tapait à toute vitesse sur un ordinateur, des écouteurs aux oreilles. Elle fit signe à Malko de l'attendre et il se plongea dans l'examen de quelques dépêches de presse sans intérêt. Dix minutes plus tard, Helen surgit devant lui, un sac de sport bleu à la main.

— C'est pour vous ! dit-elle simplement. Vous me devez cinquante dollars...

Malko prit le sac. Il pesait très lourd. Avec un sourire complice, la journaliste lui conseilla :

— Allez regarder ça dans les toilettes du couloir qui mène au grand amphi.

Il obéit. Les toilettes étaient d'une saleté repoussante, des marques suspectes le long des murs, la chaîne de la chasse d'eau absente, une odeur nauséabonde flottant sur le carrelage sale. Il ouvrit le Zip du sac et aperçut une toile enveloppant quelque chose. Il la déplia, découvrant une Kalachnikov à crosse pliante avec deux chargeurs ! L'arme était un peu rouillée mais semblait tout à fait utilisable.

Helen avait fait fort...

Il retourna à la salle de presse.

— Merci, dit-il, mais ce n'est pas tout à fait ce que je cherchais. Ce n'est pas très maniable.

— Bruce l'avait achetée à un soldat tanzanien, expliqua-t-elle, pour la chasse. Il n'a jamais eu le temps d'y aller. Ce n'est pas cher et c'est efficace.

Malko sourit. Pour aller à un cocktail, c'était parfait... Il n'avait pas l'intention de livrer la bataille de Stalingrad.

— Merci, fit-il, pour l'instant, je n'en ai pas l'usage, mais je la garde.

— Moko a promis de me procurer un pistolet, affirma la jeune Britannique. Par ses amis qui viennent de Nairobi.

De toute façon, vu la tournure des choses, Malko risquait de n'avoir besoin ni d'une Kalach, ni même d'un pistolet. Juste d'un appareil photo pour les safaris.

— On va dans un restaurant sympa dans Old Moshi Road, le *Mambo Café*, proposa la journaliste.

*
* *

Malko sursauta : il s'était assoupi au soleil. Ouvrant l'oeil, il aperçut Renée Vernon debout à côté de lui, un paquet à la main. Elle attira une chaise et s'assit.

— Je reviens de la prison, dit-elle sans préambule. J'ai vu Jean-Bosco Sagatwa.

— Et alors ?

— Il m'a chargé d'un message pour vous. Savez-vous où se trouve la prison ?

— Non.

— C'est facile. Vous voyez le *Redd's* ? Eh bien, vous continuez Dodomo Road toujours vers l'ouest. Avant d'arriver à l'aéroport, il y a un embranchement à gauche. C'est là. Tout à côté de la prison, se trouve un bar, le *Magezera Club*. Allez-y vers dix heures demain matin et demandez Dorobo.

— Qui est Dorobo ?

— Je ne sais pas.

Elle se leva, visiblement de mauvaise humeur, et lui désigna le sac.

— Emportez ça.

Elle s'éloigna avant qu'il puisse lui demander des éclaircissements. Il soupesa le sac : celui-là était trop léger pour contenir une arme. Il l'entrouvrit et demeura interdit en voyant le tissu noir d'où émergeait un rabat blanc. Une robe d'avocat.

*
* *

Les quelques avions des Regional Airlines parqués devant un vieux hangar, face au mont Meru, étaient à peine visibles à travers les hautes herbes entourant le très modeste aéroport d'Arusha, destiné surtout aux expéditions dans les parcs naturels. Le chauffeur de Malko faillit manquer l'embranchement menant à la prison. Une piste totalement défoncée bordée de champs de maïs. Le véhicule quitta le centre de la chaussée pour s'enfoncer à gauche, sur un chemin transformé en ornière. Le ravinement était si profond que l'ancienne route se trouvait à la hauteur du toit du taxi. Malko avait l'impression de cheminer dans un tunnel, entre la latérite et le maïs. La piste ne s'améliora que sur les dernières mètres avant la prison.

Sur sa gauche, il aperçut l'entrée du pénitencier qui comportait plusieurs corps de bâtiment, avec, dans le fond, un haut mur jalonné de miradors et de barbelés. C'était là qu'étaient détenus les criminels

de guerre.

Le taxi s'arrêta un peu plus loin, sur une petite place, en face d'une baraque au toit de tôle à l'enseigne du *Magezera Club*. Quelques tables sur une véranda, et une salle.

— Je vous attends, chef ? demanda le chauffeur.

— Non, merci, fit Malko en lui donnant deux mille shillings.

Il descendit, son attaché-case à la main, et se dirigea vers le *Magezera Club*. Il n'y avait qu'un seul client, assis devant une bière sous la véranda. Un Noir athlétique à l'air sournois, les cheveux rasés, en chemise et pantalon gris fermé par un ceinturon. Une casquette était posée sur la table à côté de lui. Il dévisagea Malko avec méfiance, jusqu'à ce que ce dernier s'approche de lui.

— Vous êtes Dorobo ?

— Oui, fit le Noir. C'est bien, vous êtes à l'heure !

Déjà, il louchait sur la Breitling de Malko et celui-ci regretta de ne pas avoir mis une Swatch, moins désirable.

— Que fait-on ? interrogea-t-il en s'asseyant en face de lui. Le *Club* était vide, à part un barman assoupi dans la pénombre. Le Noir posa la main sur la table, paume en l'air.

— Vous avez l'argent ?

— Quel argent ?

Dorobo fronça les sourcils.

— L'argent, quoi ! Les cent dollars.

Une somme colossale pour le pays. Malko se dit qu'il était stupide de discuter. Il compta cinq billets de vingt dollars, empochés aussitôt par Dorobo. Ce dernier se leva et partit en direction d'un fourgon baptisé en toute simplicité « *Glory to God* » dont il ouvrit la porte arrière.

— Montez ! fit Dorobo.

En s'exécutant, Malko aperçut le chauffeur à son volant. Dorobo semblait nerveux.

— Vous avez l'uniforme ? demanda-t-il à voix basse. Malko comprit qu'il parlait de la robe d'avocat.

— Oui.

— Mettez-le, vite.

Une minute plus tard, Malko ressemblait à un vrai avocat. La robe était un peu courte, mais on était en Afrique. Satisfait, Dorobo hocha la tête et lança quelques mots en swahili au chauffeur, qui démarra aussitôt.

— Vous ne dites rien à personne, ordonna-t-il. Maintenant, c'est moi qui commande.

Le fourgon démarra et parcourut quelques centaines de mètres sur la route d'Arusha, faisant ensuite demi-tour pour revenir vers la prison, comme s'il arrivait de la ville. À travers le pare-brise, Malko

aperçut le portail gris. Le chauffeur donna un coup de Klaxon, et un soldat surgit, Kalach en bandoulière. En reconnaissant Dorobo, il lui fit un signe amical et ouvrit le portail. Le véhicule s'arrêta dans une cour.

— On descend ! souffla Dorobo.

Malko descendit par l'arrière, son attaché-case à la main. Deux soldats montant la garde lui jetèrent un regard indifférent tandis que, escorté de Dorobo, il se dirigeait vers une petite porte. De l'autre côté, il y avait une pièce étroite avec une table, un autre gardien et un gros registre. Dorobo étreignit son collègue et il sembla bien à Malko qu'un billet de vingt dollars changeait de main. Il se pencha sur le registre ouvert, aperçut les noms de plusieurs avocats, suivis d'une date et de leur signature.

— Vous n'écrivez rien ! intima Dorobo. Venez.

Malko le suivit dans un couloir vert assez propre jusqu'à une porte que Dorobo ouvrit avec une clef accrochée à sa ceinture. Elle donnait sur une pièce carrée éclairée par une ampoule grillagée, meublée d'une grande table et de deux chaises. Le mur opposé était en partie vitré et donnait sur un large couloir.

Un parloir.

— Vous attendez là, ordonna Dorobo, avant de se retirer.

Malko entendit la clef tourner dans la serrure. Le silence était absolu. Soudain, il perçut des pas et vit surgir trois personnes du couloir d'en face. Deux soldats, Kalach à l'épaule, encadraient Jean-Bosco Sagatwa, en chemise, sans cravate. À côté des frères Tanzaniens, il semblait énorme. L'un d'eux ouvrit la porte du parloir, l'y fit entrer et referma, demeurant de l'autre côté de la paroi vitrée. Malko regarda autour de lui.

Apparemment, il n'y avait pas de micros. Les murs avaient été repeints mais suintaient quand même l'humidité.

Jean-Bosco Sagatwa lui tendit la main, par-dessus la table.

— Bonjour, dit-il d'une voix très basse, je vous ai vu l'autre jour au tribunal.

Malko prit la main tendue, sentit quelque chose de dur et de mou en même temps, une peau rêche. Il chercha le regard de son interlocuteur et trouva des prunelles froides, sans expression, immobiles.

— Moi aussi, dit-il machinalement.

C'était rare de se trouver en face d'un assassin de cette trempe. Ils se dévisagèrent quelques instants, puis Sagatwa demanda :

— Vous m'avez apporté un peu d'argent, comme convenu ?

Devant l'expression de Malko, il précisa aussitôt :

— Ici, il faut de l'argent ! Pour tout. Si je n'en avais pas, vous ne seriez pas ici. Donnez-moi cinq cents dollars.

Malko, prudent, avait pris trois mille dollars avec lui. Il sortit cinq billets de cent dollars de sa poche et les posa sur la table. Le Rwandais les prit et les fit disparaître dans la poche de sa chemise. Il posa ensuite ses grosses mains à plat sur la table.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il.

— Tout sur l'attentat du 6 avril. Ceux qui l'ont conçu, ceux qui l'ont exécuté.

Un sourire féroce éclaira fugitivement les traits empâtés de Jean-Bosco Sagatwa.

— Mon ami Charles Lizindé a bien fait de vous envoyer à moi. Je peux répondre à *toutes* vos questions. Parce que je suis au courant de *tout*. Et j'ai les noms, des détails que personne ne connaît. Seulement, je réclame une contrepartie.

— Combien ?

Jean-Bosco Sagatwa sourit à nouveau, un sourire qui faisait froid dans le dos.

— Ici, dit-il, on n'a pas beaucoup d'occasions de dépenser. Je peux me procurer ce qu'il me faut. Ce n'est pas cela qui m'intéresse.

Il se pencha par-dessus la table et dit en détachant bien les mots :

— Je veux que vous me fassiez évader.

CHAPITRE XI

Penché en avant, le regard fixe, les mains posées à plat sur la table, Jean-Bosco Sagatwa semblait prêt à bondir. Un fauve. Sous la graisse de son visage, Malko voyait jouer les muscles puissants de ses maxillaires. La prison ne semblait pas l'avoir affaibli. Il irradiait le danger, comme d'autres l'amour.

— Vous évader ! répéta Malko à voix basse, un oeil sur les soldats tanzaniens, de l'autre côté de la glace – ceux-ci bavardaient entre eux, indifférents à la discussion des deux hommes. Comment voulez-vous que je vous fasse évader ?

Un sourire cruel et ironique éclaira la large face du Rwandais qui dit d'une voix calme :

— Comme vous êtes venu ici ! Avec de l'argent. Mais cela va coûter évidemment beaucoup plus cher. Êtes-vous prêt à payer ?

Malko eut envie de lui dire que ce n'était pas une question d'argent. Une évasion en Tanzanie ne devait pas coûter plus cher qu'un bombardement de l'OTAN sur le Kosovo. La Maison-Blanche serait sûrement prête à payer. À la condition, bien évidemment, que l'on ne sache *jamais* qui était responsable de cette action d'éclat.

Malko, de nationalité autrichienne, sans lien officiel avec le gouvernement américain, ferait un fusible parfait, en cas de pépin. Seulement, il n'avait pas envie de terminer ses jours dans une prison tanzanienne, en recevant de temps en temps une carte postale de la CIA. Parce que *lui*, personne ne le ferait évader. Bien au contraire. Se méprenant sur son silence, Jean-Bosco Sagatwa poussa une sorte de grognement et se leva.

— Ce n'était pas la peine de venir ! grommela-t-il.

— Attendez ! lança Malko à mi-voix.

Le Rwandais se rassit pesamment, le regard fixé sur Malko.

— Vous êtes prêt à payer ? répéta-t-il.

— Ce n'est pas le problème, affirma Malko. À combien évaluez-vous votre évasion ?

Le « génocidaire » avait dû y penser souvent car il répondit aussitôt :

— Entre cinquante et cent mille dollars. Plutôt cent, si on veut être tranquille.

Le prix d'un camion d'obus de 155. Ce n'était pas cher. Quelque chose tracassait Malko.

— Ce n'est pas beaucoup d'argent, reconnut-il. Puis-je vous poser une question ? Pourquoi avez-vous besoin de moi ? Vous ne disposez

pas de cette somme ?

Jean-Bosco Sagatwa s'ébroua et lança d'une voix amère :

— Non ! Je ne m'appelle pas Mobutu. Tous ceux qui l'entouraient étaient milliardaires ! J'en connais un qui est parti pour l'Afrique du Sud avec une tonne d'or et un container bourré de meubles Roméo qu'il avait achetés à Paris, à prix d'or et dont on ne voudrait pas se séparer. Tout ça dans un avion militaire ! Quand j'ai quitté le Rwanda, j'avais juste assez d'argent pour installer ma famille au Cameroun. J'étais officier, je ne faisais pas de business et le Rwanda est un pays pauvre. Ensuite, même si j'avais l'argent, cela ne suffit pas, il faut des gens à l'extérieur, comme vous. En qui on peut avoir confiance. Les Tanzaniens ne demanderaient qu'à me trahir. Et les « autres » veillent. Ils seraient vite au courant.

— Les « autres » ?

Le Rwandais tordit sa bouche en une mimique de dégoût.

— Les « cafards ». Il paraît qu'ils grouillent ici aussi. Ils croient qu'ils ont gagné. Ils me haïssent...

— Le colonel Lizindé était un « cafard »... C'était pourtant votre ami.

— Il croyait être mon ami... Je n'ai pas d'amis chez les « cafards ». Nous n'avons pas eu le temps de terminer le nettoyage, mais ce n'est pas fini.

Sa haine était palpable. Malko faillit se lever et partir. C'est comme si un nazi avait regretté de ne pas avoir tué assez de Juifs. Les yeux brillants de méchanceté, le gros Rwandais le dévisageait à travers ses paupières mi-closes. Il se dit que le vrai problème était là. Avait-il le droit d'aider un individu pareil à retrouver la liberté, à échapper à un châtiment qu'il avait mille fois mérité ? Frank Capistrano ne se poserait pas ce problème, en adepte de la « real politik ». Il voulait une information, certainement très importante, et était prêt à payer le prix. N'importe quel prix. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Services de renseignement américains, et d'autres, avaient froidement recyclé nombre d'ex-Gestapistes, utiles dans la guerre froide.

En tout cas, Malko était seul pour résoudre son dilemme.

Un des soldats frappa un coup léger à la glace de séparation.

La visite allait se terminer. Pour la première fois, Jean-Bosco Sagatwa manifesta des signes d'impatience, et Malko surprit dans son regard une lueur de panique. Le Rwandais était coincé. S'il ne s'évadait pas, il terminerait ses jours en prison. Ce qui donnait quand même à Malko barre sur lui.

— Je vais réfléchir, fit celui-ci, c'est une décision difficile à prendre. Quand pouvons-nous nous revoir ?

Sagatwa était déjà debout.

— Vous croyez que c'est facile ! Dépêchez-vous de réfléchir. Il faut

revenir après-demain, quand mon copain Dorobo est de service. À la même heure. Et pensez à quelque chose : nous reviendrons au pouvoir au Rwanda. Si vous me rendez service, nous ne l'oublierons pas.

Il était presque menaçant... De lui-même, il alla frapper à la porte pour se faire ouvrir par les gardiens et Malko le vit s'éloigner dans le couloir. À son tour, il frappa au battant et Dorobo lui ouvrit. L'un escortant l'autre, ils regagnèrent la cour de la prison, sans encombres. Malko monta dans le fourgon « Glory to God » et cinq minutes plus tard, après avoir déposé Dorobo, il roulait vers le centre d'Arusha, sa robe d'avocat repliée dans son attaché-case.

Il avait quarante-huit heures pour esquisser un plan. Et un monceau d'obstacles à surmonter. Le plus dangereux étant de faire évader Jean-Bosco Sagatwa sans rien obtenir en échange.

*
* *

— Ah, vous voilà !

Malko se retourna : Agathe, la Rwandaise, lui souriait de toutes ses dents, moulée dans une robe jaune fendue sur le côté. Elle sortait de la salle de presse, des papiers à la main. Malko lui sourit. Si elle savait...

— Je vais venir vous voir, promit-il.

— J'ai parlé de vous à mon patron, ça l'intéresse beaucoup de bavarder avec vous, expliqua la Rwandaise. Il est là cet après-midi. Venez vers quatre heures.

— Promis.

Elle s'éloigna vers le « Serengeti » et il rejoignit Helen qui lui fit un clin d'oeil et glissa à son oreille :

— Tout va bien ?

— Tout va bien ! assura Malko. Je crois que je vais aller un peu au *Novotel*.

Il avait surtout envie de se débarrasser de sa robe noire. Entre ça et la Kalach achetée cinquante dollars, enfermée à double tour dans sa valise, cela faisait beaucoup. Il trouva un taxi dans Simon Boulevard qui l'emmena jusqu'à l'hôtel. Surprise : Renée Vernon bronzait à la piscine, débarrassée de ses deux « enquêteurs »... Il s'approcha d'elle et elle entrouvrit les yeux, pour dire d'une voix froide :

— Bonjour. Vous allez bien ?

Malko décida de ne pas y aller par quatre chemins.

— Je suis venu vous rendre votre robe, dit-il.

Cette fois, elle ouvrit les yeux tout à fait, l'air effrayé.

— Ne parlez pas si fort ! l'adjura-t-elle. C'est très grave ce que j'ai fait. Je pourrais être rayée du barreau et expulsée d'ici. J'ai tremblé tout le temps que vous étiez là-bas.

— Il n'y avait pas de raison, affirma Malko, M. Sagatwa semble très

bien organisé.

Elle hocha la tête.

— Évidemment, les gardiens de la prison gagnent vingt dollars par mois ! Ils sont prêts à n'importe quoi pour quelques dollars.

— Même à faire évader votre client ?

Elle se dressa sur sa chaise longue, secouée comme par une décharge électrique.

— Évader ! Vous plaisantez ! C'est impossible. Ils veulent bien se mouiller pour faire pénétrer un faux avocat, ils l'ont déjà fait pour certains journalistes, mais ils ne feront jamais plus.

Malko comprit que le Rwandais ne l'avait pas mise au courant de ses véritables projets.

— Pourquoi avez-vous accepté de me prêter votre robe, dans ce cas ?

— Jean-Bosco m'a suppliée, expliqua-t-elle. Il m'a dit que c'était très important qu'il puisse parler avec vous sans témoin. Pour son avenir. Je me suis attachée à lui, j'ai voulu l'aider. Ce n'est pas drôle d'être en prison.

Il n'y avait qu'une Québécoise pour s'attacher à un « génocidaire ». Décidément, l'âme humaine était insondable.

— Il veut me revoir, annonça Malko, après-demain.

Cette fois, Renée Vernon lui jeta un regard affolé.

— Vous avez accepté ?

— Oui. Nous avons encore des choses à nous dire. Je peux garder votre robe ?

— Oui. J'en ai une autre, mais ce sera la dernière fois, j'ai trop peur.

— Vous n'avez parlé de cela à personne ?

Elle mit une seconde de trop à répondre et il comprit qu'elle lui mentait.

— À personne.

Si ce n'est à son amant rwandais. Comme ce dernier considérait lui aussi Sagatwa comme un innocent persécuté, cela ne prêtait pas à conséquence...

— Je vous rendrai définitivement votre robe après-demain, promit Malko.

Il s'éloigna et s'installa en contrebas de la piscine. Il avait besoin de réfléchir. Jean-Bosco Sagatwa ne trouverait *personne* d'autre pour se mouiller dans une tentative aussi folle. Ce qui était un atout pour Malko. Ce dernier ferma les yeux, activant ses neurones. Il avait deux jours pour résoudre sur le papier un certain nombre de problèmes. Une chose était certaine : avant d'arracher Jean-Bosco Sagatwa à sa prison, il *devait* avoir obtenu de sa part un certain nombre d'informations. Et être certain d'obtenir les autres. Sinon, ce serait le

plus beau bide de sa carrière. Et le dernier.

Pour faire parler le Rwandais, il fallait le faire saliver, l'appâter en lui offrant un plan qui tienne debout.

*
* *

Helen regarda le jardin en friches du *Mambo Café*, pleine d'indulgence. Elle et Malko déjeunaient en tête à tête sous la tonnelle, partageant des steaks qui avaient dû venir en courant d'Afrique du Sud. Ils n'avaient reparlé de rien depuis leur folle nuit d'amour, mais, visiblement, la jeune Britannique faisait tout ce qu'elle pouvait pour se trouver seule avec Malko.

Celui-ci repoussa son assiette.

— On pourrait aller se promener le prochain week-end ? suggéra-t-il.

Les yeux de la jeune femme brillèrent.

— Oui, mais où ? L'Arusha National Park n'a aucun intérêt et pour les autres, il faut faire des heures de trajet sur des pistes défoncées avec tous les vieillards des tours operators.

— J'irais bien dans le Serengeti, proposa Malko. En avion ?

— Mais il n'y a pas d'avion !

— J'en ai vu plusieurs à l'aéroport d'Arusha. Il suffit d'en charter un.

Le Serengeti était un immense parc naturel au nord-ouest d'Arusha dont une partie se trouvait au Kenya, sous le nom de parc Masai-Mara.

Émerveillée, Helen reconnut :

— Oui, ce serait formidable, il y a un petit aéroport à Seronera et un *lodge*, mais ça va vous coûter très cher.

Malko se pencha en souriant.

— Le gouvernement américain est riche...

Elle rougit, secoua ses cheveux bouclés et posa sa main sur la sienne. Plus amoureuse que jamais.

— Ce serait merveilleux !

On était lundi. Ça lui laissait le temps de s'organiser.

— Si on prenait votre voiture, proposa Malko, pour aller à l'aéroport demander si on peut louer un avion ? Vous avez le temps ?

— Je vais le prendre ! affirma Helen, heureuse comme une enfant à qui on propose une pâtisserie.

Cinq minutes plus tard, ils roulaient sur la route de Dodomo. Une douzaine de Short à aile haute et au fuselage carré étaient parqués devant les hangars, plus quelques bimoteurs plus petits. Malko trouva un bureau occupé par un Noir affalé derrière un écriteau annonçant « Lion Safaris ».

— Je voudrais aller en avion dans le Serengeti, annonça Malko. Est-

ce que c'est possible ?

L'autre se réveilla d'un coup.

— Bien sûr, *bwana* ! Vous voulez aller quand ? Il vous faut un gros avion ?

— Un bimoteur, suggéra Malko. Comme le Beechcraft qui est là, devant. Qu'on puisse y aller à quatre ou six.

— Celui-là, il est en panne, *bwana*, mais il y en a un autre. Seulement, ça va être cher.

— Combien ?

L'employé des Lion Safaris se mit à pianoter fébrilement sur sa calculette et leva la tête timidement.

— Si vous voulez rester deux jours et qu'on vienne vous reprendre, cela va faire environ neuf cent soixante dollars, avec les taxes d'aéroport et le kérosène. Et là-bas, il faudra payer le *lodge* en plus. Il faut me prévenir vingt-quatre heures à l'avance, que je dépose mon plan de vol à Kilimandjaro Airport. On paye d'avance et nous ne prenons pas les cartes de crédit.

Malko le rassura.

— Pas de problème. Et si on veut faire un tour au-dessus du parc, pour voir les animaux ?

— C'est environ deux cents dollars l'heure, en plus.

— O.K., laissez-moi votre téléphone, je vous rappellerai avant la fin de la semaine.

— Vous êtes à quel hôtel ?

— *Novotel*, et madame a une maison. Elle est journaliste.

Le Noir s'en foutait. Il ne devait pas souvent louer des avions. Malko prit toutes ses coordonnées et repartit, la main dans la main avec Helen. Celle-ci rayonnait.

— C'est vrai ? On va vraiment y aller ?

— Pourquoi pas ? sourit Malko. C'est très beau, le Serengeti !

Helen se pressa contre lui.

— J'ai l'impression de rêver !

Malko avait un peu honte. Après avoir regardé une carte de la région, il était arrivé à la conclusion que la seule destination possible pour Jean-Bosco Sagatwa était le Kenya. D'abord, avec un petit avion qui n'éveillerait pas l'attention, il ne pouvait pas aller loin. Le sud, en direction de la Zambie et du Mozambique, était trop loin et pas vraiment accueillant. Pas plus que l'ex-Zaïre, en pleine guerre civile.

À l'ouest, pas trop loin, il y avait le Burundi, avec un gouvernement tutsi, le Rwanda et l'Ouganda, où Jean-Bosco Sagatwa serait immédiatement coupé en morceaux... Bien sûr, il ignorait les plans du « génocidaire » hutu. Mais, de toute façon, le Kenya était la seule destination à portée de la main. Néanmoins, cela poserait quelques problèmes. À la seconde où Malko demanderait au pilote d'aller les

déposer au Kenya, sous la menace d'une arme, il deviendrait un criminel.

Heureusement, on était en Afrique et, pour quelques milliers de dollars, un pilote, ça s'achetait. La frontière du Kenya ne se trouvait qu'à une centaine de kilomètres à vol d'oiseau de l'aéroport de Seronera. On pouvait simuler une erreur d'orientation. Il avait repéré un petit terrain en territoire kenyan, à côté de Kikorok Lodge, dans le parc Masai-Mara. S'il pouvait se faire déposer là, ce serait parfait. Il y trouverait un véhicule, pour gagner Nairobi.

À ce stade, cela semblait un jeu, mais quelque part, il savait qu'il était déjà décidé. À condition de bien prendre en main Jean-Bosco Sagatwa. Dans sa tête, il imaginait déjà comment faire. Évidemment, il y avait beaucoup de « si ». Et encore bien des points à résoudre. Mais au moins, il avait une solution crédible à offrir au « génocidaire », en échange de ses révélations. Ce qui lui arriverait ensuite importait peu.

Et, officiellement, la station de Nairobi ne pourrait pas refuser de l'aider à s'exfiltrer du pays. Surtout avec l'appui de la Maison-Blanche. Emporté par son projet, il sourit tout seul. Aussitôt, Helen se serra à nouveau contre lui et murmura.

— J'ai hâte d'être à samedi !

— Moi aussi, répondit Malko.

Ce qui s'appelait un grave malentendu. Il s'efforça de ne pas penser qu'il se conduisait comme un salaud. Se raccrochant à l'idée qu'Helen, impliqué elle aussi dans le monde parallèle, comprendrait.

Car il n'était pas question de l'emmener.

CHAPITRE XII

La porte du bureau 233 était grande ouverte. Malko frappa quand même au battant et Agathe, la secrétaire de Stephen Ngiga, penchée sur des papiers, leva la tête, lui offrant aussitôt un sourire radieux.

— Ah, vous voilà ! C'est gentil !

Elle se leva, fit le tour du bureau, sexy à souhait, ses gros seins débordant de sa robe imprimée, roulant des hanches, la bouche humide et le regard allumé. On aurait dit une pub pour l'Afrique. Malko se demanda instantanément si elle ne pensait vraiment qu'au sexe ou si elle agissait sur commande. Sa visite n'était pas totalement désintéressée. Il avait envie de découvrir le rôle véritable du représentant du gouvernement rwandais à Arusha. Et pour ça, il fallait aller au contact.

La Noire s'arrêta à quelques centimètres de lui, totalement provocante, avec sa poitrine offerte sur un plateau par le soutien-gorge pigeonnant dont on apercevait un peu de dentelle blanche.

— Le patron, il est en retard ! dit-elle. Venez, je vous emmène au salon !

Elle traversa le couloir, introduisant Malko dans une petite pièce aux murs aussi nus que le bureau, mais meublée d'un grand canapé et de deux fauteuils séparés par une table basse.

— C'est ici que nous recevons les visiteurs importants, annonça-t-elle pompeusement.

— Je ne suis pas important, protesta Malko avec un sourire.

— Pas du tout, renchérit la pulpeuse Agathe. Vous êtes important parce que vous êtes un ami du Rwanda !

Elle s'assit dans le fauteuil en face de lui, croisant les jambes d'un mouvement si ample que Malko ne put faire autrement que d'apercevoir sa culotte assortie à son soutien-gorge... Tout cela n'était pas innocent... Une fois installée, Agathe arbora soudain une expression tragique.

— Je n'ai rien à vous offrir à boire ! Nous sommes pauvres, nous n'avons même pas de bureau en ville. Le génocide nous a ruinés !

Malko l'assura que cela n'avait pas d'importance. Rassérénée, la Rwandaise se pencha vers lui.

— Alors, que pensez-vous de ce procès ?

— Il est utile ! répondit Malko sans se compromettre. Mais je crois que vous détenez aussi beaucoup de « génocidaires » au Rwanda.

— Trop ! laissa tomber Agathe. On aurait dû les « couper » depuis longtemps, mais le grand patron ne veut pas. Alors, après nous avoir

massacrés, ils sont en train de ruiner l'économie.

— Comment ça ? s'étonna Malko.

D'après les ONG, les prisons rwandaises étaient au mieux des mouiroirs, au pire des camps de concentration où les détenus mouraient comme des mouches...

— Comme ils s'ennuient en prison, expliqua la belle Agathe, on leur donne le droit de travailler à l'extérieur et de revenir coucher en prison le soir. Ils se font payer très peu et les gens normaux ne peuvent plus trouver de travail.

— Ils ne se sauvent pas ?

La Rwandaise éclata de rire.

— On voit que vous n'avez jamais été chez nous ! Ils sont habillés avec des tenues roses ! Et puis, on les compte tous les soirs. S'ils retournaient dans leur village, ils seraient dénoncés.

Un téléphone qui sonnait dans son bureau la propulsa dans le couloir. Elle revint quelques instants plus tard, déconfite.

— Le patron, il s'excuse, il est en retard ! Il m'a dit de vous tenir compagnie. Mais il va venir.

Malko connaissait l'Afrique. Stephen Ngiga allait arriver dans une heure, le lendemain ou jamais. Il se leva, bien décidé à quitter ce piège. Aussitôt, Agathe en fit autant, se précipita sur la porte et donna un tour de clef ! Elle se retourna ensuite vers Malko, avec une expression comiquement suppliante.

— Il ne faut pas partir ! M. Ngiga, il est très dur. Si je ne vous retiens pas, il va me renvoyer au Rwanda. Vous n'êtes pas pressé, il n'y a pas de session aujourd'hui.

Elle lui faisait face, faussement éplorée. Malko se demandait ce que signifiait ce cirque. Déjà, la visite à son hôtel de Stephen Ngiga le soir même de son arrivée l'avait alarmé, maintenant l'attitude d'Agathe l'intriguait. Pourquoi cette insistance à le retenir ?

Plaquée contre la porte, la Rwandaise le fixait par en dessous, avec la fausse pudeur d'une petite fille vicieuse qui rêve de se faire violer, serrant toujours la clef dans son poing droit.

— Quand va *vraiment* venir M. Ngiga ? demanda-t-il.

— Il m'a dit « pas longtemps », assura-t-elle.

— Bon, se résigna Malko. Je vais l'attendre un peu.

Le visage d'Agathe exprima le soulagement le plus total.

— Dites-moi pourquoi vous êtes à Arusha, demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Il paraît que vous vous intéressez beaucoup à Jean-Bosco Sagatwa.

L'expression de son regard avait changé et elle fixait Malko droit dans les yeux. Celui-ci s'extirpa un sourire plein d'innocence.

— Sagatwa ? Non, je ne m'intéresse pas particulièrement à lui. Pourquoi ?

Agathe prit l'air mystérieux.

— On vous a beaucoup vu avec son avocate, la Canadienne qui aime les « génocidaires ». Vous n'êtes pas venu préparer un sale coup, au moins ?

Malko comprit en une fraction de seconde l'insistance de la Rwandaise à le retenir et à l'« allumer ». L'absence de son patron était un coup monté. Celui-ci s'était probablement dit qu'Agathe confesserait mieux Malko, grâce à son charme, que lui-même. Que savait-il exactement de ses intentions ? L'allusion à Renée Vernon inquiétait Malko. Alors qu'il cherchait une réponse neutre, des coups violents furent frappés à la porte. Une voix féminine aiguë glapit à travers le battant :

— Agathe ! C'est ton patron ! Il veut te parler !

La Rwandaise ne répondit pas tout d'abord, puis, comme les coups continuaient, elle mit la clef dans la serrure et ouvrit.

— Attendez-moi ! lança-t-elle à Malko. J'arrive.

À peine était-elle sortie que Malko fonça derrière elle.

— Je reviens ! lança-t-il en s'éloignant dans le couloir.

Pour ne pas risquer d'être rattrapé, il négligea l'ascenseur qu'on attendait parfois longtemps et plongea dans l'escalier. Au rez-de-chaussée, dans le couloir du « Kilimandjaro », il se dit qu'il allait devoir redoubler de précautions. Dieu merci, seule l'avocate canadienne était au courant de ses contacts avec Jean-Bosco Sagatwa. Il retrouva Helen dans la salle de presse, nageant toujours dans le bonheur.

— On va tous ce soir au *Cristal* ! dit-elle. Vous venez avec nous ?

Malko n'avait pas grand-chose à faire avant son prochain rendez-vous avec Jean-Bosco Sagatwa, deux jours plus tard. Il ne s'occuperait du financement de sa hasardeuse opération qu'après avoir confessé, même partiellement, le « génocidaire » rwandais. Il ne voyait pas encore comment ce dernier pouvait s'évader de la prison, ce qui était quand même le premier pas de son évasion. Mais aussi le plus improbable...

Mais on était en Afrique, où les combines les plus tordues et les plus invraisemblables marchaient quelquefois. Il avait hâte de quitter Arusha, commençant à étouffer dans cette petite bourgade où on allait de l'hôtel au TPI puis au restaurant sous le regard indifférent des autochtones uniquement occupés à récolter les dollars de la manne céleste des *mzungus*.

En dépit de la répugnance qu'il éprouvait à échanger la liberté de Jean-Bosco Sagatwa contre des informations, il fallait commencer à organiser l'opération. Il décida de regagner le *Novotel* et d'appeler Frank Capistrano. Si un transfert bancaire était trop long, il n'y avait que la station de la CIA de Dar Es-Salaam qui puisse le dépanner. Pas

vraiment la solution idéale, étant donné le contexte.

De retour au *Novotel*, il gagna la piscine et appela Frank Capistrano.

Ce dernier était en réunion, ce qui donna un petit répit à Malko. Cette conversation posait problème. Impossible d'évoquer une évasion au téléphone. Ni les risques inhérents à une telle opération. Le jeu en valait-il la chandelle ? Sans parler des risques personnels encourus par Malko, si on découvrait les sponsors, il n'osait pas penser au tollé général que déclencherait cette manip. Le Rwandais était malin : il ne donnerait ses informations qu'en échange d'une *vraie* évasion... Mais, ensuite, que se passerait-il ?

La sonnerie de son portable l'arracha à ses réflexions. Frank Capistrano le rappelait.

— Je vais avoir de gros frais pour un safari, annonça Malko. Avez-vous le moyen de me faire parvenir de l'argent ?

— Combien ?

— Cent mille dollars...

— C'est un important safari, remarqua l'Américain, sans élever la voix.

— Il y a beaucoup de personnel et nous allons assez loin, expliqua Malko. Mais je crois que ça vaut la peine : nous allons rencontrer des animaux que *personne* à ce jour n'a pu approcher. Mais il faut les attirer hors de leur réserve habituelle qui est inaccessible. Cela demande pas mal de gens.

— Je comprends, approuva Frank Capistrano.

Malko le sentait perplexe. L'Américain se décida très vite.

— Je crois avoir une solution, suggéra-t-il. Il faut que je joigne quelqu'un qui se trouve en ce moment à Kampala. Je vous rappelle.

Il rappela une heure plus tard.

— Vous allez recevoir une visite, annonça-t-il. Son prénom est Mark. Il viendra de ma part. Je pense qu'il sera là demain en fin de journée.

Malko raccrocha, soulagé. Il n'avait pas très envie de porter *seul* la responsabilité d'une telle action clandestine aux développements incertains. Il ne restait plus qu'à passer le temps jusqu'au lendemain soir.

*

* *

L'ambiance du *Cristal* était toujours aussi glauque et gaie à la fois. Entre les interjections des joueurs de billard, la musique assourdissante et les puttes rôdant de table en table, l'atmosphère était assez étonnante. Helen avait invité Bruce, son copain interprète, un avocat italien qui lui faisait les yeux doux, un journaliste noir de son agence qui répondait au nom d'Evariste et un des « enquêteurs »

américains, qui, plongé dans une espèce de stupeur alcoolique, têtait sa bière sans adresser la parole à personne.

Au premier N'dombolo, la Britannique sauta sur ses pieds et glissa un regard implorant à Malko.

— On y va ?

Impossible de refuser ! Si ses patrons du MI-6 l'avaient vue se déhancher sur la piste, ils seraient tombés raides. Depuis l'époque où la reine Victoria gainait les pieds de table censés évoquer des sexes en érection, la Grande-Bretagne avait fait du chemin. Malko décida de se laver le cerveau, guettant l'entrée et priant pour que la volcanique Agathe ne vienne pas le poursuivre à nouveau. Moins il aurait de contacts avec les Rwandais, mieux cela vaudrait.

Son regard fut attiré par une grande Noire habillée d'un débardeur et d'un jean, en train de jouer au billard. Elle lui tournait le dos, penchée sur le tapis vert, *très* appétissante. Un beau fauve. Quelqu'un lui frôla l'épaule. Il se retourna :

Moko, la petite pute kenyane, lui adressait son sourire doux et vicieux... elle se pencha, l'embrassant légèrement, sans souci d'Helen.

— On danse un peu ? proposa-t-elle.

Helen s'effaça avec un sourire, continuant à danser toute seule... Moko se glissa dans les bras de Malko et, au bout de quelques instants, lui souffla à l'oreille :

— On va un peu dehors ?

Les couples se retrouvaient souvent dans le parking, en face de la mosquée, pour une étreinte rapide ou une fellation. Il déclina avec un sourire.

— Une autre fois !

Moko s'arrêta quand même de danser, le prit par la main et l'entraîna, sous le regard approbateur d'une pute assise sur une banquette. Elle le tenait solidement et Malko ne voulut pas la vexer. Ils grimpèrent l'escalier sous le regard intéressé du videur et s'enfoncèrent dans l'obscurité, derrière des voitures en stationnement. Arrivée dans un coin sombre, Moko s'accroupit, plongea la main sous une voiture en stationnement définitif, étant donné son état, et prit un paquet dissimulé sous la carrosserie qu'elle tendit à Malko.

Au poids, il devina immédiatement ce dont il s'agissait...

— Je l'ai payé cinquante dollars, annonça Moko. Si tu me donnes vingt dollars en plus, c'est bien. Il y a des balles aussi.

Malko déplia le chiffon, découvrant un vieux Colt 45 automatique et une boîte de cartouches de 11,43.

— D'où vient-il ?

— On me l'a apporté au bus de Nairobi, expliqua-t-elle. Un ami.

— Merci, dit Malko.

C'était déjà moins encombrant que la Kalachnikov, même avec une

crosse pliante. Il compta l'argent à Moko qui souleva sa jupe et le glissa dans son slip. Mais au lieu de regagner le *Cristal*, elle s'appuya à la voiture et adressa à Malko son doux sourire de salope.

— On a le temps ! Il ne faut pas rentrer tout de suite, sinon ils vont être étonnés. Tu me donnes dix dollars et je te suce.

— Merci, déclina Malko. On va juste attendre un peu.

Elle n'insista pas et ils restèrent dix minutes immobiles dans l'obscurité avant de regagner la discothèque. Malko avait glissé l'arme entre sa ceinture et sa chemise, à la hauteur de sa colonne vertébrale. Heureusement qu'il portait une veste. Au retour, le videur lui adressa un clin d'oeil égrillard. Voilà comment se font les réputations. Moko alla se coller à Bruce et Malko rejoignit Helen qui dansait toujours toute seule sur la piste.

*
* *

La journée avait passé lentement. Comme il n'y avait pas de session, la plupart des avocats s'étaient retrouvés autour de la piscine. Helen aussi était venue prendre l'air. La veille au soir, en rentrant, elle et Malko avaient fait l'amour. Comme si elle s'était inspirée de Moko, elle avait sucé Malko aussi bien qu'aurait pu le faire la Kenyane. À croire que les deux femmes s'étaient donné le mot. Elle ne lui avait plus reparlé de leur week-end dans le Serengeti.

Malko vit soudain surgir un des employés de la réception, accompagnant un homme aux cheveux gris, une valise à la main. Il désigna de la main Malko, et le nouveau venu se dirigea vers lui. Il avait la cinquantaine, un visage poupin, des lunettes et un léger embonpoint.

— Je m'appelle Mark, annonça-t-il. Je crois qu'on vous a prévenu de mon arrivée. Nous pouvons bavarder ?

Ils s'installèrent à l'écart sous un parasol et le nouveau venu se présenta :

— Mark Kroll. J'appartiens à la cellule de crise de la Maison-Blanche. J'étais à Kampala pour tenter de désamorcer le différend entre le Rwanda et l'Ouganda quand M. Capistrano m'a parlé de votre problème...

— Au téléphone ? s'inquiéta Malko.

L'Américain le rassura d'un sourire.

— Non. J'ai un Inmarsat « protégé », ce qui me permet de rendre compte en toute sécurité. Il est à votre disposition. J'ai également apporté de l'argent que je viens de déposer au coffre de l'hôtel. Il y a cent mille dollars. C'est ce que vous avez demandé, n'est-ce pas ?

— C'est la somme qui risque d'être nécessaire à ma mission, corrigea Malko.

Mark Kroll ne releva pas. Il ouvrit le couvercle de son téléphone satellite et l'orienta de façon à « accrocher » un satellite de retransmission. Il leva la tête au bout de quelques instants.

— Voilà, vous êtes prêt à émettre. Vous savez comment cela fonctionne ?

— Oui.

— M. Capistrano attend votre appel à midi, heure de Washington. Je vous laisse.

Visiblement, il ne tenait pas à être mêlé à une opération trop sulfureuse. Malko composa le numéro de Frank Capistrano qui décrocha aussitôt.

— Je vois que vous avez établi la liaison, fit ce dernier, visiblement soulagé. De cette façon, vous pouvez me mettre au courant sans risque. Nous sommes sur un circuit totalement protégé. Si j'ai bien compris, vous souhaitez faire évader cette crapule de Jean-Bosco Sagatwa.

Malko précisa aussitôt :

— Ce n'est pas un choix personnel mais le prix qu'il exige pour ses révélations.

— Il sait vraiment beaucoup de choses ?

— Il prétend tout savoir sur cet attentat. Qui l'a commandité, qui l'a commis.

Malko lui résuma d'abord sa conversation avec le criminel de guerre rwandais, ensuite les garanties qu'il allait lui imposer, et enfin son *modus operandi*.

— Bravo ! conclut le *Special Advisor*. Tout est bon, dans votre plan. Y compris la présence de votre amie du MI-6.

— Je ne comptais pas l'emmener, avança Malko.

Frank Capistrano eut un rire épais.

— Au contraire ! S'il y avait un pépin, cela permettrait aux « Cousins » d'endosser en partie la responsabilité de l'opération. Bien sûr, tout est subordonné à ce que Sagatwa va vous dire *avant* l'évasion. Là, je me fie à votre jugement. Le reste est académique. À un détail près.

— Lequel ?

— J'espère que vous n'avez pas pensé *sérieusement* à laisser un type comme Sagatwa s'évanouir dans la nature.

Malko demeura silencieux. Ce que venait de dire Frank Capistrano était d'une clarté biblique. Une fois les renseignements extorqués à Jean-Bosco Sagatwa, Malko devait l'exécuter.

CHAPITRE XIII

— Cela ne va pas être facile, se défendit Malko. Surtout en présence d'Helen.

— Ce n'est pas elle qui vous dénoncera, ricana Frank Capistrano. Je ne comprends pas vos scrupules. Vous avez lu l'acte d'accusation : ce type a planifié et réalisé en partie l'exécution de huit cent mille Tutsis. Si nous ne vivions pas dans un monde de fous, il serait pendu depuis longtemps. On ne doit avoir aucun scrupule. En plus, en liberté, c'est une bombe à retardement. Imaginez qu'on le reprenne et qu'il parle...

C'était surtout cela qui importait à l'Américain, plus que les crimes commis par Sagatwa. Frank Capistrano n'était pas vraiment un « Human Rights Freak » [36]. Simplement un défenseur de la raison d'État. Sentant la réticence de Malko, il enchaîna :

— Malko, vous savez le respect et l'amitié que j'ai pour vous. Dans cette situation, c'est vous qui êtes sur le terrain, qui prenez les décisions. Si vous estimez qu'il est possible d'échanger les informations dont nous avons besoin contre cette « évasion », *go ahead* ! Sinon, vous « démontez ». Mais l'élimination de Sagatwa n'est pas négociable. Il vaudrait mieux tout annuler que de le lâcher dans la nature. Personne ne vous en voudra.

Clac ! Le piège s'était refermé sur Malko. Celui-ci savait très bien que Frank Capistrano mentait. Non seulement on lui en voudrait, mais il serait sur la liste noire. Dans le monde parallèle, c'était comme dans la Mafia. Un tueur qui refusait d'exécuter un contrat devenait, à son tour, lui-même l'objet d'un autre contrat. C'était quasiment une faute professionnelle. Dans un milieu où il n'y avait ni syndicat ni négociations pour résoudre les conflits.

Le feu vert de Frank Capistrano, c'était le baiser de la mort.

— Je vous fais confiance ! lança chaleureusement l'Américain. Le président m'attend pour un *meeting*, je vous laisse. Désormais, vous avez tous les éléments. Rappelez-moi, *après*. Je n'aime pas le suspense. Que Dieu vous garde et *take care*.

Malko regarda le compteur de l'Inmarsat. Ils avaient parlé exactement sept minutes. C'était peu pour une décision de cette importance. À peine eut-il refermé le couvercle de l'appareil que Mark Kroll revint vers lui, souriant largement.

— Je dois repartir bientôt, annonça-t-il. Il y a encore une petite formalité. Venez avec moi.

Ils rentrèrent ensemble dans l'hôtel, gagnant la modeste salle des coffres jouxtant les toilettes. Chacun avec sa clef respective.

L'Américain prit dans son compartiment une énorme enveloppe kraft, puis la tendit à Malko, avec une feuille de papier.

— Voilà les cent mille dollars. Vous signez ici.

Malko apposa un gribouillis en bas d'un papier anodin où il était question de frais de mission exceptionnels. L'argent des contribuables américains était bien gardé... Satisfait, Mark Kroll plia le papier et lui tendit la main.

— Désolé de ne pas dîner avec vous. Je dois reprendre un vol à Kilimandjaro Airport pour Dar Es-Salaam.

Ils se séparèrent dans le hall, Malko regagnant la piscine. Admiratif. Frank Capistrano était d'une efficacité redoutable. Il avait pu lui faire parvenir l'argent dont il avait besoin, expliquer son point de vue et s'extraire du problème, en coupant Malko de toute communication. Mark Kroll aurait sûrement pu lui laisser l'Inmarsat « protégé », mais ce n'était pas dans ses instructions.

Malko se commanda une vodka. Amer. Certes, son plan avait été approuvé, mais avec quand même une légère modification : le meurtre programmé de Jean-Bosco Sagatwa. Malko avait beau savoir que le *Special Advisor* de la Maison-Blanche avait raison, il ne pouvait pas se transformer en assassin du jour au lendemain. Hélas, il n'avait guère le choix. Il menait une guerre secrète et dans les guerres, on se désertait pas, quels que soient les états d'âme. Frank Capistrano le savait parfaitement.

Donc, il ne lui restait plus qu'à s'habituer à l'idée de tuer Jean-Bosco Sagatwa. En plus, sous le nez d'Helen, agente du MI-6 !

*
* *

Dorobo était là, assis à la même place, à la terrasse du *Magezera Club*. Malko, sans perdre de temps, lui tendit ses cent dollars. Depuis sa conversation avec Frank Capistrano, il n'avait cessé de penser au piège dans lequel il était, sans trouver de solution.

Le processus se déroula exactement comme la fois précédente. Le fourgon « *Glory to God* » attendait en face du *Club*. Malko s'y changea en avocat et ils pénétrèrent sans problème dans la prison. Jean-Bosco Sagatwa semblait soucieux quand il rejoignit Malko au parloir.

— Vous n'avez parlé de ça à personne ? demanda-t-il immédiatement.

— Bien sûr que non. Pourquoi ?

Le Rwandais secoua la tête et grommela :

— Je ne sais pas. Il y a eu une inspection de ma cellule, une fouille, ce qui n'arrive jamais. Ces salauds m'ont piqué les dollars. Vous en avez d'autres ?

— J'en ai d'autres, le rassura Malko, mais avant tout, je voudrais

vous poser une question, monsieur Sagatwa. Quand vous me parlez d'évasion, où pensez-vous aller, une fois hors de cette prison ?

Le visage du Rwandais s'éclaira.

— Où ? Mais au Kenya, bien sûr !

— Pourquoi au Kenya ?

— J'ai un bon ami là-bas, qui est sous la protection du président Arap Moi, Félicien Kabuga. J'ai son téléphone. Vous n'aurez même pas à vous occuper de moi, il viendra me chercher là où vous me déposerez, de l'autre côté de la frontière.

— Ça tombe bien, approuva Malko. Depuis notre dernière conversation, j'ai réfléchi et conçu un plan qui pourrait vous aider à retrouver la liberté. Sous certaines conditions, bien sûr.

Il exposa au Rwandais son idée de « safari » dans le Serengeti. Jean-Bosco Sagatwa en bavait de joie.

— C'est très bien ! fit-il à voix basse. Mon ami Kabuga se trouve justement dans une propriété un peu au nord de la frontière, pas loin du Masai-Mara. Une fois avec lui, je peux attendre tranquillement que les choses se calment. Personne ne viendra me chercher là-bas. Je suppose que vous ne reviendrez pas en Tanzanie.

— Je ne pense pas, fit Malko. Autre question : comment comptez-vous sortir d'ici ? Là, je n'ai aucun plan...

Le Rwandais se retourna nerveusement vers les deux soldats tanzaniens de l'autre côté de la paroi vitrée, puis se pencha vers Malko.

— J'ai tout prévu, affirma-t-il. D'abord, il faut choisir un jour où Dorobo est de service. C'est facile, il le sait une semaine à l'avance. Ensuite, je demande à me faire examiner au Mont-Meru Hospital le jour où vous êtes prêt. Je l'ai déjà fait et cela ne pose aucun problème. Il suffit que je me plaigne de douleurs dans le ventre. Les Tanzaniens meurent de peur qu'on soit empoisonné !

— Vous avez toute confiance en ce Dorobo ?

— Avec moi, il gagne de l'argent et a envie d'en gagner encore plus, fit cyniquement Sagatwa.

— Quelle est sa fonction dans la prison ?

— Il dirige la sécurité intérieure.

Un ange passa et s'éloigna en s'esclaffant.

— Que va-t-il pouvoir faire ?

— Normalement, quand je vais au tribunal dans le fourgon blindé qui sert à nous transporter, il y a deux gardes tanzaniens, fournis par l'armée. Plus le chauffeur. On me passe les menottes dès que je sors d'ici et on me les enlève au tribunal. Dorobo peut demander à remplacer les deux gardes. Il le fait quelquefois, car il est payé en plus. Il suffit de donner quelques shillings aux gardes, ils ne protesteront pas.

— Et le chauffeur ?

Sagatwa eut un sourire cruel.

— Il y a deux solutions : on l'achète ou on le tue.

Malko vit bien qu'il penchait pour la seconde solution.

Son plan n'était pas clair, pourtant.

— Si je comprends bien, dit Malko, vous sortez d'ici avec Dorobo et un chauffeur acheté. Au lieu de gagner l'hôpital, vous allez à l'aéroport. Et ensuite ?

— Ensuite, on décolle pour le Kenya ! compléta le Rwandais.

— Et Dorobo ? Il risque d'avoir des problèmes. Comme le chauffeur.

Jean-Bosco Sagatwa eut un sourire rusé.

— Non. Le chauffeur sera assommé ou tué. Si on le tue, on économise dix mille dollars. Dorobo, lui, vient avec nous. On lui donne cinquante mille dollars. Il ne veut pas négocier à moins. Mais, avec cet argent, une fois au Kenya, il pourra monter une affaire de transport. C'est ce qu'il veut.

— Cela fait soixante mille dollars, compta Malko.

— Et moi ? J'aurai besoin d'argent, là-bas. Il va falloir acheter des papiers. Même avec la protection du président. Moi, je devrai arroser des gens. Il me faut quarante mille dollars.

Il se frotta les mains distraitement, comme s'il évaluait déjà ses frais, guignant Malko du coin de l'oeil. Celui-ci le sentait comme une pile électrique, sous ses dehors calmes. Il touchait à la liberté et ça l'excitait beaucoup. C'était le moment de porter l'estocade. Il adressa un sourire rassurant ; au criminel de guerre.

— Tout cela me paraît parfait si vous êtes sûr de Dorobo, dit-il.

— Dorobo veut de l'argent, trancha Sagatwa. Même s'il travaille cent ans, il ne gagnera jamais une somme pareille.

— Donc, conclut Malko, vous vous chargez de cette partie-là. Et, la prochaine fois que je vous verrai, je vous apporterai l'argent. Vous allez payer d'avance ?

— Vous me prenez pour un imbécile ? protesta le Rwandais. Je donnerai dix mille dollars à Dorobo et mille au chauffeur, le matin du départ. Le reste, quand on montera dans l'avion. Vous avez une arme ?

— Vous voulez tuer Dorobo ? demanda Malko qui commençait à connaître Sagatwa.

Ce dernier réussit à paraître offusqué.

— Bien sûr que non ! D'ailleurs, j'ai besoin de lui. Je ne parle pas bien le swahili du Kenya. Il m'aidera dans la dernière partie du trajet. Seulement, je ne veux pas qu'il soit tenté de me liquider. Pour avoir tout l'argent...

Voilà quelqu'un qui connaissait l'âme humaine. Jean-Bosco Sagatwa se tut, frottant ses mains grasses l'une contre l'autre,

regardant Malko par en dessous.

— D'ailleurs, précisa-t-il, vous ne reviendrez pas ici, cela pourrait attirer l'attention. Déjà, deux fois, c'est beaucoup.

— Comment aurez-vous l'argent, alors ? Même les onze mille dollars ?

— Vous avez les cent mille dollars ?

— Oui, dit Malko d'une voix égale. En billets, dans le coffre de l'hôtel...

Jean-Bosco Sagatwa hocha la tête, approbateur.

— C'est bien, grommela-t-il. Vous donnerez les dollars à Renée Vernon. C'est elle qui viendra me voir, la veille du départ.

— Vous voulez dire que Mme Vernon va être complice ? s'étonna Malko.

Jean-Bosco Sagatwa eut un vrai sourire de crocodile.

— Elle ne peut plus refuser ! Sinon, je la dénonce pour vous avoir aidé à me voir. Elle ne risquera rien, puisqu'elle ne sera pas dans le fourgon. Personne ne la verra me donner cet argent.

— Bien, approuva Malko, il ne vous reste plus qu'à apporter votre part de l'accord...

Le Rwandais plissa les yeux, soudain tendu.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je vais vous donner les conditions que je pose pour vous faire évader, continua paisiblement Malko. Vous n'imaginez quand même pas que je vais faire tout cela et vous demander, *après*, de me dire ce que vous savez.

— Je ne vous le dirai pas avant ! jappa le Rwandais, soudain crispé de fureur.

— Voici comment nous allons procéder, dit Malko. Vous allez me raconter, *avant de sortir de cette prison*, la genèse et l'exécution de cet attentat. En me donnant assez de détails pour que je puisse apprécier la véracité de votre récit. D'ici votre « sortie », vous allez préparer un document avec plus de détails et *les noms* de tous les participants. Vous me le remettrez dans l'avion, signé. Souvenez-vous que vous aurez toujours des menottes.

Sagatwa lui jeta un regard mauvais.

— Et si vous n'êtes pas satisfait, vous me ramenez à la prison ?

— Non, fit Malko. Vous sautez de l'avion. Sans parachute. Malheureusement, il n'y en a pas sur ces appareils. Pour gagner du temps, je vous avertis : tout cela n'est pas négociable. Ou vous commencez immédiatement à me raconter la préparation et l'exécution de cet attentat, ou vous ne me revoyez jamais, et il y a de fortes chances que vous terminiez vos jours ici ou dans une autre prison.

Jean-Bosco Sagatwa crispa ses mâchoires. Malko se dit que s'il

avait pu l'écharper vivant, il l'aurait fait sur-le-champ. Il demeura silencieux presque une minute, fixant le bois de la table, puis releva la tête.

— Si vous me baisez, menaçait-il, je me vengerai. Même si je reste en prison. J'ai encore des amis dehors, nous partageons les mêmes idées. Ils vous retrouveront et ils vous tueront.

— Je veux simplement prendre mes garanties, précisa Malko. De plus, dans la première partie de votre récit, je veux *un* nom. Un seul. Alors, que décidez-vous ?

Son regard ne quittait pas celui de Jean-Bosco Sagatwa. Il voyait bien que le Rwandais avait avalé l'appât, l'hameçon, et la ligne. Il était mûr. La perspective de retrouver la liberté lui faisait abandonner toute prudence. Il était comme un homme qui a envie d'une femme et ne pense plus qu'à cela. Mais c'était un être retors, il donnerait sûrement du fil à retordre à Malko. Le faire évader, c'était un peu comme s'enfermer dans la même pièce avec un fauve qui ne rêve que de vous dévorer.

Le Rwandais regarda sa montre et dit à voix basse :

— Très bien, je vais tout vous raconter. À une condition. Nous allons tout organiser maintenant. Sinon, je ne dis rien.

— D'accord, fit Malko.

Le Rwandais tira un papier de sa poche.

— Dimanche, Dorobo est de service.

— Vous pouvez vous faire transporter à l'hôpital un dimanche ?

— Oui. Vous pouvez retenir l'avion pour ce jour-là ?

— Oui, je pense.

— Très bien. Il faut donc que Renée Vernon vienne me voir ce vendredi. Ça ne pose pas de problème, je l'appellerai demain. Vous lui remettrez les onze mille dollars.

On était mercredi, ce qui laissait à Malko le temps de s'organiser. Mais cela paraissait encore un projet fou.

— En admettant que *votre* plan fonctionne, dit-il, comment vais-je vous retrouver et où ?

— À l'embranchement de la piste menant à la prison et de la route de l'aéroport. Soyez là à partir de huit heures. La seule chose que je ne puisse pas garantir est l'heure exacte du transfert. Vous aurez une voiture ?

— Oui.

— Bien, parce qu'il ne faudra pas garder l'ambulance.

Il réfléchit quelques instants et hocha la tête, satisfait.

— Je crois que c'est tout. Je vais vous raconter maintenant tout ce que je sais sur l'attentat du 6 avril 1994.

CHAPITRE XIV

Jean-Bosco Sagatwa passa une grosse langue rose sur ses lèvres épaisses et se pencha en avant, comme s'il craignait que Malko ne saisisse pas ce qu'il allait dire.

— Tout a commencé fin décembre 1993, commença-t-il. Grâce à ce qu'on a appelé les accords d'Arusha, signés le 4 août 1993, le gouvernement du président Habyarimana en place à Kigali avait scellé une trêve avec le FPR de Paul Kagamé qui occupait une partie du pays, au nord. Kagamé avait lancé depuis 1990, comme vous le savez, un mouvement de reconquête du Rwanda par les Tutsis, appuyé par l'Ouganda. Après de multiples péripéties, l'intervention de l'ONU et des pays voisins, tout le monde était tombé d'accord pour que ce conflit se termine par un accord politique incluant le partage du pouvoir, alors détenu entièrement par les Hutus, entre Tutsis du FPR et Hutus. Dans le cadre de cet accord, six cents hommes de l'APR – l'armée tutsie – avait reçu l'autorisation de s'installer en plein coeur de Kigali, dans l'enceinte du CND.

— Le parlement ? fit préciser Malko.

— Tout à fait. La Minuar – force d'interposition des Nations unies – devait veiller à ce qu'il n'y ait pas d'incident entre les deux parties et à ce que seules les armes légères soient tolérées en ville.

— Donc, pas de missiles sol-air ?

— Bien entendu ! Dans le détachement de l'APR cantonné au CND, il y avait des politiques et des militaires de grade élevé. Moi, je remplissais de nombreuses missions de liaison entre le camp Kanombé et le CND. C'est là que j'ai retrouvé le colonel Lizindé.

— Vous le connaissiez donc ?

— Bien sûr. Nous avions fait l'école militaire ensemble et nous sommes de la même ville, Biumba. Le Rwanda, c'est tout petit. Au début, nos rapports ont été assez froids, et puis, on a commencé à aller boire des bières ensemble au Cercle sportif et ça s'est réchauffé. Il se mettait en civil et je venais le chercher au CND.

— Vous faisiez cela pourquoi ?

Jean-Bosco Sagatwa eut un sourire rusé.

— Mes chefs voulaient des informations sur ce qui se préparait au CND. Ils savaient que Lizindé était au courant, de par son rôle, de beaucoup de choses. Et je pense que lui aussi avait des instructions de Paul Kagamé pour obtenir des informations sur les FAR.

Vieille histoire : deux barbouzes cherchant à se « tamponner » mutuellement. Pendant la guerre froide, c'est un jeu qui s'était

beaucoup joué à Berlin, entre Allemands de l'Est et de l'Ouest.

— Continuez, fit Malko.

— Peu à peu, nous sommes redevenus copains ! expliqua le Rwandais. La situation était très tendue à Kigali, il y avait de nombreux meurtres. Tout le monde appréhendait ce qui allait se passer. Le président Habyarimana tergiversait, ne voulant pas abandonner le pouvoir, mais les Nations unies le pressaient d'agir. Nous parlions souvent de cela avec Lizindé. Celui-ci ignorait un fait essentiel me concernant. C'est que j'appartenais à l'*Akazu*.

— Qu'est-ce que c'était vraiment ? interrogea Malko.

— Un groupe de politiques et de militaires qui refusaient absolument de partager le pouvoir avec les Tutsis. Nous préférions la guerre civile. On se raccrochait à l'espoir qu'Habyarimana ne céderait pas à l'ONU. Mais, vers la fin mars, il nous a annoncé au cours d'une réunion secrète qu'il était obligé de céder aux Nations unies et qu'à son retour de Dar Es-Salaam, où il allait rencontrer les présidents du Burundi, de l'Ouganda, du Zaïre et de la Tanzanie, il annoncerait, dès le 8 avril, l'installation d'une autorité de transition comportant des représentants tutsis.

— Ça n'a pas été rendu public ?

— Non, il voulait attendre le dernier moment, s'assurer du concours de la Minuar. Mais, nous, à l'*Akazu*, nous avons compris que si nous ne faisons rien, nous perdrons le pouvoir. Il fallait donc éliminer Habyarimana avant qu'il annonce sa décision.

— Vous ne pouviez pas le faire tuer par des gens de la Garde présidentielle ?

— C'était gênant, avoua Jean-Bosco Sagatwa, le monde entier nous aurait cloués au pilori. Alors, j'ai eu une idée.

Il se tut, comme s'il hésitait à se livrer.

— Dépêchez-vous, dit Malko en lorgnant les gardiens, ils vont finir par nous interrompre. Quelle était votre idée ?

— Souvenez-vous que *personne*, à part une poignée de dirigeants hutus, ne connaissait les intentions d'Habyarimana. Un soir donc, où je devais retrouver Lizindé, je suis arrivé, en apparence bouleversé. Nous avons bu, et, comme si je me laissais aller, je lui ai dit que je venais d'apprendre une nouvelle épouvantable. Le président Habyarimana, à son retour de Dar Es-Salaam, allait interrompre le processus de réconciliation et massacrer tous les Tutsis rwandais, afin de résoudre le problème une fois pour toutes ! Je lui ai dit que j'étais atterré, car, bien que hutu, j'avais de nombreux amis tutsis.

Malko imaginait la scène.

— Il vous a cru ? demanda-t-il.

Jean-Bosco Sagatwa inclina lentement la tête.

— Oui. Pour plusieurs raisons. D'abord, tout le monde savait que

les plus extrémistes des Hutus préparaient depuis plusieurs mois le génocide des Tutsis. Radio Mille Collines lançait des appels au meurtre, renforcés par des articles dans la presse, et il y avait eu déjà plusieurs incidents. Même la Minuar était au courant.

— Et les Tutsis ne faisaient rien ?

— Ils ne pouvaient rien faire. Les FAR étaient hutues et le pouvoir avait armé des milices anti-Tutsis, les *Interahamwe*. Ils avaient dressé des listes de Tutsis, village par village, y incluant leurs sympathisants hutus. Quant à l'APR, elle n'était pas militairement capable de s'opposer à la liquidation des Tutsis.

— Lizindé ignorait vraiment votre appartenance à l'*Akazu* ?

— Oui, bien sûr. Il me prenait pour un Hutu modéré, je ne m'étais jamais mis en avant.

— Cependant, d'après l'acte d'accusation, fit Malko, vous étiez un des planificateurs de ce génocide programmé.

— Je défendais les miens, grommela Sagatwa, bougon, sans regarder Malko.

Frank Capistrano avait une fois de plus raison. Sagatwa ne méritait pas la corde pour le pendre. Malko surmonta son dégoût et demanda :

— Et ensuite ? Que s'est-il passé ce soir-là ?

— Rien. Nous nous sommes séparés. Il était très perturbé. Moi, je savais qu'il allait rendre compte à Kagamé. C'est ce que nous escomptions. Nous avions convenu de nous revoir le lendemain, mais il s'est décommandé. J'ai cru alors qu'il m'avait percé à jour. Mais il m'a appelé le surlendemain, en me disant qu'il avait dû aller à Mulindi, dans le Nord. Là où se trouvait Kagamé. Le soir, quand nous nous sommes retrouvés, la première chose qu'il m'a dite, c'est : « Il faut tuer le président Habyarimana ! »

Il s'interrompit. Malko pouvait imaginer sa satisfaction. Faire liquider son ennemi par un autre ennemi, c'est le rêve absolu de tout manipulateur.

— Qu'avez-vous fait à ce moment ? demanda-t-il.

Sagatwa esquissa un sourire.

— Nous avons discuté technique. Moi, j'avais reçu des instructions et je savais où je devais l'amener. Mais il fallait le faire avec prudence. Alors, j'ai dit que nous avions pensé que le plus sûr, c'était d'abattre l'avion d'Habyarimana quand il reviendrait de Dar Es-Salaam. Il m'a approuvé. C'est alors que je lui ai dit que nous ne possédions ni missiles sol-air, ni personne capable de s'en servir.

— C'était vrai ?

— À moitié. Les Français nous avaient livré quinze Mistral, missiles très performants montés sur véhicules, mais nous n'avions pas de personnel entraîné pour les servir. En outre, les Français gardaient un oeil dessus. Ils étaient sous bonne garde au camp Kanombé. En tout

cas, il m'a dit qu'il allait réfléchir au problème et qu'on se reverrait le lendemain. C'était le 3 avril. Je sentais qu'il m'avait cru. D'ailleurs, Radio Mille Collines appelait tous les jours au meurtre des Tutsis.

— Et vous prépariez le meurtre de celui qui allait leur donner le pouvoir !

Une fois encore, Sagatwa ne répondit pas, continuant comme s'il n'avait pas entendu :

— Le lendemain, j'ai compris tout de suite que Lizindé avait parlé à ses chefs, sûrement à Kagamé en personne. Personne d'autre ne pouvait prendre une telle décision. Il m'a annoncé tout de go qu'il pouvait mettre à ma disposition deux missiles sol-air SAM-16 et leurs servants. Il pouvait les acheminer jusqu'au CND, à Kigali, mais je devais ensuite les prendre en charge.

— Vous aviez déjà décidé du *modus operandi* ?

— Non. Nous l'avons fait ce soir-là. C'était relativement simple. Il fallait tirer les missiles pendant l'approche finale de l'avion, juste avant l'aéroport. Nous connaissions les lieux tous les deux et nous sommes tombés d'accord que le lieu idéal était la colline de Masaka. Il restait alors deux problèmes à résoudre. D'abord, l'acheminement des missiles et du commando les servant, et, ensuite leur exfiltration. Sur le premier point, j'avais déjà monté un schéma. Je m'étais lié, avec un sous-officier du contingent bengali de la Minuar. Il était de garde tous les soirs près du CND. J'ai donc été le trouver et je lui ai demandé s'il pouvait escorter une ambulance du CND jusqu'à l'entrée du camp Kanombé.

— Pourquoi aviez-vous besoin de lui ?

— Sans une escorte Minuar, on risquait d'être arrêté à un barrage.

Malko buvait ses paroles. C'était monstrueux et fascinant. Le Rwandais continua :

— Nous avons tout mis au point. J'avais un contact radio à Dar Es-Salaam. Il pouvait donc donner le « top » du départ du Falcon 50 présidentiel. C'est Lizindé qui a alors souligné qu'il était dangereux de mener cette opération de jour. J'y avais pensé sans trouver la solution. C'est lui qui me l'a fournie.

— Comment ?

— Il s'est fait fort de pouvoir retarder le départ de l'avion de Dar Es-Salaam, jusqu'à la tombée de la nuit. À ce stade, Kagamé était au courant. Or, il est extrêmement lié au président Museveni d'Ouganda qui participait à la réunion de Dar Es-Salaam. C'était assez facile pour lui de prolonger les discussions jusqu'à la nuit. Quand nous nous sommes séparés, tout était au point. J'ai rendu compte aux trois personnes qui étaient au courant de mon côté et on a commencé la préparation des actions qui devaient suivre la disparition d'Habyarimana.

Autrement dit, le génocide...

Un des militaires tanzaniens frappa à la glace de séparation avec la crosse de sa Kalach.

Jean-Bosco Sagatwa sauta sur l'occasion.

— Ils veulent que je retourne dans ma cellule, commença-t-il.

— Vous avez encore beaucoup de choses à me dire, fit sèchement Malko. Sinon...

Le Rwandais n'insista pas.

— Bien, fit-il. Le 6 avril, je me suis rendu au CND vers six heures trente. La nuit tombait. J'ai établi le contact avec le sous-officier bengali de la Minuar. Je lui ai donné un peu d'argent, je ne me souviens plus combien. Quelques minutes plus tard, l'ambulance s'est présentée à la sortie. À côté du chauffeur, j'ai reconnu Lizindé en civil. Moi, j'ai suivi avec ma Jeep. Nous avons traversé la ville par le boulevard Umouganda et ensuite la route de Kibungo, celle qui longe l'aéroport et le camp Kanombé. Sans aucun problème, le véhicule de la Minuar nous ouvrait la route. À l'embranchement menant au camp, nous avons stoppé et j'ai dit aux gens de la Minuar que je n'avais plus besoin d'eux. Ils sont repartis vers la ville. Moi, je suis monté dans l'ambulance avec Lizindé et nous avons repris la route de Kibungo. Nous l'avons quittée pour la piste menant à la colline de Masaka. J'avais repéré un endroit pour garer l'ambulance. Une ferme coopérative occupée par des Français dans la journée. Le soir, il n'y avait personne.

Il s'interrompt, se retournant vers les soldats tanzaniens.

— Continuez ! intima Malko.

De mauvaise grâce, Jean-Bosco Sagatwa reprit son récit :

— Lizindé est descendu et a ouvert les portes de l'ambulance pour que les types du commando puissent descendre. Ils étaient cinq. Dont deux tireurs, équipés chacun d'un SAM-16, et un chef de tir. Ils sont partis dans la végétation de la colline et je suis resté seul avec Lizindé. Je n'arrivais pas à croire que cela allait réussir. J'ai pensé à un de mes camarades qui se trouvait dans l'avion... Le chef d'état-major des FAR et aussi mon patron à la Garde présidentielle. Mais nous ne pouvions pas rater cette opportunité...

— Quelle heure était-il ? demanda Malko.

— Huit heures moins le quart environ. Nous avons attendu, il faisait nuit noire. J'étais très nerveux, car je savais que plusieurs avions devaient se poser dans le même créneau horaire, dont un Hercules C130 de l'armée belge. Et puis, on a entendu un bruit léger de réacteur, sur notre droite. J'ai levé les yeux et j'ai vu les feux de position d'un avion, assez haut dans le ciel, qui se préparait à atterrir. Cela a été très vite. Il y a eu une explosion, puis une seconde. L'avion a pris feu, et il a disparu vers l'ouest. Nous avons entendu le bruit

quand il s'est écrasé. Très peu de temps après, le commando est revenu. Ils avaient laissé les étuis des SAM-16 sur place. Normalement, ils devaient reprendre l'ambulance et regagner le CND. À ce moment, Lizindé m'a dit qu'ils avaient décidé d'appliquer un autre plan. Seul le chauffeur de l'ambulance allait repartir avec. Eux s'infiltreraient en passant par le sud de la colline de Masaka, vers Kisukiro et Gikondo. Une zone très boisée, sillonnée de dizaines de pistes. Ils sont partis immédiatement. Avant de nous séparer, Lizindé m'a étreint et m'a dit : « Merci. »

— Ils se sont méfiés, remarqua Malko. Vous aviez préparé un piège ?

— Oui, reconnut Jean-Bosco Sagatwa. Quelques-uns de mes hommes les attendaient sur la route de Kibungo. L'idée était de les intercepter et de les tuer. De cette façon, la responsabilité de l'attentat aurait été supportée par le FPR. L'ambulance a bien été interceptée, mais seul le chauffeur était à bord. Ils l'ont tué, bien sûr, mais cela ne servait à rien. Les autres ont pu s'échapper, grâce à l'obscurité.

— Quand est-ce que Lizindé a compris qu'il s'était fait avoir ? demanda Malko.

— Je ne sais même pas s'il l'a su avant de mourir, fit Sagatwa. Nous étions quatre seulement.à connaître les véritables intentions d'Habyarimana. Même Paul Kagamé ne l'a peut-être pas su.

Ironie du sort : Paul Kagamé, chef des Tutsis, avait fait assassiner le défenseur des Tutsis dans le camp hutu et déclenché un abominable génocide, cela en croyant sauver les siens !

De nouveau, le soldat tanzanien frappa à la glace de séparation. Malko se pencha vers son vis-à-vis.

— Il me manque encore quelque chose ! rappela-t-il. Qui était le chef du commando ?

— Un Américain, laissa tomber Jean-Bosco Sagatwa. Il s'appelait Walter Park.

CHAPITRE XV

La porte du couloir menant aux cellules s'ouvrit juste au moment où Malko allait demander qui était Walter Park. Sans ménagement, les deux soldats entraînèrent Jean-Bosco Sagatwa vers sa cellule. Dépité, Malko alla frapper à l'autre porte, qui fut aussitôt ouverte par Dorobo. Tandis qu'il se dirigeait vers le fourgon pour se remettre en civil, il enrageait de ne pas avoir disposé de quelques secondes de plus. Walter Park était donc américain. Ce qui expliquerait alors la curieuse attitude de l'Agence...

Mais comment la CIA avait-elle osé commettre un attentat aussi grave sans le feu vert de Langley ? Or, il était impensable que le directeur général de l'époque l'ait donné sans que la Maison-Blanche soit au courant. De plus, les Américains n'avaient alors aucun contentieux avec Habyarimana.

Où était l'explication ?

Malko allait être obligé de patienter quatre jours pour l'apprendre. Dès que le fourgon « Glory to God » l'eut déposé à l'hôtel, il repartit en taxi au TPI, décidé à tout mettre en place pour l'évasion de Jean-Bosco Sagatwa. Il ne voulait pas penser à la phase ultime de l'opération : l'élimination physique du criminel de guerre rwandais. Il y avait tellement de « si » avant d'en arriver là... Helen l'accueillit avec son sourire habituel.

— Est-ce que je peux vous emprunter votre voiture ? demanda Malko.

Elle lui tendit aussitôt les clefs.

— Je suis bloquée ici jusqu'à six heures. Elle est dans le parking, de l'autre côté de Simon Boulevard.

— Je vais à l'aéroport arranger les choses pour notre week-end dans le Serengeti, expliqua Malko.

Une demi-heure plus tard, il était au bureau des Lion Safaris, où traînait le même employé. Cela prit quand même une heure pour établir les papiers et verser un acompte. Quand tout fut arrangé pour le dimanche matin, à partir de huit heures, avec un Beechcraft bimoteur pouvant emporter quatre passagers, Malko demanda négligemment :

— Vous pensez que le pilote pourra nous emmener au-dessus du parc Masaï-Mara ?

— Oui, probablement, il faudra voir avec lui, conseilla l'employé tanzanien.

— Peut-être même pourrions-nous déjeuner là-bas, dans un *lodge*,

continua Malko. J'ai vu sur la carte qu'il y avait une piste d'atterrissage à Kikorok.

— Il faudra vous arranger avec le pilote, répéta l'employé. En principe, c'est défendu. Mais si vous lui donnez un peu d'argent, ce sera O.K.

Malko ressortit du bureau, soulagé. Très vraisemblablement, il n'aurait pas à jouer les pirates de l'air ! Une poignée de dollars aplanirait tous les problèmes. De retour au TPI, il annonça à Helen, l'air navré :

— L'avion ne sera pas prêt avant dimanche.

— Ça ne fait rien, dit aussitôt l'agente du MI-6, je vais m'arranger avec un collègue pour permuter. Nous pourrions rester dimanche et lundi.

Second problème résolu.

Il décida de vérifier un autre point.

— Comment transporte-t-on les prisonniers entre la prison et le tribunal ? demanda-t-il à Helen.

— Dans une sorte de camion blindé, dit-elle. Comme ceux utilisés pour les transports de fonds. Ici, il n'y en a qu'un et quand il est en panne, le tribunal est paralysé. D'habitude, il stationne dans la cour, derrière ce bâtiment.

— Merci, dit Malko, c'était par pure curiosité.

Après l'avoir quittée, il prit le couloir menant à l'arrière du « Kilimandjaro », débouchant dans une grande cour où étaient garés plusieurs véhicules, tous munis de plaques CD bleues. Un fourgon Mercedes blanc aux lignes anguleuses était garé à l'écart. Malko s'en approcha. Le sigle onusien, en bleu et jaune, était peint sur ses flancs et ses portières. Pare-brise et glaces de la cabine semblaient blindés, mais les pneus étaient normaux. Une seule ouverture, en dehors de la cabine : une double porte à l'arrière. Il était immatriculé T 453 CD 45.

Ayant noté mentalement ses caractéristiques, il s'approcha des deux soldats tanzaniens qui gardaient la porte donnant sur Simon Boulevard.

— Je suis journaliste, annonça-t-il. Là-bas, c'est le fourgon qui sert à transporter les prisonniers ?

— Yes, sir ! fit un des deux militaires, très fier d'être interviewé. Il est blindé, mais il ne va pas très vite.

— Il a une escorte, en plus ?

Le Tanzanien le regarda, étonné.

— Une escorte ? Pour quoi faire ? Il est blindé et il y a deux soldats à l'intérieur. Quand il y a plusieurs prisonniers, quelquefois, on ajoute une Jeep. Mais ils ne vont pas s'échapper ! Ils ont les menottes.

Ravi de ses informations, il retourna à sa garde nonchalante et Malko s'éloigna. Jean-Bosco Sagatwa n'avait pas menti.

Il retourna au *Novotel* en taxi. Jusqu'au lendemain, jeudi, il n'avait pas grand-chose à faire, à part tenter de deviner qui était Walter Park. Hélas, à moins d'appeler Washington ou Langley, ce qui était impensable à partir d'un téléphone non protégé, il n'avait aucun moyen de le découvrir.

*
* *

Malko acheva de compter onze mille dollars en billets de cent et scotcha l'enveloppe. Ça n'était pas trop gros... Il avait rendez-vous dans la chambre de Renée Vernon à six heures, après l'avoir eue au téléphone le matin. Il traversa le couloir et alla frapper à sa porte. L'avocate canadienne lui ouvrit tout de suite et le fit entrer.

— Je crois que vous voyez Jean-Bosco Sagatwa demain matin ? dit Malko.

— Oui, en principe.

Elle semblait nerveuse et hésitante.

— Vous pouvez lui remettre ceci ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'argent. Je le lui ai promis en échange des informations qu'il m'a données. Il m'a dit que vous pourriez le lui remettre.

Il avait posé l'enveloppe sur le bureau et Renée Vernon la fixait comme si c'était un cobra. Elle leva les yeux sur Malko.

— Vous savez bien que je n'ai pas le droit de faire ça ! Il faudrait trouver un autre moyen.

Malko sentit le sol se dérober sous ses pieds. Sans argent, il n'y avait pas d'évasion et il ne connaîtrait alors jamais les noms des responsables de l'attentat du 6 avril.

— Écoutez ! dit-il, vous n'aviez pas non plus le droit de me prêter votre robe d'avocat. Vous l'avez fait. Deux fois. Ceci est le dernier volet de cette affaire. Ensuite, vous n'entendrez plus parler de moi.

— Bien, accepta-t-elle à regret. Je le lui remettrai demain matin. J'espère qu'il en fera un bon usage.

La phrase fit tiquer Malko.

— Que voulez-vous dire ?

Renée Vernon lui jeta un bref regard.

— Que tous les prisonniers ne rêvent que d'une chose : s'évader.

Malko se força à sourire.

— Même pour l'Afrique, il n'y a pas dans cette enveloppe de quoi financer une évasion.

Ils se quittèrent sur une poignée de mains plutôt froide et il regagna sa chambre. Cette succession d'obstacles à vaincre était épuisante pour les nerfs. Mentalement, il récapitulait sans cesse les éléments du puzzle : jusqu'ici, ils se mettaient en place d'une façon satisfaisante. Il

en restait un, délicat à traiter : Helen. Il avait décidé de ne pas l'emmener. Trop risqué. Mais il avait besoin de sa voiture pour se rendre à la prison et ensuite à l'aéroport. Il fallait donc qu'il trouve une astuce pour passer la nuit chez elle et retourner ensuite à l'hôtel, le dimanche matin, sous un prétexte quelconque, avant de venir la rechercher. C'était déplaisant, mais faisable.

*
* *

Helen et Malko étaient les seuls clients du *Mambo Café*, ce qui ne semblait pas gêner la jeune Britannique qui nageait dans le bonheur. Il ne lui avait, bien entendu, pas dit un mot du projet d'évasion. Elle posa tendrement sa main sur la sienne.

— Si on allait directement chez moi, je n'ai pas envie de danser ce soir. Il y a trop de monde au *Cristal*.

— Très bien, approuva Malko, qui n'avait pas envie de retomber sur la volcanique Agathe.

Pour regagner Thami Hill, le quartier résidentiel où habitait la jeune femme, ils passèrent par Old Moshi Road, coupant ensuite à travers la colline.

— Tiens, je vais vous montrer où habite Stephen Ngiga, proposa Helen. Ça peut toujours servir.

Depuis son « flirt » involontaire avec la pulpeuse Agathe, Malko avait oublié l'existence de l'homme censé le surveiller pour le compte du gouvernement rwandais. Il ne pouvait pas avouer à Helen que cela n'avait plus d'importance. Elle quitta la route où subsistait encore quelques rares plaques d'asphalte pour un sentier rocailleux et sinueux qui escaladait la colline verdoyante, bordé de villas entourées de hauts murs. C'était là qu'habitait le « gratin » d'Arusha. La Nissan rebondissait de trou en trou, les secouant comme des pruniers.

Deux fois, Helen se trompa et dut faire marche arrière. Il n'y avait aucune indication de rue nulle part. Enfin, elle dévala une côte escarpée et lui montra un grand mur blanc, droit devant eux.

— C'est là.

Ses phares éclairèrent une voiture stationnée le long du mur, face à eux. Quand ils se rapprochèrent, le faisceau lumineux éclaira brièvement l'intérieur du véhicule, un 4×4 sombre. Une femme se trouvait au volant, un homme à côté d'elle. Pendant une fraction de seconde, Malko distingua leurs visages et son poulx monta d'un coup.

Il avait reconnu Agathe, la Rwandaise, et l'homme qui se trouvait à côté d'elle était l'enquêteur de Renée Vernon, Émile Nubaha !

Concentrée sur la conduite, Helen semblait ne rien avoir remarqué. Cinq minutes plus tard, ils entraient dans son jardin.

Helen gagna directement la chambre et se serra contre Malko.

— Ce soir, nous sommes seuls dans la maison, annonça-t-elle. Bruce est en ville et Moko en train de travailler au *Cristal*.

Visiblement, elle avait envie de profiter de cette tranquillité. Malko sentit la bouche de la jeune femme s'écraser contre la sienne et ses mains s'activer sur lui. Elle le déshabilla et l'amena ensuite jusqu'au lit. Il s'attendait à ce qu'elle lui demande de lui faire l'amour mais elle se coucha sur son ventre et sa bouche s'empara de son sexe avec une douceur aérienne. Sa fellation était admirable, et elle se servait de sa langue avec une habileté inattendue chez une Britannique bien élevée. Pendant que Malko grimpait progressivement au ciel, Helen s'interrompit quelques instants pour murmurer :

— C'est Moko qui m'a expliqué comment il fallait faire ! C'est de cette façon qu'elle gagne sa vie. Vous aimez ?

— Vous pourriez la gagner aussi ! confirma Malko, étonné de cette maestria.

Elle s'acharna si bien que, quelques instants plus tard, il poussa un cri étranglé et se répandit dans sa bouche. Helen le but jusqu'à la dernière goutte, puis s'allongea contre lui et souffla à son oreille :

— Je te caresserai encore tout à l'heure. Je voudrais que tu me fasses longtemps l'amour.

Elle se releva et fila à la cuisine, revenant avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, récupérée Dieu sait où, et deux verres.

— On va fêter notre week-end, annonça-t-elle. Débouche la bouteille.

*
* *

Plongé dans une douce euphorie, Malko n'arrivait pourtant pas à effacer de sa mémoire les deux visages éclairés par le faisceau des phares de la Nissan. Que faisait le Hutu de Renée Vernon avec Agathe ? Évidemment, étant donné le tempérament apparemment volcanique de la Rwandaise, cela pouvait s'expliquer par une liaison. Mais ils n'avaient pas l'air d'être plongés dans une conversation amoureuse... Cette collusion expliquerait alors l'insistance d'Agathe à confesser Malko. Car Renée Vernon ne devait pas avoir beaucoup de secrets pour son jeune amant... Dieu merci, elle-même ne croyait pas à une évasion de Sagatwa.

— Encore un peu de Champagne ? proposa Helen.

— Avec plaisir.

Elle remplit son verre et, comme il restait encore quelques bulles dans la bouteille de Taittinger, elle les versa sur le sexe de Malko, qui sursauta.

— Attends ! dit Helen, je vais te sécher.

Immédiatement, sa langue commença à remonter le long de son membre, lapant le Champagne répandu avec l'application d'une mère chatte. Ensuite, avec la même maîtrise qu'à sa première fellation, elle recommença à l'exciter, trempant ses lèvres dans son verre de Champagne et prenant ensuite Malko dans sa bouche. Le picotement des bulles de gaz carbonique contrastait délicieusement avec la chaude caresse de la langue. Au fin fond de l'Afrique, cette fellation sophistiquée avait un côté insolite qui en augmentait encore le plaisir.

Helen le mena presque au bord de l'explosion, puis l'abandonna et s'allongea sur le ventre.

— *Fuck me, now !* dit-elle. *Come in my pussy. Fuck my ass, do what you want.* [37]

Elle s'agenouilla et Malko s'enfonça en elle d'un seul élan, jusqu'à ce qu'elle se cabre de plaisir. Tenant ses hanches minces à deux mains, il la prit longuement, essayant de chasser de son esprit la déception qu'il allait lui infliger dans quarante-huit heures.

Helen se donnait comme une femme amoureuse, accompagnant chaque pénétration d'un soupir ravi, la croupe haute, la poitrine écrasée contre les draps. Puis, Malko, encouragé par cette disponibilité, sentit revenir ses mauvais instincts... Quand il se retira doucement, Helen, sans rien dire, envoya sa main derrière elle, le prit et le guida jusqu'à l'ouverture de ses reins.

— Doucement ! demanda-t-elle, je ne l'ai jamais fait.

Ce qui décupla le désir de Malko. Helen ne cria pas tandis qu'il la forçait, se contentant de pousser un long soupir lorsqu'elle le sentit s'enfoncer très loin au fond de ses fesses. Ses ongles crissèrent sur les draps et elle fut prise d'un brusque tremblement, pendant quelques secondes. En dépit de sa disponibilité, Malko mit un certain temps à l'assouplir. Jusqu'à ce qu'il puisse aller et venir aussi aisément que dans un sexe. Helen haletait et gémissait, le suppliant de la violer encore plus fort.

Sentant monter son plaisir, Malko se mit à la pilonner de plus en plus vite. Il se vida enfin au fond de ses reins en criant.

Il était encore planté en elle quand il entendit un grincement à l'extérieur, dans le jardin. Helen sursauta.

— Des voleurs !

Malko s'arracha d'elle, prêtant l'oreille. Plus aucun bruit. À tâtons, il chercha le Colt 45 qu'il emportait toujours le soir, posé avec ses vêtements. Sans allumer, il fit monter une balle dans le canon, prit son Zippo armorié et dit à voix basse :

— Ne bouge pas, je vais voir !

— Attention ! recommanda Helen, ils sont dangereux.

On n'entendait plus rien. Sans même prendre le temps de se rhabiller, Malko sortit dans le couloir, le pistolet dans une main et son

briquet dans l'autre. Il traversa le petit living et déverrouilla la porte donnant sur le jardin.

Il alluma alors le Zippo dont la flamme puissante éclairait à plusieurs mètres. Le Colt dans l'autre main, il fit le tour de la maison sans rien voir, revenant ensuite là où était garée la Nissan. À ce moment, il entendit un bruit dans la haie séparant le jardin de la route et devina une silhouette tapie dans la pénombre. Il s'immobilisa et braqua son arme.

— Sortez de là, ou je tire ! lança-t-il.

Il s'apprêtait à avancer lorsqu'il y eut un frôlement derrière lui. Il se retourna d'un bloc. La flamme du Zippo éclaira le visage d'Agathe, la Rwandaise, qui venait de surgir de derrière le 4 × 4. Elle n'avait plus rien de sensuel, la lèvre supérieure retroussée en un rictus féroce, les yeux hors de la tête. Elle brandissait un long couteau dans sa main droite. Instinctivement, Mako lâcha le briquet et lui saisit le poignet. Il braqua le pistolet sur elle.

— Lâchez ça !

Sans se démonter, Agathe lança son bras gauche en avant et Malko poussa un hurlement. Agathe venait de lui empoigner les parties sexuelles avec une force incroyable, et les serrait à les écraser !

Sous le coup de la douleur, son doigt se crispa involontairement sur la détente du pistolet. Le coup partit, à quelques centimètres de la Rwandaise qui fit un bond en arrière, lâchant Malko. Ce dernier, groggy, entendit une voix d'homme lancer un appel en swahili. Agathe s'écarta et aussitôt un coup de feu claqua, venant de la haie. La balle pulvérisa une des glaces latérales de la Nissan et rata Malko de peu. Il riposta au jugé, le bas-ventre parcouru d'élancements atroces et les jambes coupées, se laissant tomber derrière le 4 × 4.

Agathe s'évanouit dans l'obscurité. Il entendit des pas sur le gravier, puis une voiture qui démarrait. Helen surgit de la maison et cria d'une voix angoissée :

— Malko ! Où êtes-vous ? J'appelle la police.

— Non, ce n'est pas la peine, fit Malko d'une voix blanche.

En se relevant, il vomit et regagna tant bien que mal la maison. Il s'effondra dans un fauteuil, crispé de douleur, et murmura :

— C'était Agathe et un homme que je n'ai pas vu.

Ses adversaires n'avaient pas prévu qu'il serait armé. Il continuait à souffrir horriblement et en avait des sueurs froides. Ses doigts laissèrent échapper le Colt. Helen fonça dans la cuisine et revint avec une bouteille de cognac Otard XO dont elle versa un plein verre à Malko.

— Buvez ça ! ordonna-t-elle.

Malko s'exécuta. Le cognac lui fit du bien, et son cerveau se remit en marche. Que signifiait cette attaque ? Agathe s'était montrée sous

un jour nouveau. Une tigresse. Il ne voyait qu'une explication : le fait qu'il l'ait surprise en compagnie de l'enquêteur hutu de Renée Vernon, supposé ennemi mortel des Tutsis. Et aussi amant de l'avocate canadienne qui devait se confier à lui sur l'oreiller, selon une tradition millénaire. Ou alors, le patron d'Agathe, grâce aux indiscretions de l'avocate canadienne, se doutait du projet d'évasion... La conclusion était claire : les Rwandais considéraient Malko comme un ennemi.

Helen se pencha tendrement sur lui.

— Ça va mieux ?

— Oui, fit Malko. Mais j'ai eu vraiment mal.

— Venez vous reposer.

Il la suivit jusqu'à la chambre où il s'étendit.

— Helen, demanda-t-il, vous pouvez regarder dehors si vous trouvez mon Zippo ? Il est tombé durant la bagarre et j'y tiens beaucoup.

— J'y vais ! dit-elle, j'ai une lampe.

Elle fut de retour quelques minutes plus tard avec le briquet. Malko avait récupéré.

— C'est dommage que notre soirée se soit terminée ainsi, remarqua-t-il. Vous avez été merveilleuse.

Helen eut un sourire timide.

— Avant, je n'aurais jamais osé faire des choses comme ça ! C'est Moko qui m'a donné des conseils. Vous avez aimé ?

— Beaucoup, affirma Malko.

— Vous voulez qu'on prévienne la police ? Puisque vous avez reconnu Agathe.

— À quoi bon ! Il n'y a pas de témoins. Et je ne tiens pas à attirer l'attention des autorités tanzaniennes.

Apparemment, les coups de feu n'avaient pas remué les populations...

— Je vais vous raccompagner à l'hôtel, suggéra Helen, je ne veux pas que vous partiez seul, on ne sait jamais.

*

* *

Épuisé par sa nuit mouvementée, Malko avait dormi tard. On était vendredi et il attendait que Renée Vernon revienne de la prison pour lui poser quelques questions et, surtout, la mettre en garde. Toutes les cinq minutes, il appelait sa chambre. Sans succès.

Découragé et affamé, il décida de descendre grignoter quelque chose à la cafétéria. Il allait y entrer lorsqu'il se heurta presque à l'avocate canadienne qui pénétrait dans le hall, flanquée de son « enquêteur » hutu. Malko fonça sur elle.

— Mme Vernon, je peux vous parler une seconde ? Seule ?

Le Hutu regardait ailleurs. Avant même que l'avocate lui adresse la parole, il avait filé vers le bar. D'un ton agressif, Renée Vernon lança à Malko, à voix basse :

— Vous voulez savoir si je lui ai remis l'argent ? Oui, c'est fait, et ne me demandez plus rien.

— Merci, dit Malko, quand même soulagé, mais il y a autre chose. J'ai été victime cette nuit d'un incident étrange.

Il l'entraîna dans la cafétéria et lui relata l'attaque dont il avait été l'objet, concluant :

— Saviez-vous que votre enquêteur connaissait Agathe ?

Elle secoua la tête, visiblement perturbée.

— Non. Je suis étonnée. Bien qu'il soit à moitié tutsi, il dit qu'il ne les aime pas. Il défend toujours Sagatwa. Je vais le questionner...

— Attendez ! Je vais vous froisser, mais je sais quels sont vos véritables rapports avec lui.

— Comment !

Elle le regardait, mal à l'aise. Malko enfonça le clou.

— C'est votre amant. Ce qui est votre droit. Mais lui avez-vous parlé de mes visites chez Sagatwa ?

Renée Vernon était décomposée. Elle mit plusieurs secondes à répondre d'une voix mal assurée :

— Non, non, je vous le jure... Je ne lui ai jamais rien dit. Pour le reste...

— Pour le reste, trancha Malko, c'est *votre* problème. À plus tard.

Il essaya de se persuader que le fait d'avoir découvert la trahison de l'enquêteur hutu, « taupe » des Tutsis, était une raison suffisante pour avoir tenté de le supprimer. Pourvu que Renée Vernon lui dise la vérité ! Sinon, le représentant des Tutsis risquait d'ameuter les autorités tanzaniennes et d'empêcher l'évasion de Jean-Bosco Sagatwa.

Désormais, Malko était persuadé que le Rwandais détenait la clef du mystère de l'attentat. Tout collait dans son histoire. À laquelle, à ce stade, ne manquait que le principal. Qui étaient les tireurs des SAM-16 et quelle était l'implication de la CIA, s'il y en avait une ? Il n'avait plus qu'un jour et demi à attendre.

Il se dit qu'il ne risquait rien d'aller demander à Agathe pourquoi elle avait voulu le tuer. Elle avait dû avoir le temps d'échafauder une histoire plausible. Et il apprendrait peut-être quelque chose.

*

* *

La porte du bureau d'Agathe était ouverte, mais ce n'était pas Agathe qui se trouvait là. Elle avait été remplacée par une Noire aux dents en avant qui adressa à Malko un sourire de cannibale.

— Que puis-je faire pour vous ? Vous cherchez M. Ngiga ?
— Non, son assistante, Agathe.
— Ah, Agathe ! Elle n'est pas là. Elle est repartie au Rwanda ce matin. C'est personnel ?

— Non, non, affirma Malko en battant en retraite, je reviendrai.

Les Tutsis avaient fait le ménage, « démontant » leur contact. Ce qui, d'un côté, rassurait Malko. Involontairement, il avait découvert quelque chose de compromettant et on avait voulu le faire taire. Incident réglé. Il n'y avait plus qu'à compter les heures jusqu'au dimanche matin. Avec un dernier problème à résoudre. Que faire d'Helen ? Il avait enfoui dans un recoin lointain de son cerveau le *vrai* problème, la liquidation physique de Jean-Bosco Sagatwa. Qui ne pourrait s'effectuer que dans le parc Masai-Mara.

Comme quelqu'un qui se dissimule à lui-même une maladie mortelle, Malko arrivait à ne plus y penser, tout en sachant que la réalité le rattraperait très vite.

Une question d'heures, désormais.

*
* *

Malko était réveillé depuis cinq heures du matin, l'heure où le soleil se levait. Étendu sur le dos, il regardait dormir Helen qui lui tournait le dos. La veille au soir, samedi, ils avaient dîné au *Redd's*, dansé au *Cristal* pour revenir ensuite dans la villa de la jeune femme. Celle-ci était plus amoureuse que jamais, et ne se doutait visiblement de rien. Malko avait guetté anxieusement une réaction des Tanzaniens, concernant Sagatwa. Mais Renée Vernon avait dit la vérité : elle ne s'était pas confiée à son amant hutu.

L'estomac serré, Malko regardait trotter l'aiguille de sa Breitling, essayant de se vider le cerveau. Helen bougea, ouvrit les yeux, vint se lover contre lui et murmura :

— Je vais faire du café.

— D'accord, dit Malko, ensuite je vais à l'hôtel prendre de l'argent au coffre et je reviens vous chercher.

— Oh, ce n'est pas la peine ! Je viens avec vous. Dans cinq minutes, je suis prête.

Elle sauta hors du lit et fila dans la salle de bains. Une seconde, Malko se demanda s'il n'allait pas en profiter pour se sauver... Si Helen venait, tout se compliquait. Celle-ci réapparut, fraîche et rayonnante de bonheur, ses cheveux blonds plus frisés que jamais. Elle prit un appareil photo, des lunettes de soleil, et se tourna vers Malko.

— On y va ?

C'est à ce moment qu'elle réalisa qu'il se passait quelque chose. Il vit la panique dans ses yeux.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée, tendue.

— Je vous ai menti, dit simplement Malko.

— On ne part pas ?

— Si. Mais ce n'est pas un week-end d'amoureux. Elle l'écouta sans l'interrompre, les yeux baissés. Ne tiquant même pas lorsqu'il évoqua le sort final de Jean-Bosco Sagatwa. Puis elle respira profondément et demanda :

— Vous préférez y aller seul ?

— Cela vaudrait mieux.

— Vous ne reviendrez pas ici...

— Non, je ne pense pas.

— Alors, je voudrais venir avec vous. Quoi qu'il arrive. Si vous le voulez bien...

Malko pesa le pour et le contre. Helen était majeure, il ne lui avait rien caché. Elle risquait seulement d'être témoin d'un meurtre et complice de l'évasion d'un criminel de guerre. Mais Frank Capistrano avait donné son feu vert à Malko. Devinant ses pensées, la jeune femme dit d'un ton léger :

— J'en ai un peu assez d'Arusha. Je dirai à ma Maison que j'ai jugé bon de vous suivre, afin de connaître la suite des événements. Allons-y.

*

* *

Finalement, Malko avait décidé d'attendre en face du *Magezera Club*. De là, il surveillait la piste venant de la ville et pourrait ensuite suivre le fourgon emmenant Jean-Bosco Sagatwa à l'hôpital. Il n'y avait pas un chat, le ciel était d'un bleu limpide et il faisait frais. Il baissa les yeux sur sa Crosswind.

Huit heures vingt.

Aucun signe de vie, nulle part, hormis des cris d'oiseaux. À côté de lui, Helen était strictement immobile. Soudain, il aperçut un fourgon blanc qui cahotait sur la piste défoncée. Lorsque le véhicule se rapprocha, Malko reconnut le fourgon blanc de l'ONU servant au transport des détenus. Arrivé devant la prison, il pénétra dans la grande cour et disparut.

Si tout se passait bien, dans quelques minutes, l'évasion de Jean-Bosco Sagatwa commencerait. Malko réalisa qu'il avait la gorge sèche. Machinalement, il effleura la crosse du pistolet glissé dans sa ceinture. Il aurait voulu être plus vieux de quelques heures. Helen avait allumé une cigarette. Mentalement, Malko passait en revue les étapes qui allaient suivre.

— Il ressort ! annonça Helen.

Le fourgon venait de quitter la prison et s'éloignait en cahotant sur la piste défoncée. Malko mit le contact. Dans dix minutes, ils auraient récupéré Jean-Bosco Sagatwa et sa confession.

Si tout se passait bien.

CHAPITRE XVI

Malko démarra, laissant deux cents mètres entre le fourgon et lui. Le camion blanc cahotait sur la piste en contrebas de la route détruite. Un grand champ de maïs à sa droite, il avançait à une allure d'escargot. Les ornières creusées dans la latérite étaient si profondes que le plancher de la Nissan raclait parfois le sol. Deux kilomètres plus loin, on rejoignait la route de Dodombo. C'est à cet endroit qu'ils allaient récupérer Jean-Bosco Sagatwa.

La déflagration, assourdissante, prit Malko totalement par surprise. Le fourgon blanc venait de se transformer en boule de feu ! Ses tympans vibraient encore quand une seconde déflagration, semblable à la première, se produisit. Le fourgon, qui avait continué à rouler quelques mètres, s'arrêta définitivement, projetant des débris dans toutes les directions, une épaisse fumée noire se mêlant aux flammes. La Nissan fut secouée par l'onde de choc. Malko avait écrasé instinctivement le frein.

— Mon Dieu ! fit Helen d'une voix blanche. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il ne restait que des tôles tordues du fourgon éventré. La colonne de flammes et de fumée noire s'élevait à plusieurs mètres. Aucun des occupants n'avait pu survivre.

— RPG 7 ! commenta Malko d'une voix blanche. On les a tirés du champ de maïs. Venez, descendez vite.

Ils sautèrent à terre et il entraîna Helen dans le champ de maïs. Ceux qui venaient de commettre cet attentat s'y cachaient et rien n'interdisait de penser que la Nissan serait leur prochaine cible. Malko arracha son Colt de sa ceinture et l'arma, essayant de percer du regard le rideau opaque des grandes pousses de maïs. Hélas, on n'y voyait pas à plus de quelques mètres. Accroupis, Helen et lui restèrent aux aguets, guettant le moindre bruit. Quelques instants plus tard, une sirène aiguë se déclencha, venant de la prison. Le panache de fumée se voyait de loin.

— Je croyais ce fourgon blindé, murmura Helen, choquée.

— Ce genre de blindage ne résiste pas à une roquette antichars, expliqua Malko. C'est une arme terrifiante dont l'explosion génère une chaleur de 2000 °C.

Jean-Bosco Sagatwa et ses précieuses révélations avaient été transformés en chaleur et en lumière, ainsi que Dorobo et le chauffeur du véhicule. Le Rwandais s'était bien évadé, mais d'une façon inattendue. Des coups de Klaxon hystériques leur firent tourner la tête.

Deux pick-up bourrés de soldats arrivaient de la prison. Malko rentra discrètement son arme et alla garer la Nissan dans le champ de maïs. Les soldats, très excités, ne leur posèrent aucune question, entourant le fourgon en feu et se déployant dans le champ de maïs.

Malko parvint à faire demi-tour et regagna la zone de la prison. D'autres soldats très excités étaient déployés partout et ils firent stopper la Nissan à un barrage improvisé. Malko leur expliqua qu'ils allaient à l'aéroport et s'étaient trompés de route. Un des militaires leur désigna une piste permettant de le rejoindre directement.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Helen.

Malko pèse le pour et le contre. Après la disparition de Jean-Bosco Sagatwa, il n'avait plus rien à faire à Arusha. L'attentat dont avait été victime le Rwandais était signé : c'était le gouvernement de Kigali. Seule inconnue : ce meurtre était-il programmé de toute façon, ou Sagatwa avait-il été tué pour éviter de faire des révélations à Malko ? Ce dernier penchait pour cette hypothèse. En effet, le transport exceptionnel du Rwandais n'était pas prévu ; or, un attentat, cela se prépare. Il y avait donc de fortes chances pour que Renée Vernon ait parlé à son amant, Émile Nubaha, le traître hutu à la solde des Tutsis. Leur permettant de préparer l'attaque du fourgon.

Les auteurs ayant certainement préparé leur fuite, ils seraient difficiles à retrouver.

— Voilà ce que je vous propose, répondit Malko. Nous partons dans le Serengeti, comme prévu. Mais, avant, je repasse à l'hôtel et je prends mes affaires. Je ne reviendrai pas à Arusha. Je me ferai déposer à Nairobi par le Beechcraft qui vous ramènera ensuite ici.

— Formidable ! fit simplement Helen.

De cette façon, au cas improbable où la police tanzanienne apprendrait la location de l'avion, elle ne pourrait faire le lien avec une tentative d'évasion, s'il y avait des fuites du côté de la prison. Arrivé en face du bureau des Regional Airlines, Malko repartit vers la ville. Sur sa droite, un modeste panache de fumée signalait le lieu de l'attentat. Son seul côté positif était d'épargner à Malko de se transformer en exécuteur... Mais la moisson d'Arusha était maigre : un seul nom, sans preuve.

Helen posa une main sur sa cuisse et lui sourit, comme si elle avait deviné ses pensées.

— Je suis désolée pour vous. C'est frustrant.

Malko eut un léger haussement d'épaules.

— C'est la vie.

*

* *

Le petit Beechcraft fit rugir ses modestes moteurs et s'élança sur la

piste de Wilson Airport, d'où Malko avait décollé dix jours plus tôt du Kenya à destination d'Arusha. Il agita le bras en direction de l'avion sans arriver à apercevoir Helen, sûrement collée à un hublot. Peu de chance qu'il la revoie jamais. En tout cas, ils avaient passé deux jours dans le Serengeti à regarder des animaux et à faire l'amour, arrosé de Taittinger Comtes de Champagne chaque fois qu'ils en trouvaient une bouteille. Helen adorait le champagne français. Grâce à son portable, elle avait eu des nouvelles d'Arusha. Le meurtre brutal de Jean-Bosco Sagatwa avait fait des vagues, déclenchant une cascade de déclarations de tous bords.

Aucune trace du commando qui avait tiré les deux roquettes. On n'avait rien retrouvé d'identifiable des occupants du fourgon, Sagatwa, Dorobo et le chauffeur. Et encore moins des dollars transformés en cendres.

Aussi, personne n'avait pu imaginer que Jean-Bosco Sagatwa était sur le point de s'évader lorsqu'il avait été tué. Tout le monde accusait le gouvernement de Kigali qui niait avec vigueur, déplorant même que le processus de la justice internationale n'ait pu aller jusqu'à son terme. Bien entendu, personne ne croyait les Rwandais. En signe de réprobation, le gouvernement tanzanien avait demandé le rappel à Kigali de Stephen Ngiga, qui était parti immédiatement.

Dans quelques semaines, tout cela serait oublié : il restait encore une bonne quarantaine de « génocidaires » à juger.

Quant à l'ONU, elle avait commandé d'urgence un nouveau fourgon cellulaire. En attendant, on transférait les prisonniers au sein de puissants convois militaires, ce qui ralentissait le cours de la justice...

Malko s'installa dans le premier taxi qui accepta de le conduire au *Grand Regency* pour sept cents shillings. Dans très peu de temps, il saurait qui était Walter Park. Si Jean-Bosco Sagatwa ne l'avait pas « enfumé ».

*

* *

C'est tout juste si Mark Spencer n'ouvrit pas les bras à Malko ! Il se contenta d'une poignée de main à lui désarticuler l'épaule.

— *Welcome back* ! [38] dit-il chaleureusement. Votre séjour a été fructueux ?

— Moins que je ne le souhaitais, soupira Malko. L'homme avec qui j'étais en négociation pour obtenir des informations – Jean-Bosco Sagatwa – a été assassiné.

— Oui, j'ai appris cela, fit l'Américain. Un meurtre particulièrement brutal.

Il sembla à Malko que le chef de station de la CIA manifestait un discret soulagement, mais c'était peut-être de la parano...

Malko aperçut la porte du bureau de Priscilla Clearwater grande ouverte et ne put s'empêcher de demander :

— Votre assistante est absente ?

— Elle est partie à Mombasa pour quelques jours. Très éprouvée par l'attaque dont vous avez fait l'objet tous les deux. Que puis-je faire pour vous aujourd'hui ?

— J'ai besoin de rendre compte, dit Malko. À M. Frank Capistrano. Je voudrais utiliser une des lignes « protégées » dont vous disposez.

— Pas de problème.

Mark Spencer décrocha son téléphone et composa un numéro à quatre chiffres.

— Tom, fit-il, voulez-vous venir dans mon bureau ?

Cinq minutes plus tard, un rouquin à lunettes apparut et Mark Spencer le présenta à Malko.

— Tom Hawk, notre responsable du chiffre. Il va vous conduire dans notre « *safe-room* », d'où vous pourrez appeler la Maison-Blanche. À plus tard.

Malko suivit Tom Hawk jusqu'à une pièce sans fenêtre, trop climatisée, où se trouvait tout le dispositif de communication de l'ambassade. Le chiffreur effectua quelques manipulations et installa Malko en face d'un téléphone à l'aspect tout à fait banal.

— Attendez quelques minutes, demanda-t-il, je vais appeler mon homologue à la Maison-Blanche pour établir le circuit. C'est eux qui vous appelleront.

Demeuré seul, Malko regarda le téléphone, se demandant si la CIA oserait écouter la Maison-Blanche.

Trois minutes plus tard, le téléphone sonna. La voix rugueuse de Frank Capistrano sembla exquise à Malko.

— Que s'est-il passé dans ce foutu pays ? demanda sans préambule le *Special Advisor* de la Maison-Blanche. Votre « client » a eu des problèmes ?

— Un problème définitif, confirma Malko. Qui nous a fait économiser quatre-vingt-neuf mille dollars, mais s'est révélé très fâcheux.

Frank Capistrano ne meubla son récit que de quelques interjections. Quand Malko prononça le nom de Walter Park, il demeura silencieux quelques instants avant d'avouer :

— Ce nom ne me dit absolument rien. C'est peut-être bidon.

— Peut-être, reconnut Malko, mais c'est tout ce que j'ai. Je ne suis même pas certain qu'il soit américain. Ou même qu'il existe...

— O.K. Je vérifie et je vous rappelle, sur la même ligne. Donnez-moi trois heures.

Le personnel de l'ambassade commençait à s'en aller lorsque Malko revint pour son rendez-vous téléphonique. Il n'eut même pas à passer par Mark Spencer, occupé, qui avait laissé des instructions. On le conduisit directement à la « *safe-room* ». Il avait quand même le coeur battant. Si Sagatwa s'était moqué de lui, quelle tache sur son blason professionnel ! Il sursauta quand le téléphone sonna.

— Vous voulez la bonne ou la mauvaise nouvelle ? demanda Frank Capistrano avec une pointe de sarcasme.

— Commencez par la bonne, suggéra Malko.

— Il y a bien un Walter Park. Il a travaillé à l'Agence, au *desk* Afrique et dans plusieurs stations sur ce continent, jusqu'à ce qu'il prenne une retraite anticipée, en 1988, après sa dernière vacation.

— Où ?

— À Kampala. Là où il travaillait. L'armée ougandaise lui a immédiatement signé un contrat pour un poste de conseiller militaire. Avec bien entendu le feu vert de Langley. Il leur apprenait à se servir d'un certain nombre de babioles que nous leur donnions pour lutter contre les Soudanais. Son contrat était renouvelé chaque année. Il faisait également la liaison avec notre mission militaire à Kampala pour les conseiller sur leurs relations avec les Ougandais.

— Donc, il travaillait *toujours* pour l'Agence, souligna Malko.

— *On and off*. [39] Mais il n'était plus payé.

— Et ensuite ?

— Sa femme est morte en 1992. Cancer. Ça lui a fichu un choc et il n'a pas renouvelé son contrat avec l'armée ougandaise. À ce moment, un de ses vieux copains lui a proposé de s'occuper d'un garage Ford à Kigali. Il est donc parti vivre à Kigali.

— Il avait des relations avec la station locale ?

— J'ai trouvé trace de quelques visites, mais c'était plutôt des « relations publiques ». On savait que c'était un ancien de la *Company* et, à l'occasion, on lui demandait un conseil.

— Il n'avait plus de liens avec l'Ouganda ?

— Si, reconnut Frank Capistrano. Lorsqu'il conseillait l'armée ougandaise, il était très lié à Paul Kagamé. C'est même Walter Park qui l'avait aidé à obtenir un stage de formation à Fort Lavenworth, en 1990. Il avait gardé d'autres amis en Ouganda où il se rendait fréquemment. Il adorait aller voir les gorilles, dans le parc de Kabarega.

— Il ne voyait que les gorilles ? s'étonna Malko.

— Non, bien sûr. Il revoyait ses anciens copains de l'armée ougandaise. C'est normal.

En somme, un Américain bien tranquille, se dit Malko, qui brûlait de poser la *vraie* question.

— Où se trouvait-il à l'époque de l'attentat contre Habyarimana ?

— À Kigali.

— Que faisait-il ?

— Rien de spécial. Il continuait au ralenti son business, mais les affaires allaient mal.

— Il n'avait aucune activité clandestine ?

— Je n'ai rien trouvé dans les archives de la station de l'époque, mais certains documents ont été brûlés. Il faudrait faire une véritable enquête intérieure, et je n'en ai pas eu le temps. Depuis, trois directeurs généraux se sont succédé à la tête de l'Agence. C'est difficile. Apparemment, d'après un témoin à qui j'ai pu parler – un ancien de l'Agence –, Walter Park menait une vie tranquille, sortant peu, le plus souvent seul.

— Vous pensez qu'il a pu participer à la préparation de cet attentat ? D'après Jean-Bosco Sagatwa, il se trouvait sur place et c'est lui qui menait les opérations.

— C'est possible, reconnut l'Américain. Mais nous n'avons aucun élément concret pour le confirmer. Et je ne vois pas pourquoi il l'aurait fait. C'est tout ce que je peux vous dire pour l'instant. Si ce n'est que Walter Park avait une excellente réputation à l'Agence. Un homme calme, consciencieux, adorant l'Afrique.

— Attendez ! dit Malko. Où se trouve-t-il actuellement ?

— À Kigali.

— La meilleure solution n'est-elle pas d'aller le voir et de lui poser quelques questions. Même s'il nie... On sait où le trouver ?

— À six pieds sous terre. Il est mort en 1997.

CHAPITRE XVII

— Il est mort ! répéta Malko, abasourdi et furieux.

— Tout ce qu'il y a de mort, confirma Frank Capistrano, Jean-Bosco Sagatwa ne risquait rien à vous livrer son nom, qu'il soit impliqué ou non dans l'attentat.

À titre posthume, le « génocidaire » rwandais devait bien rire. Malko ne voulait pas croire à son malheur.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Par le consulat de notre ambassade à Kigali, tout simplement. Il y était enregistré et ils l'ont rayé de leurs listes à son décès.

— Il est mort de quoi ?

— Mort naturelle. Ils n'avaient pas de détails et c'est très difficile d'en obtenir : le personnel de l'ambassade a changé plusieurs fois depuis.

— Où est-il enterré ?

— Ils n'en savent rien. Peut-être son corps a-t-il été rapatrié aux États-Unis comme c'est souvent le cas.

— Donc, mon enquête est terminée ? avança Malko. Il y eut un long silence, rompu par le *Special Advisor*.

— Cela dépend de vous, dit enfin Frank Capistrano. Il y avait peut-être du vrai dans les révélations de Sagatwa. Il a parlé d'un commando de cinq hommes. Même si Walter Park est mort, il en resterait quatre.

— Si ce sont des Hutus, remarqua Malko, il y a peu de chances de les retrouver, sauf à aller les chercher au Zaïre où ils se sont tous enfuis.

— Si Walter Park est mouillé dans cette affaire, remarqua Frank Capistrano, ce serait plutôt des Tutsis. Mais je ne veux pas vous pousser à aller à Kigali. Apparemment, le gouvernement de Paul Kagamé est au courant de votre enquête. Ils ont déjà essayé de vous « taper » à Nairobi et à Arusha. Si vous allez les défier sur leur territoire, ils risquent de devenir *vraiment* méchants. Là-bas, vous serez un « *sitting duck* ».

— La station de Kigali peut-elle m'appuyer ?

— J'ai regardé. Ils sont tous nouveaux et ne connaissent pas grand-chose au pays. Mais je peux leur demander une assistance « technique », en précisant que vous êtes en mission d'évaluation pour la Maison-Blanche. Afin de déterminer le degré de démocratisation du pays avant d'accorder l'aide financière qu'ils nous réclament, par exemple. Cela vous fera une petite police d'assurance vie.

Toute petite, se dit Malko, vu les méthodes du « Network », les

barbouzes de Kigali.

— Je vais y aller, dit-il presque sans réfléchir.

— Bravo ! fit simplement Frank Capistrano. J'aimerais bien que vous en reveniez aussi. Avec ou sans la solution. Ne prenez pas de risques idiots.

— Tous les risques sont idiots, souligna Malko. Je prends quand même le premier avion pour Kigali. D'ici, il y en a tous les jours.

— Je ne vous souhaite pas bonne chance, fit l'Américain. Je faxe avant ce soir à votre hôtel le nom de votre contact à notre ambassade. Ce ne sera pas forcément quelqu'un de l'Agence.

*

* *

Le Boeing 737 d'Air Kenya, pris dans les trous d'air, vibrait de toutes ses tôles au-dessus d'une mer de collines verdoyantes s'enchaînant à perte de vue. Ce n'était pas sans raison que le Rwanda avait été surnommé le pays des Mille Collines. Lorsque l'appareil se rapprocha du sol, Malko distingua des nuées de paysans piquetant les champs, dont certains, à flanc de coteau, avaient une pente de près de trente degrés ! Pas un mètre carré n'était perdu. On se serait cru à Bali, avec ses rizières en espaliers.

En descendant de la passerelle, il avait quand même l'estomac un peu serré. Dans un pays comme le Rwanda, il pouvait être arrêté dès son arrivée et disparaître corps et biens. Mais le policier de l'immigration regarda à peine son passeport et Malko se retrouva dans un aéroport tout neuf qui semblait abandonné. La plupart des guichets étaient inoccupés. De toute façon, il n'y avait qu'une douzaine de passagers dans l'avion. Depuis longtemps, le Rwanda n'était plus ni une destination touristique ni une escale d'affaires. Pays exsangue, il n'accueillait que de rares fonctionnaires internationaux, quelques Rwandais assez aisés pour voyager à l'étranger ou des gens comme Malko, aux motivations inavouables... Quelques gros porteurs affalés sur le tarmac, à côté de vieux hélicoptères russes et de quelques avions légers, étaient les seuls appareils en vue. À part Sabéna, aucune compagnie internationale ne venait plus ici. Sa valise arriva en quelques minutes et Malko traversa le hall désert, d'une propreté méticuleuse.

Un Noir longiligne, portant des lunettes de soleil, en T-shirt bleu et pantalon de toile blanche, un Zippo dans son étui de cuir accroché à sa ceinture, comme une arme, attendait avec un petit panneau à son nom. Malko lui fit signe et il s'avança vers lui, débitant d'une voix timide et mécanique :

— Comment allez-vous ? Nommément, je m'appelle Théoneste Barayagwisa. M. Gerry Kalbacker, le premier secrétaire de l'ambassade

américaine, m'a demandé de vous accueillir. Bienvenue au Rwanda.

— Vous travaillez à l'ambassade américaine ?

Le Rwandais émit un gloussement aigu et empreint de tristesse.

— Pas présentement, mais je voudrais bien. Je travaille au ministère de l'information. Je fais seulement des petits boulots pour les Américains. Quand ils ont des visiteurs qui souhaitent faire un peu de tourisme, ou qu'ils veulent acheter une voiture d'occasion.

Ce n'était même pas un *stringer* de la CIA ! Malko se résigna. Dans un sens, cela valait mieux, mais dans un pays comme le Rwanda, Théoneste Barayagwisa ne pouvait qu'être un mouchard gouvernemental.

— Vous avez une voiture ? demanda Malko.

— Oui, mais il va falloir que je la rende tout à l'heure, expliqua le Rwandais. Mais il y a des taxis...

— On ne peut pas louer de voiture ? s'étonna Malko.

Nouveau sourire contraint.

— Non. Il n'y a pas beaucoup de voitures au Rwanda. Environ vingt-cinq mille. Peut-être que si on lui offre beaucoup d'argent, celui qui m'a prêté la sienne voudra bien la louer...

— C'est quoi, beaucoup d'argent ?

— Cent dollars par jour, avança Théoneste Barayagwisa, intimidé par l'énormité de la somme, à ses yeux.

— Va pour cent dollars par jour, accepta Malko. En avant.

Si le Rwandais avait su qu'il avait dans son sac de voyage quatre-vingt-neuf mille dollars, il serait tombé raide. Avec une somme pareille, on devait pouvoir acheter le pays !

Théoneste prit sa valise et ils quittèrent l'abri de l'aérogare pour gagner le parking en plein soleil, pratiquement vide. Il faisait chaud, sans plus, Kigali se trouvant à environ mille cinq cents mètres d'altitude, comme Nairobi et Arusha. Théoneste Barayagwisa s'arrêta devant une Toyota Land Cruiser dont la peinture avait été grise. Malko jeta un coup d'oeil à la plaque, numéros rouges sur fond blanc, comme en Belgique. RR 3649 C.

— Elle n'a pas l'air en mauvais état, remarqua-t-il.

Le Rwandais eut un sourire prudent.

— Oh oui, il n'y a pas longtemps qu'elle a été immatriculée. Ici, c'est simple. On a commencé à 0001 et la lettre A. Donc, celle-ci fait partie des dernières immatriculations. Seulement, avec son ancien propriétaire, elle avait un autre numéro.

Confiant, Malko dut attendre que le Rwandais lui ouvre la portière de l'intérieur. Celle-ci ne s'ouvrait pas de l'extérieur. En s'installant, il eut l'impression d'entrer en enfer : il devait faire 50 °C !

— Mettez vite la clim ! recommanda-t-il.

— Elle ne marche pas, avertit de sa voix douce Théoneste. Les

freins non plus ne marchent pas très bien...

Le tableau de bord était dévasté ! Seuls quelques cadrans subsistaient encore. La radio avait disparu, ainsi que ce qui n'était pas absolument indispensable, comme le volant. Devant cette épave roulante, Malko, prudent, voulut attacher sa ceinture. Impossible : elle avait disparu, elle aussi... Tout ce qui pouvait être volé l'avait été.

Le diesel couina longtemps avant de se déchaîner avec modestie. Dès que la Land Cruiser se mit en route, elle émit un concert de grincements d'où émergeait un bruit inquiétant : un sifflement qui venait du train avant.

— C'est quoi, ça ? demanda Malko.

Théoneste se tourna vers lui avec un sourire rassurant.

— Ce n'est rien, il paraît !

Sauf si la roue se détachait. Heureusement, à l'allure où ils se traînaient, cela ne pouvait pas être très dangereux. À l'embranchement suivant, le Rwandais dut donner un coup de frein pour éviter un camion et la Land Cruiser se mit carrément en travers de la route.

— Les pneus sont très usés, commenta avec philosophie le Rwandais, mais on n'en trouve plus...

Dans un pays où il n'y avait pas cent mètres de route droite, c'était rassurant... Ils laissèrent l'aéroport derrière eux et filèrent vers l'ouest, sur une route jadis goudronnée, parcourues par des nuées de minibus bondés s'arrêtant tous les cent mètres. La foule africaine habituelle occupait les bas-côtés. Les femmes en pagnes multicolores, bébé accroché dans le dos, une énorme charge sur la tête, paysans pieds nus, nuées de gosses et, de temps à autre, un citadin en costume trois pièces abrité sous un parapluie multicolore. La route montait vers les collines que couvrait la ville.

Kigali ressemblait un peu à Amman, avec ses collines coupées de vallons. Tandis qu'ils montaient le boulevard de l'Umouganda à une allure d'escargot, Malko demanda à Théoneste :

— Comment ça se passe ici depuis le génocide ?

Le Rwandais émit une sorte de chuintement.

— C'est difficile ! Le pays est mort. Les gens sont tristes. Et puis, on ne connaît plus personne ! Nous avons perdu plus de huit cent mille Tutsis. Près de deux millions de Hutus se sont enfuis avec les génocidaires au Congo, mais, depuis, la moitié est revenue. Et puis, les Tutsis exilés, comme moi, les *kalibambé*, ont regagné le pays. Mais nous ne connaissons plus personne. Tous nos amis sont morts.

— Et les Hutus ? Il y en a encore beaucoup ?

Théoneste hocha la tête en écrasant le frein pour ne pas brûler un des rares feux de Kigali.

— Beaucoup ! confirma-t-il. Plus de six millions. Dont un million a

participé au génocide. Et il n'y en a que cent vingt mille dans les prisons. Ceux qui sont en liberté prétendent tous être innocents, mais ce n'est pas vrai. Par exemple, le gouvernement recherche les corps de tous les gens assassinés par les *Interahamwe*, jetés dans des puits ou des fosses septiques, pour leur donner une sépulture décente. Cela prend beaucoup de temps parce que les Hutus qui savent où les trouver ne parlent pas. Ils ont peur qu'on les accuse.

La Land Cruiser repartit avec une série de hoquets.

— Et vous ? demanda Malko, où étiez-vous pendant le génocide ?

— J'avais émigré au Burundi en 1990. Ensuite, j'ai rejoint l'armée de libération, je travaillais pour la station de radio du FPR, Radio Muhabura. Tous les jours, on lisait la liste des Tutsis assassinés, au fur et à mesure qu'on les découvrait. Tandis qu'en face, Radio Machette [40] exhortait les génocidaires à « achever le travail », comme ils disaient. C'est pour ça qu'ils ont perdu la guerre. Ils ont mis toute leur énergie à massacrer les Tutsis plutôt que de combattre le FPR de Paul Kagamé. Après la libération, j'ai été engagé au ministère de l'information. C'est juste à côté de la DMI, sur l'ancien boulevard du MRND [41].

— Qu'est-ce que la DMI ? demanda hypocritement Malko.

— Le *Department of Military Intelligence*. Ce sont eux qui traquent les génocidaires infiltrés parmi les Hutus revenus au pays. Ils ont beaucoup de travail, car ils surveillent tout le monde, ils écoutent tous les téléphones. Quelquefois, ils arrêtent des gens et on ne les revoit pas. C'est plus simple que de les mettre à 19-30.

Le Rwandais paraissait trouver les activités de la DMI parfaitement normales. Il faut dire que le Rwanda n'était plus depuis longtemps un pays normal. Là où les religieux avaient aidé au massacre de leurs ouailles, où les médecins assassinaient leurs malades, les professeurs leurs élèves et où les voisins s'entretuaient, les choses ne pouvaient plus être les mêmes.

— Qu'est-ce que c'est que 19-30 ? demanda Malko.

— La prison. Elle a été construite en 1930. Tout le monde l'appelle comme ça.

— Vous avez peur que les génocidaires reviennent ?

— Oui, avoua le Rwandais. Bien sûr, on a supprimé les cartes d'identité avec la mention de la race, mais dans les villages, on sait qui est hutu et qui est tutsi. Imaginez qu'après la Seconde Guerre mondiale, on ait obligé les juifs à vivre avec les nazis. Ça n'aurait pas été facile. Les Hutus ne se sont jamais repentis. Aujourd'hui encore, ils se cachent dans les forêts, près de l'Ouganda et du Congo, et viennent tuer des gens. Ce ne sera jamais fini... Nous sommes sur la colline de Nyarugenge, dit-il, changeant de sujet. Le centre de Kigali.

— Vous-même, demanda Malko, impressionné par la façon lucide

et triste dont Théoneste décrivait la situation, vous avez perdu des membres de votre famille ?

— Bien sûr, répondit le Rwandais de sa voix calme empreinte de timidité. Mon père et ma mère d'abord. Les *Interahamwe* les ont forcés à jeter mes deux petits frères dans un puits, vivants. Ils préféraient ça que de les voir dépecés à la machette. Ensuite, ils ont fendu la tête de mon père et enfoncé une lance de bambou dans le sexe de ma mère. Ils ont mis tous les corps dans un puits et jeté des grenades par-dessus.

— Qui vous a raconté cela ?

— Ma soeur. Elle a eu de la chance. Ils l'ont fait violer par un pygmée pour l'humilier et, comme elle avait de l'argent, ils l'ont laissée partir en se disant qu'ils la rattraperaient après. Mais elle a pu se cacher chez des voisins. À Kibuye, j'avais beaucoup de cousins. Ils ont tous été « coupés » par les *Interahamwe*.

Il interrompit cette litanie d'horreurs pour annoncer :

— Voilà l'*Hôtel des Mille Collines*, monsieur.

Ils franchirent un portail défendu par une barrière pour se garer dans un parking bourré. L'*Hôtel des Mille Collines*, en plein centre-ville, ressemblait à un motel coquet, avec quelques boutiques. Une piscine en contrebas, au milieu d'un jardin, un tennis en construction, des employés aimables et nonchalants.

— Organisez la location de la voiture, demanda Malko à Théoneste. Je vais louer un portable.

Une boutique Rwandatel annonçait la location de portables. Une Noire filiforme et souriante apprit deux choses à Malko. Elle ne demandait pas mieux que de lui louer un portable. Mais pour ce faire, il devait avoir un numéro local. Or, il n'y en avait plus à attribuer jusqu'à nouvel ordre... Donc, pas de portable. Lorsqu'il retrouva Théoneste dans le hall, ce dernier était en compagnie d'un Noir souriant, le propriétaire de la Land Cruiser, qui lui fit signer un approximatif contrat de location, sans même lui demander de permis de conduire, contre cinq billets de cent dollars. Le problème de la voiture réglé, Malko remonta dans sa chambre pour téléphoner au consulat américain, se faisant passer pour un parent de Walter Park, à la recherche de sa tombe.

Le consulat n'avait cependant pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait. L'employé pensait même que la dépouille mortelle avait été rapatriée dans son pays d'origine, comme cela se faisait pour la plupart des « expats ».

Ça commençait bien ! D'autant qu'à Kigali, il n'y avait ni annuaire téléphonique, ni service de renseignements ! En plus, tout avait été bouleversé depuis le 4 juillet 1994, date de la prise de la ville par le FPR. Presque tous les fonctionnaires hutus et la plupart des Blancs étaient partis. Il n'en restait qu'une poignée.

Quand il redescendit, Théoneste buvait une Primus dans le hall, où traînaient quelques désœuvrés, trop bien habillés pour être autre chose que des barbouzes du régime. Paul Kagamé, l'homme fort du pays, avait été formé à l'école du Renseignement et c'était une sorte de Vladimir Poutine noir, avec l'obsession de la surveillance. Malko se dit soudain que si on le laissait en paix après les deux tentatives de meurtre de Nairobi et d'Arusha, c'est que les Rwandais pensaient ne rien avoir à craindre de lui.

Ce qui n'était guère encourageant... Il rejoignit Théoneste et demanda :

— Dans quel cimetière sont enterrés les Blancs à Kigali ? La question prit visiblement le Rwandais de court. Il demeura un bon moment muet avant d'avouer :

— Je ne sais pas !

— Qui peut le savoir ?

Nouvelle réflexion soucieuse, puis son visage s'éclaira.

— Peut-être que les Pères blancs le savent. Ils sont boulevard de l'Oua.

— On y va, fit Malko.

*
* *

L'immense cloître se trouvait en contrebas du boulevard, protégé par de hauts murs. À côté du portail, un écriteau avertissait qu'une « *armed response* » [42] serait employée contre les voleurs...

La foi n'excluait pas la fermeté. Les lieux paraissaient déserts, mais en descendant sous le bâtiment principal, Théoneste et Malko finirent par trouver un homme en civil en train de trier du courrier dans une petite pièce. Sans la croix minuscule qu'il arborait au revers de sa saharienne, on l'aurait pris pour un laïc.

— Je cherche le Père supérieur, dit Malko.

— Disons que je peux répondre à cette définition, fit le religieux avec un sourire. Je suis le père Wenceslas. En quoi puis-je vous être utile ?

Malko expliqua le but de sa visite et le père Wenceslas afficha sa perplexité.

— Je ne vois pas comment vous aider, avoua-t-il. Votre ami était catholique ?

— Je s'en sais rien. Où les Blancs se font-ils enterrer à Kigali ?

— Très peu le font, ils préfèrent se faire rapatrier dans leur pays d'origine, mais je sais qu'il y a un petit cimetière à côté de l'église de Gataré, dans le secteur de Kisukiro, sur la commune de Gikondo, où se font enterrer des personnalités et certains expatriés. Vous devriez aller vous renseigner là-bas.

Malko le remercia et avant de partir, posa une dernière question.

— Vous étiez à Kigali, durant les événements de 1994 ?

— Oui, hélas ! fit le Père blanc. Plus de cinq cents Tutsis sont venus se réfugier dans notre communauté et nous les avons protégés tant bien que mal.

— Ils ont été sauvés ?

— Presque tous ! Sauf une cinquantaine que les hommes du colonel Sagatwa sont venus nous arracher. Ils les exécutaient à la machette juste devant l'entrée, pour que leurs parents ou leurs amis puissent entendre leurs cris. C'était abominable.

— Le colonel Sagatwa est mort, annonça Malko. Assassiné il y a quelques jours à Arusha.

Le père Wenceslas hocha la tête.

— Merci de m'apprendre une aussi bonne nouvelle. Cela renforce ma croyance dans l'existence de Dieu. J'avoue que durant ces jours horribles, je me suis posé des questions.

Il lui tendit les mains.

— Je vous souhaite de retrouver la tombe de votre ami.

*

* *

La mairie de Kisukiro était un long bâtiment de brique au toit de tôle ondulée. Un Noir triait des monceaux de papier. Comme il ne parlait que le kinyarwanda, Malko laissa la parole à Théoneste. Ce dernier écouta ses explications puis se tourna vers Malko.

— Il connaît ce cimetière et m'a expliqué comment y aller. Il n'y a que des gens riches là-bas, car il faut payer dix mille francs Rwandais à la paroisse de Gataré pour s'y faire enterrer, au lieu de trois mille cinq pour le cimetière normal.

Ils repartirent sous un soleil de plomb, toutes glaces ouvertes, imprégnés peu à peu de poussière de latérite rouge. Kisukiro, c'était déjà la brousse, des pistes de latérite serpentant dans des bois au sud-est de Kigali. Théoneste dut demander plusieurs fois son chemin. Ils débouchèrent enfin sur un carrefour où deux pistes se croisaient à angle droit, au milieu des bois. Sur leur droite, Malko aperçut quelques tombes qui semblaient abandonnées, en bordure de la forêt.

— Voilà le cimetière de Gataré, annonça Théoneste.

Ils arrêtaient la Land Cruiser juste en face. Pour un cimetière de « riches », ce n'était pas brillant ! Les tombes étaient dispersées dans tous les sens, envahies par la végétation, pas entretenues, dans un désordre affligeant. Seule protection : un écriteau en kinyarwanda que Théoneste traduisit pour Malko :

— Il dit qu'il est interdit de se faire enterrer là sans l'autorisation de l'église de Gataré.

Malko s'approcha des tombes. Les stèles étaient presque toutes recouvertes de carreaux de faïence blanche, ce qui leur donnait un faux air de salles de bains abandonnées. Il examina les noms inscrits sur les tombes. Il y avait surtout des Rwandais et quelques étrangers. Il trouva enfin ce qu'il cherchait, tout au fond. Une dalle de marbre sombre et sobre, déjà envahie par la végétation. L'inscription sur la stèle, en lettres noires, indiquait simplement : WALTER PARK. 1934-1997. IN MEMORIAM.

À gauche se trouvait la tombe d'une certaine Choupette Alice Karimba, née le 23-04-1970, morte le 30-11-1996, à droite celle de Murefu Léonard, né en 1927, décédé le 20-09-1994.

— Celui-là, remarqua Théoneste, c'était un grand ami de Paul Kagamé. Le président est venu pour l'enterrement.

Malko regarda les tombes dont les carreaux descellés par l'humidité, les croix rongées par les termites avaient piteuse allure. Étrange cimetière, même pas triste. Simplement abandonné, témoin d'un monde disparu.

Comme toujours en Afrique, des curieux avaient surgi de nulle part et les observaient. Théoneste alla faire la conversation et dit à Malko :

— Il faut aller voir l'église de Gataré, là-bas. C'est eux qui s'occupent des tombes.

C'était à cent mètres, sur la gauche. Une religieuse noire était en train de nettoyer une pièce à grande eau. Malko lui expliqua son problème. Il cherchait des détails sur la mort de son ami. Elle s'essuya les mains avec un sourire.

— J'ai un registre dans le bureau pour toutes les tombes. On va aller voir.

Ils la suivirent dans une pièce fraîche et sombre où elle chaussa des lunettes pour examiner un vieux registre aux pages effilochées, où les tombes étaient classées par année. Elle s'arrêta sur une ligne.

— Voilà ! Walter Park. Protestant. Décédé le 17 avril 1997.

— C'est tout ?

— Oui.

— Qui s'est occupé des obsèques ? Une entreprise de pompes funèbres ?

La religieuse sourit.

— Ici, ça ne se passe pas comme ça ! On nous donne dix mille francs pour l'emplacement et la famille s'occupe de la tombe.

— Qui a payé les dix mille francs pour Walter Park ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Il faudrait voir sa famille. S'il en a une.

Ils repartirent vers la ville. Malko, découragé, avait envie de laisser tomber. Walter Park était mort en emportant son secret. À quoi bon insister ? Théoneste avança timidement une suggestion :

— S'il avait un garage, on pourrait demander à la station-service Petrorrowanda.

— Pourquoi pas ? dit Malko, sans enthousiasme.

Les faits ne remontaient qu'à trois ans, mais cela semblait l'éternité. Ils reprirent le chemin du centre, secoués comme des pruniers. Les glaces grandes ouvertes laissaient entrer la poussière. Il faisait une chaleur pesante et, à chaque instant, Malko se demandait si la Land Cruiser n'allait pas les laisser en rade. En débouchant sur un grand rond-point, en haut du boulevard de l'Oua, Théoneste avertit Malko :

— Attention, il y a les changeurs à la station. Ils vont essayer d'entrer dans la voiture.

Dès qu'il fut arrêté, une nuée de Noirs déguenillés, des liasses à la main, se ruèrent sur la Land Cruiser sous le nez de Malko, en le suppliant de changer des dollars. Pour avoir la paix, il sortit un billet de cent dollars, ce qui déclencha pratiquement une émeute. Théoneste, parti se renseigner, regagna la voiture et ils purent repartir, des changeurs accrochés partout.

— Il avait le garage Ford, annonça-t-il, c'est rue du Lac-Théma.

Nouvelles montagnes russes jusqu'au garage Ford qui n'avait pas fière allure... Quelques véhicules usagés étaient garés devant une vitrine décorée de photos jaunies. Des mécaniciens s'affairaient mollement dans un atelier sombre. Un vieil employé les reçut aimablement, mais il n'avait jamais connu Walter Park. À force d'obstination, Malko le convainquit d'aller se renseigner à l'atelier et il revint avec un vieux Noir aux trois quarts aveugle, les mains pleines de cambouis. Théoneste l'interrogea en kinyarwanda.

— Il se souvient de la mort de M. Park, traduisit-il.

Inespéré !

— Il est mort de quoi ? interrogea Malko.

— Il ne sait pas. M. Park était chez des amis. Il est mort là-bas et on ne l'a pas revu.

— Il n'avait pas de famille ?

— Non, il était tout seul.

— Il les connaît, ses amis ?

— Ils habitaient une grande maison, boulevard de l'Umouganda, juste avant le rond-point de Kimihurura.

— Il connaît leurs noms ?

— Non, il ne sait pas.

Le vieux frottait machinalement l'une contre l'autre ses mains noires de cambouis, en souriant aux anges.

— Il habitait où, Walter Park ? insista Malko.

— Au-dessus du garage, mais maintenant, il y a des réfugiés.

Malko tenta un dernier effort.

— Demandez-lui s'il peut nous conduire à la maison de ses amis.

— Il veut bien, traduisit Théoneste.

Le vieux se hissa dans la Land Cruiser et ils partirent vers l'est, empruntant d'abord le grand boulevard de l'Oua, puis celui du Lac-Muhari, tournant autour d'un grand rond-point et redescendant vers l'hôtel *Méridien* par le boulevard de l'Umouganda, bordé de terrains en friche. Le mécanicien désigna sur la droite une grande maison au toit de tuiles marron, de l'autre côté d'une piste partant du boulevard.

— C'est là ! dit-il.

Un mur de brique et de pierre isolait la maison qui semblait cossue, avec deux gros piliers ronds encadrant un portail de bois fermé. En face, se trouvaient une usine électrique et un petit snack en plein air.

— On le raccompagne et on revient, dit Malko.

*
* *

Théoneste arrêta la Land Cruiser devant la villa des amis de Walter Park.

— C'est une maison de Blancs, remarqua-t-il. Elle a dû coûter cher.

Malko gagna le portail et tenta de l'ouvrir. Impossible. Pas de sonnette. La maison se trouvait isolée au milieu d'un jardin. Il appela, sans obtenir de réponse, fit le tour du mur, sans résultat. Revenu à son point de départ, il se remit à tambouriner sur l'épais battant de bois. Cette fois, ce ne fut pas en vain.

Le portail s'ouvrit enfin en grinçant, sur une très belle Noire drapée dans un boubou vert.

— Bonjour ! dit-elle, tendant la main à Malko avec la politesse un peu précieuse des Africains.

— Je cherche les amis de Walter Park, dit Malko. Ils sont là ?

La Noire sembla d'abord ne pas comprendre la question, puis répondit d'une voix lente :

— Non, ils ne sont pas là présentement.

— Vous avez connu M. Park ? demanda Malko.

Son interlocutrice ne répondit pas, puis bredouilla quelques mots incompréhensibles.

— Revenez ce soir, il y aura quelqu'un ! dit-elle enfin avant de refermer le portail.

Malko alla rejoindre Théoneste qui s'était installé à la terrasse du snack, devant une Primus. Il bavardait avec le barman et annonça à Malko :

— Il ne les voit jamais ces Blancs-là ! Ils sont deux avec une Africaine et une « expat ». Ça fait longtemps qu'ils sont ici.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils s'occupent d'une plantation de thé.

— La fille à qui j'ai parlé, c'est une domestique ?

Le barman eut un clin d'oeil graveleux.

— Ah non ! Elle est avec un de ces Blancs, le plus grand. Avant, elle vivait avec un autre Blanc, un « papa ». Puis, elle est venue ici.

Un « papa » signifiait un homme d'un certain âge. Ce pouvait être Walter Park.

— On reviendra ce soir, dit Malko, encouragé par ce premier résultat.

*
* *

Dès la tombée de la nuit, la piscine de l'*Hôtel des Mille Collines* s'était animée. C'était le lieu autour duquel tournait la vie sociale de Kigali. Malko s'était installé à une table et Théoneste, ravi, était en pleine conversation avec une splendide pute noire installée à la table voisine, qui lançait des oeillades provocantes à tous les Blancs. La température était délicieuse, et les femmes tutsies altières dans leurs boubous ou leurs tenues occidentales.

— On y va, dit Malko, pressé de retourner chez les amis de Walter Park.

Le Rwandais abandonna sa conquête. En quelques minutes, le brutal crépuscule tira un voile noir sur la ville. Curieusement, Malko se dit qu'en dépit de son calme, cette ville était oppressante. Dès la tombée de la nuit, la vie semblait s'être arrêtée. Vingt minutes après avoir quitté l'hôtel, ils stoppèrent devant la grande maison du boulevard de l'Umouganda. Le portail était toujours fermé.

Malko tambourina au battant sans aucun résultat. Exaspéré, il se hissa sur la partie basse du mur, plongeant son regard de l'autre côté. Il y avait de la lumière dans la maison et deux voitures étaient garées derrière le portail. Un 4×4 Cherokee et une berline blanche. Visiblement, les occupants de la maison n'avaient pas envie de recevoir de visiteurs... Il ne pouvait quand même pas escalader le portail ! Pourquoi les amis de Walter Park refusaient-ils tout contact ? Sans même savoir qui il était.

Furieux et intrigué, Malko regagna la Land Cruiser. Théoneste attendait, silencieux, en fumant une cigarette.

— La fille à qui je parlais à l'hôtel, dit-il, elle connaît un ami de M. Park.

Malko sursauta.

— Comment ça ?

— Oui, ici, c'est une petite ville. Elle connaissait M. Park. Une fois, pendant le génocide, il lui a évité d'être tuée par des *Interahamwe* en la prenant dans sa voiture. Ce soir-là, il l'a emmenée chez lui. Il y avait un autre Blanc, un Belge. Après, celui-là est parti, il a quitté Kigali pendant au moins quatre ans. Maintenant, il est revenu.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Elle ne sait pas. Mais il paraît qu'il est tous les soirs avec sa copine, une Tutsie, au *Colibri*, un restaurant chic dans l'avenue de Kiyowu.

— On va au *Colibri*, dit Malko.

*

* *

Deux chanteurs rwandais, debout au milieu de la tonnelle, égrenaient une chanson mélancolique, pour les rares clients du *Colibri*. Trois tables étaient occupées, en tout et pour tout. Pourtant, l'endroit était charmant, en plein quartier résidentiel. Un escalier de pierre menait à la terrasse qui prolongeait le restaurant, égayée par un grand bassin, dans une pénombre agréable. Malko parcourut la tonnelle du regard. Deux des tables étaient occupées par des Africains, la troisième par un couple mixte. Un Blanc grand et mince aux cheveux clairsemés accompagné d'une très jolie Noire aux traits fins et à la grosse bouche pleine de sensualité. Ils semblaient s'ennuyer à mourir...

— Je crois que c'est eux ! souffla Théoneste à l'oreille de Malko. Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais vous laisser.

Apparemment, il avait hâte d'aller retrouver la créature de l'*Hôtel des Mille Collines*. Malko n'insista pas pour qu'il reste... Il se dirigea vers le couple, s'inclina devant la jeune Noire et demanda à son compagnon :

— Vous ne seriez pas un ami de Walter Park ? L'homme le regarda, surpris.

— Si ! Mais comment le savez-vous ?

— J'ai dû vous apercevoir avec lui, mentit Malko. Il y a quelques années de cela.

— C'est très possible ! admit l'homme. Vous êtes seul ?

— Oui, j'avais un rendez-vous qui s'est décommandé.

— Dans ce cas, prenez un verre avec nous. Je m'appelle Hugues Vandermersch, je suis architecte, et voici mon amie, Bérénice.

Bérénice expédia à Malko un sourire laser à couper un iceberg en deux. De près, elle transpirait le sexe, avec ses paupières bleues, sa bouche très rouge et un regard aussi direct que provocant.

Son T-shirt blanc moulait des seins pointus comme des obus de 155, qui ignoraient de toute évidence l'existence des soutiens-gorge. Elle posa sa main à plat sur la nappe, comme pour mettre en valeur ses longs ongles argentés, avant de prendre une cigarette que Malko lui alluma aussitôt avec son Zippo armorié. Geste qui dut la toucher beaucoup car, sous la table, sa jambe frôla aussitôt celle de Malko, alors qu'elle tenait toujours la main de son cavalier.

Rude salope tropicale...

Hugues Vandermersch hochla la tête.

— Moi, j'ai quitté Kigali en juin 94 et je suis revenu au Rwanda seulement en 1998. J'ai revu Walter une seule fois, à Gisenyi, cette année-là. Je l'ai croisé juste à côté de l'hôtel *Méridien*. Comme il était en voiture, il ne m'a pas vu.

Malko crut avoir mal entendu.

— En 98, dites-vous ?

L'architecte fronça les sourcils, réfléchit quelques instants et répéta :

— Oui, ça devait être en juin. J'étais parti en week-end au bord du lac Kiwu.

— Vous êtes certain que c'était Walter Park ?

— Tout à fait ! affirma l'architecte. Je le connais depuis assez longtemps et on ne peut pas le confondre, avec ses taches de rousseur et son visage gélatineux ! Il n'est pas beau, mais ça ne l'a jamais empêché d'avoir de jolies filles.

Bérénice gloussa, avec un regard en coin pour Malko. Celui-ci ne faisait même plus attention à la jambe de la Noire appuyée à la sienne. Il se demandait comment un homme mort en 1997 pouvait se trouver au bord du lac Kiwu un an plus tard.

CHAPITRE XVIII

Malko, perplexe, dévisagea l'architecte belge. Il n'avait pas bu, semblait fiable et parfaitement sûr de lui. Si Walter Park était toujours vivant en 1998, cela signifiait que sa mort avait été une mise en scène, bien antérieure à l'enquête de Malko. Ce qui confirmait implicitement les accusations de Jean-Bosco Sagatwa.

Les deux chanteurs continuaient à dévider leur lente mélodie pleine de mélancolie dans l'indifférence générale. Hugues Vandermersch leur adressa une grimace.

— Ils me foutent le cafard ! Vous voulez qu'on aille boire un verre chez moi ?

— Pourquoi pas ? accepta Malko, couvé du regard par Bérénice.

— À propos, demanda le Belge, qu'est-ce que vous faites à Kigali ? Du business ?

— Non, précisa Malko. J'ai été engagé par le gouvernement américain pour une mission d'évaluation, afin de vérifier l'usage des aides internationales.

Hugues Vandermersch émit un ricanement discret.

— Sans l'aide, le pays fermerait. Elle assure 60 % du budget, le reste venant des taxes ! Le Rwanda ne produit plus rien. Il survit, c'est tout.

Ils se levèrent pour gagner l'escalier menant à la rue en contrebas. Bérénice entraîna soudain Malko vers le petit bassin, en s'écriant :

— Vous avez vu le crocodile ?

Il fallait écarquiller les yeux pour le voir ! Le saurien, qui partageait le bassin avec une tortue, était minuscule. Guère plus de vingt centimètres de long, mais déjà l'air mauvais... Bérénice pouffa, en serrant très fort la main de Malko.

— Quand il sera grand, il mangera les clients !

Elle ne lui lâcha la main qu'en montant dans la Ford d'Hugues Vandermersch.

— J'habite au 9 rue du Député-Kalangwe, un portail bleu, lança le Belge. Au cas où on se perdrait.

Les rues étaient désertes. L'un suivant l'autre, ils descendirent l'avenue de Resumo, tournant ensuite dans la rue du Député-Kalangwe, une voie en pente, bordée de villas. L'architecte klaxonna en arrivant devant le portail bleu et un employé ouvrit aussitôt les deux battants. Une énorme antenne satellite se dressait sur une maison un peu en contrebas.

Celle-ci était modeste avec des murs nus et un ameublement

minimum, comme souvent en Afrique. Ils furent accueillis par les piailllements d'un petit singe à l'épaisse fourrure, doté d'une longue queue, attaché au bout d'une chaîne. Un chien le fit taire à force d'aboiements et finalement, Malko découvrit un siamois installé sur le bureau de l'architecte. Des caisses étaient empilées dans tous les coins.

— Je viens juste d'aménager, expliqua-t-il. Ici, j'ai amené le strict nécessaire et j'ai laissé tout ce que j'aimais à Abidjan. Le transport était trop cher. Regardez ce que j'avais dans ma villa du Plateau.

Il tendit à Malko des photos en couleurs. Un canapé et son pouf, où était assise une ravissante Noire, recouverts de tissu Versace, une table de salle à manger en marbre orné de décorations florales, une chambre avec un lit à baldaquin tout blanc, très romantique.

— J'avais acheté tout ça à Paris chez l'architecte d'intérieur Claude Dalle, expliqua Hugues Vandermersch. À l'époque, je gagnais beaucoup d'argent. J'ai laissé tout dans des caisses. Bon, ici, c'est une autre vie ! Je vais chercher à boire.

— Donne-nous du Champagne ! suggéra Bérénice en s'asseyant sur un canapé à côté de Malko, cuisse contre cuisse.

Hugues Vandermersch revint avec une bouteille de Taittinger et des verres.

— J'ai une combine avec l'intendant de l'ambassade de France, expliqua-t-il. Il m'en vend un carton de temps en temps.

Bérénice applaudit comme un enfant quand le bouchon sauta et ils firent honneur aux bulles ambrées. Malko en profita pour demander :

— Vous n'avez pas de photo de Walter ?

Hugues Vandermersch hocha la tête.

— Je dois en avoir, mais Dieu sait où ! Je regarderai.

Ils bavardèrent de choses et d'autres tout en vidant la bouteille de Taittinger. Bérénice avait mis de la musique et dansait toute seule en se tortillant comme une vraie allumeuse. Hugues Vandermersch suivait ses évolutions et, dès qu'elle s'asseyait, en profitait pour lui effleurer la poitrine d'un regard lubrique.

— Vous avez beaucoup de travail ici ? demanda Malko.

— Pas assez ! soupira l'architecte. Je construis des écoles grâce à l'aide internationale. Ou je répare les conneries des architectes locaux. Dans le centre-ville, ils avaient construit tout un immeuble en oubliant les toilettes ! Il a fallu en condamner une partie pour qu'ils refassent le travail.

Bérénice bâilla ostensiblement.

— Demain, je travaille tôt !

Hugues Vandermersch lui jeta un regard déçu.

— Tu ne restes pas ?

— Non, dit-elle. Je ne veux pas te faire lever tôt. Si ton ami peut me déposer, ça t'évitera de ressortir.

Pendant qu'elle parlait, sa cuisse s'appuyait sournoisement à celle de Malko. Celui-ci se leva :

— Je ne demande pas mieux ! Moi aussi, j'ai à faire demain matin. Merci pour le Champagne.

Prise de remords ou hypocrite, Bérénice se frotta un peu contre son amant avant de suivre Malko.

— J'habite près de la Sainte-Famille, lui dit-elle, dans la voiture. Vous connaissez ?

Devant son ignorance, elle le guida dans les rues sombres, et désertes comme celles d'une « ghost-town », qui montaient et descendaient sans arrêt.

— Vous aussi, vous connaissiez Walter Park ? demanda Malko.

Bérénice se rengorgea.

— Bien sûr ! Je suis même sortie avec lui, avant le génocide. Il était très généreux. Pas comme Hugues !

— Vous l'avez revu récemment ?

— Non.

Malko ralentit soudain. Plusieurs bidons d'huile étaient posés en travers de la chaussée. Un barrage à l'africaine. Il aperçut des soldats en tenue de combat, presque invisibles dans l'obscurité. L'un d'eux s'approcha, le visage totalement inexpressif, inquiétant. Avant qu'il ait pu parler, Bérénice l'apostropha d'une voix agressive. Il recula très vite en bredouillant et la jeune Tutsie lança à Malko :

— Allez-y !

Malko relança la Land Cruiser, plutôt surpris.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Que j'étais la nièce du colonel Karigera !

— Qui est le colonel Karigera ?

— Le patron de la DMI, dit-elle. Ils ont eu peur. Tout le monde a peur de la DMI. À droite, nous sommes arrivés !

Elle lui montrait un petit immeuble, juste à côté de l'église de la Sainte-Famille.

— Je suis ravi de vous avoir connue, fit Malko.

Tournée vers lui, Bérénice lui décocha un sourire dévastateur.

— Moi aussi. Vous habitez où ?

— Aux *Mille Collines*.

— On prend un verre demain à la piscine, vers six heures ?

Elle draguait plus vite que son ombre.

— Avec plaisir, accepta Malko.

— *Ciao !*

Sans crier gare, elle planta sa bouche sur la sienne, avec un rapide coup de langue, écrasant ses seins aigus contre lui. Cela fut si bref qu'il crut avoir rêvé. Mais, avant d'entrer dans son immeuble, elle se retourna avec un déhanchement suggestif. Malko tourna un peu sur la

colline avant de retrouver son hôtel. Toutes ces avenues en montagnes russes se ressemblaient. Il monta dans sa chambre et s'installa sur sa terrasse surplombant la piscine, en face du ficus géant. Perplexe. Si Walter Park n'était pas mort, il avait devant lui une *vraie* enquête. La seule façon d'acquérir une certitude était d'ouvrir la tombe de l'Américain. Un sport qu'il avait déjà pratiqué au Zaïre, deux ans plus tôt [43], pour une raison différente. Théoneste allait pouvoir l'aider...

Il repensa à Bérénice. C'était quand même une sacrée coïncidence. Heureusement, la nièce du colonel commandant la DMI semblait plus préoccupée d'assouvir ses pulsions sexuelles que de politique.

*
* *

Théoneste Barayagwisa attendait sagement dans le hall des *Mille Collines*, mais il parut contrarié à Malko.

— Vous avez des problèmes ? demanda celui-ci.

— Je suis ennuyé ! avoua le Rwandais. Je ne vais pas pouvoir travailler avec vous. J'avais demandé un congé au ministère, mais ils me le refusent. C'est dommage.

Malko le scruta, perplexe. Il lui donnait par jour ce que Théoneste gagnait par mois ! Il lui fallait un sacré motif pour perdre ce pactole. Au Rwanda, la vie était chère et les salaires très bas, dix dollars par jour, en moyenne. Alors que le gazole coûtait presque un dollar le litre !

Le regard de Théoneste Barayagwisa fuyait celui de Malko. Le Rwandais ne savait plus où se mettre.

— Théoneste, demanda Malko, quelle est la vraie raison ?

— C'est la vraie raison, se récria le Rwandais. Présentement, ils ont besoin de moi. Je peux essayer de vous trouver quelqu'un d'autre.

C'était offert plus que mollement. Malko fit une dernière tentative :

— Vous ne travaillez pas le soir, à votre ministère de l'information ?

— Ça dépend, fit Théoneste, sentant le piège. Pourquoi ?

— Je vous offre deux cents dollars si vous restez avec moi ce soir.

Le Rwandais secoua la tête, l'air désolé.

— Non, vraiment, ce soir, je ne peux pas.

Il était déjà debout, nerveux comme une queue de pie ! Quand il serra la main de Malko, il avait la paume moite. Ce dernier voulu en avoir le coeur net.

— Vous retournez au ministère maintenant ? demanda-t-il.

— Oui, oui, ils m'attendent.

— Eh bien, je vais vous déposer, proposa Malko.

Le Rwandais n'osa pas refuser et suivit Malko jusqu'à la Land Cruiser. Ils descendirent le boulevard de l'Oua, prirent l'ancien

boulevard du MRDN qui escaladait la colline de Kimihurura. Sur la droite, se dressaient deux bâtiments séparés, construits en bordure d'un *no man's land* en pente douce.

— C'est là ! annonça Théoneste, désignant le premier bâtiment.

— Et l'autre, qu'est-ce que c'est ?

— La DMI, avoua le Rwandais d'une voix imperceptible.

Malko le déposa et Théoneste partit à grandes enjambées vers le ministère de l'information, tandis qu'il redémarrait vers la place de la Paix, le plus grand rond-point de Kigali. Il en fit le tour et redescendit le boulevard, côté opposé, s'arrêtant un peu avant la DMI. Son attente ne fut pas déçue. Il aperçut Théoneste Barayagwisa ressortir de son ministère et entrer dans l'immeuble de la DMI, saluant au passage une sentinelle affalée sur une chaise.

Malko repartit pour de bon, édifié.

La contre-attaque des autorités rwandaises commençait. Apparemment, son enquête ne plaisait pas à la DMI qui avait intimé l'ordre à Théoneste de cesser toute aide à Malko. Heureusement que celui-ci n'avait pas mentionné son projet de viol de sépulture !

Le problème immédiat était qu'il ne pouvait pas, *seul*, ouvrir la tombe de Walter Park. Impossible de demander de l'aide à Gerry Kalbacker, le premier secrétaire de l'ambassade américaine. Le diplomate ignorait tout du côté clandestin de la mission de Malko. Or, celui-ci ne connaissait personne à Kigali. Et impossible de se lancer dans une véritable enquête sans avoir la certitude que Walter Park était toujours vivant...

Lorsqu'il revint aux *Mille Collines*, il n'avait toujours pas résolu son problème. Il réalisa qu'il ne pourrait même pas reconnaître à coup sûr Walter Park, s'il tombait sur lui ! Une seule personne pouvait l'aider. Il composa le numéro de Hugues Vandermersch. Malko le remercia pour son verre, l'assurant qu'il avait ramené Bérénice à bon port. Ils échangèrent quelques banalités et Malko en profita pour réitérer sa demande.

— Si vous trouvez des photos de Walter, cela m'amusera...

L'architecte promit de s'en occuper et, du coup, Malko l'invita à dîner pour le soir. Avec Bérénice, bien entendu. Après avoir raccroché, il recommença à se creuser la tête. Où trouver un complice pour ouvrir la tombe de Walter Park ?

Au bout d'un moment, il réalisa que la seule personne *sûre* à qui il pouvait en parler était le supérieur des Pères blancs, le père Wenceslas. Au moins, lui ne le trahirait pas.

*

* *

Lorsque Malko pénétra dans le sobre bureau du père Wenceslas, ce

dernier était en compagnie d'un homme en tenue de motard, rougeaud et sympathique, que le supérieur présenta comme étant un autre Père blanc, le père Heller.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda le père Wenceslas, en fermant son écran Internet.

— C'est un peu délicat à expliquer, avoua Malko.

— Vous pouvez parler devant le père Heller, c'est une tombe, affirma le supérieur...

Malko se lança dans des explications proches de la vérité, sous le regard amusé et intéressé des deux religieux.

*

* *

Le père Wenceslas avait écouté Malko sans faire aucun commentaire, la tête penchée de côté. Décontenancé d'abord. Mais apparemment, il en fallait plus pour l'étonner. Avec un sourire, il demanda :

— Que faites-vous *vraiment* à Kigali ?

— J'effectue des recherches sur le génocide, expliqua Malko, pour le compte du gouvernement américain. Je n'ai jamais rencontré l'homme dont je vous ai parlé, Walter Park, mais j'ai des raisons de croire qu'il a activement participé à ce génocide et qu'il est toujours vivant.

— La tombe de Gataré serait vide ?

— Pour disparaître, la meilleure méthode est de se faire passer pour mort, remarqua Malko.

Le religieux semblait perplexe.

— J'accepte de vous aider, dit-il finalement. Je vais vous prêter des outils pour ouvrir cette tombe, mais c'est tout ce que je peux faire pour vous. Le régime actuel est très susceptible. Je ne veux faire courir aucun risque à ma communauté.

Il se leva, entrouvrit la porte et héla un jardinier à qui il donna des instructions en kinyarwanda.

— Il va mettre ce qu'il faut dans votre voiture, dit-il à Malko. Je peux vous offrir un café ?

Malko accepta, et ils se mirent à bavarder tous les trois. Le père Heller avait allumé une pipe... Le supérieur précisa pour Malko :

— Le père Heller s'occupe du diocèse de Butaré. Il a été témoin de pas mal d'horreurs.

— Dans mon diocèse, dit le père Heller, plus de cent mille Tutsis ont été assassinés. Avec une sauvagerie atroce. Dans un village, les *Interahamwe* avaient regroupé deux mille Tutsis dans une église. Ils n'étaient qu'une dizaine pour les tuer. Alors, le soir, ils coupaient les tendons d'Achille des survivants pour qu'ils ne puissent pas fuir et ils

se saoulaient à la bière de banane. Et le lendemain, ils recommençaient à les dépecer à la machette avec un sadisme abominable.

Ils bavardèrent encore un certain temps, puis le père Wenceslas regarda sa montre. Une cloche se mit à sonner.

— C'est l'heure du repas ! annonça-t-il. Je dois vous laisser. Quand vous aurez fini, ramenez-moi les outils.

Il sortit, laissant Malko avec le père Heller.

— Vous êtes allemand ? demanda le religieux.

— Autrichien.

Le père Heller continua en allemand :

— Vous cherchez vraiment à retrouver un des responsables de ces horribles massacres ?

— Oui.

— Alors, je vais vous aider ! Le père Wenceslas ne le peut pas. Moi, si. Je suis un « électron libre ». Souvent, j'ai imploré Dieu durant le génocide. Pour qu'il punisse les coupables. Je n'ai pas toujours été entendu. Aujourd'hui, si je peux aider à la juste punition de l'un d'entre eux, je me sentirai mieux. Vous ne trouverez jamais ce cimetière tout seul, la nuit. Et, à deux, nous y arriverons plus facilement. À quelle heure voulez-vous y aller ?

— Vers onze heures, minuit.

— Parfait. Retrouvons-nous ici à minuit, devant le portail de la congrégation.

Malko regagna la Land Cruiser, le coeur plus léger. À l'arrière du véhicule, il découvrit, dissimulés sous une bâche, une barre à mine, une pioche, un énorme marteau, des ciseaux et une pelle, ainsi que des cordes. Le parfait petit attirail du pilleur de tombes... Il n'avait plus qu'à attendre le soir.

*

* *

La nuit était tombée avec une brusquerie inouïe, comme d'habitude. Et il était à peine six heures. Malko sursauta en entendant le téléphone.

— C'est moi, annonça Bérénice, je suis en bas !

— J'arrive ! fit Malko.

Il l'avait presque oubliée ! Il descendit, après avoir enfilé une veste : le soir, il faisait frais. Bérénice se leva en le voyant. Elle s'était mise sur son trente et un : les cheveux tirés en arrière, ce qui mettait en valeur la finesse de ses traits et l'épaisseur de sa bouche, des boucles d'oreilles, les yeux soulignés de bleu. Son haut noir en mousseline quasi transparent était comme la veille porté sans soutien-gorge. Le jean avait fait place à un pantalon de velours grenat qui

moulait des fesses magnifiques.

Elle embrassa Malko, le bas de son corps collé au sien, sans souci des regards posés sur elle, et ils s'installèrent au bord de la piscine.

— Champagne ? proposa Malko.

— Bien sûr !

Il obtint du garçon passablement abruti une bouteille de Taittinger qui arriva hélas presque tiède. Tout Kigali était là. Beaucoup de jolies femmes, des Tutsis filiformes en costume-cravate. Bérénice leva sa flûte de Champagne, additionné de glaçons.

— À l'avenir !

— Nous dînons avec votre ami Hugues, annonça Malko.

Bérénice fit la moue.

— J'aurais préféré qu'on dîne tous les deux.

— Mais je croyais que vous sortiez avec lui ? demanda hypocritement Malko.

Bérénice se reversa un peu de Taittinger sur ses glaçons, et précisa :

— De temps en temps seulement ! Moi, j'aime bien les Blancs. Ils sont plus attentionnés que les Noirs. Seulement, à Kigali, il n'y en a pas beaucoup. Et Hugues, il ne fait pas beaucoup de cadeaux.

Elle éclata de rire et ajouta aussitôt :

— Moi, je ne fais pas « boutique mon cul » [44] mais j'aime les cadeaux. Et les visages nouveaux.

La fidélité n'était pas vraiment une qualité africaine. Ils continuèrent à bavarder. Plus le niveau de la bouteille de Taittinger baissait, plus Bérénice semblait fondre. L'arrivée de Hugues Vandermersch rompit le charme.

— Où va-t-on dîner ? demanda Malko.

— On pourrait aller au *Baobab*, à côté de la mosquée Kadhafi, suggéra l'architecte, ils ont du poisson délicieux et la vue est magnifique. On va prendre ma voiture.

— Kadhafi a construit une mosquée ici ? demanda Malko, étonné.

Il y avait très peu de musulmans au Rwanda. Bérénice éclata de rire.

— Nous, on voulait la route pour aller au mont Kigali. Mais il ne l'a jamais financée, alors personne ne va à la mosquée...

*

* *

Le tilapia « géant », sorte de daurade du lac Kiwu, grillé, était délicieux, mais on grelottait, au *Baobab* ! Le restaurant se trouvait au sud de la ville, sur les pentes du mont Kigali, à mille sept cents mètres d'altitude, dans un jardin, face à la montagne. Ici, pas de Taittinger mais la Primus avait coulé à flots, activant la libido de Bérénice qui ne cachait plus son inclination pour Malko, au grand dam d'Hugues

Vandermersch. Celui-ci n'arrêtait pas de lui prendre la main, tandis que sournement, protégée par la pénombre, elle enroulait sa jambe autour de celle de Malko. Celui-ci n'avait rien appris de plus sur Walter Park. Aussi, discrètement, il jeta un coup d'œil sur les aiguilles lumineuses de sa Crosswind. Onze heures trente-cinq. Il était temps de passer aux affaires sérieuses...

— Je suis un peu fatigué, dit-il, ça doit être l'altitude. Je crois que je vais aller me coucher...

Bérénice lui jeta un coup d'œil choqué, comme s'il avait dit une obscénité, mais du coup, Hugues Vandermersch reprit du poil de la bête.

— Je vais vous ramener aux *Mille Collines*, dit-il aussitôt.

— Vous ne voulez pas faire un tour au *Maxim's*, la boîte du *Méridien* ? demanda Bérénice.

— Un autre soir, déclina Malko.

Ils redescendirent vers le centre, à travers le quartier pauvre de Nyamirambo, aux échoppes encore ouvertes.

— Je n'aime pas ce quartier, dit sombrement Bérénice. C'est ici qu'étaient recrutés les plus méchants des *Interahamwe*. Ceux qui annonçaient dans leurs boutiques : « Aujourd'hui, vente de choux. » Ils payaient cinquante francs une tête coupée de Tutsi...

Hugues Vandermersch désigna un grand stade sur la gauche.

— C'est là qu'on a fusillé des génocidaires. Il y a quelques noms.

— Dommage qu'ils n'aient pas continué ! soupira Bérénice.

Le Rwanda n'était pas près de retrouver la sérénité, se dit Malko.

Lorsqu'il descendit aux *Mille Collines*, Bérénice lui jeta un long regard de reproche. De toute évidence, elle n'avait pas imaginé la même fin de soirée que lui...

Malko, ostensiblement, entra dans le hall, attendit quelques instants avant de regarder le parking, priant pour que la Land Cruiser démarre... Le diesel consentit à tousser et il plongea dans l'avenue de la République. Dix minutes plus tard, il s'arrêtait devant le portail des Pères blancs. Ses phares éclairèrent un homme appuyé à une moto. Le père Heller, en blouson de cuir et jean, paraissait en pleine forme.

— Je passe devant ! lança-t-il. On va longer Gikondo.

La nuit était plutôt claire. Après avoir pris le boulevard de l'Oua, le religieux tourna à droite sur une piste bordée de maisons en adobe et tôle ondulée puis bifurqua, s'orientant sans problème. Il n'y avait pourtant aucun point de repère. Il sembla à Malko, qui suivait aveuglément la moto, qu'ils étaient déjà dans la brousse. Ils atteignirent enfin une grande allée de latérite bordée de bois des deux côtés. La moto ralentit et s'arrêta sans éteindre son phare.

Le faisceau éclairait le panneau annonçant le cimetière abandonné. Malko reconnut enfin le carrefour. Le religieux éteignit son phare et se

gara sur le bas-côté, rejoignant Malko.

— Heureusement, ce n'est pas très construit par ici, remarqua-t-il, et les Africains n'aiment pas traîner près des cimetières la nuit. Montrez-moi cette tombe.

Malko le guida à travers les sépultures, s'éclairant avec son Zippo. Le père Heller s'immobilisa devant celle de Walter Park, fit un signe de croix et se tourna vers Malko.

— Allons-y ! Dieu nous pardonnera si nous dérangeons le repos éternel d'un innocent. Nos intentions sont pures.

Ils retournèrent prendre les outils dans la Land Cruiser. Malko écouta la nuit : le silence absolu, sauf des cris d'oiseaux de nuit. Les étoiles scintillaient, innombrables. Le père Heller s'ébroua.

— Dépêchons-nous ! En Afrique, les gens arrivent vite. Ils sentent une présence étrangère comme les animaux.

À la lueur du Zippo, ils examinèrent la tombe. Heureusement, elle n'était pas carrelée, mais recouverte d'une dalle de marbre d'une seule pièce. Le religieux s'accroupit, examina la tombe et se redressa.

— Donnez-moi la barre de fer, demanda-t-il. Ici, l'humidité a rongé le ciment.

Il prit la barre à mine, visa soigneusement et, d'un coup puissant, l'enfonça de vingt centimètres entre la dalle et son socle.

— Il n'y a plus qu'à la déplacer, dit-il simplement. Aidez-moi.

Cela n'avait presque pas fait de bruit, juste un choc sourd. Malko ne cessait de se retourner. Et s'ils avaient été suivis...

Malko joignit ses efforts à ceux du religieux. Avec un craquement sec, la dalle funéraire se décolla de son socle. Grâce au manche de pioche et à la barre à mine, ils parvinrent d'abord à la faire glisser latéralement, puis à la faire basculer dans la terre meuble. Ils s'arrêtèrent quelques instants, guettant de nouveau les alentours. Rien. Malko se pencha alors au-dessus de la fosse et aperçut le cercueil à un mètre de profondeur.

— Vous avez des cordes ? demanda le père Heller.

Malko humait l'air qui montait de la fosse. L'odeur de l'humidité, mais pas celle, aigre-douce, de la mort.

— Attendez ! dit-il. Ce sera peut-être inutile.

Il se mit à plat ventre et plongea le torse dans la fosse ouverte. Il arriva à saisir une des poignées du cercueil et tira. Impossible de le soulever. Trop lourd.

— Je crois que vous vous êtes trompé, remarqua le religieux d'une voix douce. Ce cercueil n'est pas vide.

Malko se releva, regagna la voiture et revint avec un tournevis. Il se pencha de nouveau au-dessus de la fosse. Toujours à la lueur du Zippo, il entreprit de dévisser les six vis maintenant le couvercle du cercueil. Il crut ne jamais y arriver ! Cela lui prit plus de vingt

minutes. Enfin, les vis dégagées, il put ôter le couvercle et le passer au père Heller. Toujours aucune odeur. Il se pencha vers l'intérieur du cercueil et ralluma son Zippo.

La flamme éclaira un sac de jute blanchâtre. Beaucoup trop court pour renfermer un corps humain. Malko l'éventra avec le tournevis. Il ne contenait que de la terre.

— Vous aviez raison ! reconnut le père Heller. Apparemment, l'homme que vous recherchez n'est pas mort. En tout cas, il n'est pas enterré ici.

Malko se redressa, massant ses reins douloureux, regardant le ciel piqueté d'étoiles. Soulagé. Il n'était pas venu au Rwanda pour rien. Si Walter Park avait mis en scène une fausse mort, c'était pour une raison sérieuse.

CHAPITRE XIX

Malko contempla le trou béant de la tombe violée. Impossible de laisser les lieux dans cet état. Même si le cimetière, sans mur ni clôture, n'était pas très fréquenté, cette tombe éventrée risquait d'attirer l'attention. Dieu sait ce que cela pouvait déclencher !

— On va essayer de remettre la dalle en place, suggéra-t-il au père Heller après avoir posé le couvercle sur le cercueil au fond de la fosse, sans le revisser.

En unissant leurs efforts, grâce à la barre à mine et au manche de pioche, ils parvinrent, centimètre par centimètre, à refaire basculer à l'horizontale la lourde dalle de marbre. Ensuite, ce fut plus facile de la faire glisser pour qu'elle épouse à nouveau *grosso modo* le rectangle de la fosse. Quand ils eurent terminé, ils étaient tous deux épuisés, en nage malgré la fraîcheur relative de la nuit. Les aiguilles lumineuses de la Breitling de Malko indiquaient une heure dix ! Toujours pas âme qui vive. Malko examina la tombe à la lueur de son Zippo. Bien sûr, de près, on voyait bien que la dalle avait été ouverte et déplacée. Mais qui s'en apercevrait ?

Courbatus, essoufflés, le père Heller et Malko remirent les outils dans la Land Cruiser.

Malko tendit sa main rouge de latérite au religieux.

— Merci. Sans vous, je n'y serais jamais arrivé. Désormais, j'ai un point de départ sûr pour mon enquête.

— Si cela doit servir à punir certains des coupables de cet horrible génocide, je suis heureux de vous avoir aidé, répondit le père Heller. Je vais vous guider jusqu'au boulevard de l'Oua. Après, c'est facile.

Ils repartirent, l'un suivant l'autre, traversant une ville rigoureusement déserte. Pas même un chien errant. D'ailleurs, il n'y avait plus de chiens au Rwanda. Systématiquement, les hommes de la Minuar, puis les soldats du FPR, les voyant dévorer les cadavres, les avaient exterminés jusqu'au dernier.

Génocide animal, pendant du vrai. Les militaires de l'ONU avaient pu ainsi justifier leur présence sans trop de risques. C'était moins dangereux d'abattre un chien errant que de s'attaquer aux *Interahamwe* hutus assoiffés de sang.

Malko vit s'éloigner avec un petit serrement de coeur le feu arrière de la moto. Vingt minutes plus tard, il se garait dans le parking de l'*Hôtel des Mille Collines*. L'employé de la réception somnolait. Il gagna sa chambre, ne rêvant plus que d'une douche.

À peine fut-il entré qu'avant même d'allumer, grâce à la lumière

des projecteurs du jardin, il aperçut une forme allongée sur son lit ! Quelqu'un dormait, lui tournant le dos.

*
* *

Il s'immobilisa, le poulx à cent cinquante, puis, prêt à repartir, alluma. Le pantalon moulant de velours rouge ne lui laissa aucun doute ! Bérénice sursauta, se retourna et se dressa, le chemisier ouvert sur ses seins aigus. Elle se mit debout d'un seul élan et lui expédia un regard noir, en l'apostrophant, pleine d'ironie.

— Je croyais que vous étiez très fatigué ! Que vous deviez vous coucher...

— Comment êtes-vous entrée ici ? demanda Malko, suffoqué de tant d'aplomb.

— J'ai dit à la réception que j'étais votre copine. Et puis, ils savent qui je suis... Alors, vous étiez avec une autre femme ! Une grosse vache hutue... Je ne suis pas assez belle pour vous ?

— Bérénice, dit Malko, je n'étais pas avec une femme...

— menteur !

— Bérénice, fit Malko, plutôt énervé. De toute façon, je n'ai pas de comptes à vous rendre, mais je n'étais pas avec une femme ! Et, en plus, *vous* avez un homme, Hugues Vanderersch !

— J'ai qui je veux ! coupa sèchement la Tutsie. Et vous, je vous veux.

— Pourquoi ? On s'est vus deux fois !

— Parce que. J'aime vos yeux. On dirait de l'or.

Calmée, une lueur trouble dans le regard, elle s'approcha de lui, appuya son ventre au sien. Les yeux dans les siens, elle lança :

— Prouvez-moi que vous n'étiez pas avec une autre femme.

— Comment ?

— Baisez-moi.

Pour appuyer sa demande, elle commença à se frotter contre lui. Comme Malko ne réagissait pas, elle lui jeta :

— Si vous m'avez menti, je saurai qui est l'autre, grâce à mon oncle. Il sait tout sur tout le monde.

Malko éprouva un picotement désagréable dans la colonne vertébrale. Ce n'était pas le moment d'attirer l'attention sur lui. Changeant de tactique, Bérénice acheva de déboutonner son chemisier et l'écarta, dévoilant des seins si fermes qu'ils en paraissaient irréels.

— Touchez comme j'ai la peau douce... proposa-t-elle.

Elle prit la main droite de Malko et la posa sur son sein gauche.

C'est vrai qu'elle avait une peau de soie. Malko laissa courir ses doigts, effleurant les longues pointes brunes, et sentit le ventre de Bérénice se coller encore plus au sien. Le regard noyé, elle plaqua ses

longs doigts sur Malko, d'un geste possessif.

— Tu es bien dur ! dit-elle d'une voix rauque, adoptant le tutoiement. C'est vrai, tu n'as pas été voir une autre femme.

En un clin d'oeil, elle se débarrassa de son chemisier et de son pantalon de velours, ne gardant qu'un string rouge minuscule qui moulait son sexe d'une façon parfaitement explicite.

— Attends, dit Malko, j'ai besoin de prendre une douche.

— C'est une bonne idée ! approuva aussitôt Bérénice.

Elle le suivit dans la salle de bains, et entra avec lui dans la grande douche carrée. Mais ce n'était pas pour se laver. Elle s'agenouilla aussitôt sur le carrelage et le prit dans sa bouche. L'eau tiède et la caresse exquise ne mirent pas longtemps à effacer la fatigue de Malko. Après sa découverte, il avait bien droit à une récréation. Debout, appuyé à la paroi de faïence, l'eau dégoulinant sur ses épaules, il appuya sur la tête de sa fellatrice, ce qui parut la ravir. Son sacerdoce était si habile qu'il lui donna une brutale envie de la prendre.

Il sortit de la douche, raide comme une barre de fer. Aussitôt, Bérénice, dégoulinante, fila dans la chambre. Elle réapparut, un préservatif à la main, qu'elle enfila avec une dextérité prouvant une longue habitude. En Afrique, si on voulait vivre longtemps, il valait mieux être prudent. Quatre-vingt-dix-huit pour cent des malades de l'hôpital de Kigali étaient séropositifs... Cela ne refroidit pas l'ardeur de Malko. Sans même emmener Bérénice dans la chambre, il l'assit sur la paillasse du lavabo, se plaça en face d'elle, lui ouvrit les cuisses, et s'enfonça dans son ventre d'un seul trait.

À peine emmanchée, Bérénice lâcha d'une voix rauque :

— Ah oui, c'est bon comme ça !

Debout en face d'elle, Malko releva ses jambes à la verticale et la prit lentement. Fasciné, regardant dans la glace son sexe entrer et sortir d'elle, le dos appuyé à la glace.

— C'est excitant de te voir me baiser, commenta-t-elle. Mais je veux que tu me prennes par derrière.

Il se retira, et elle se retourna, debout, face à la glace. C'est dans cette position que Malko viola ses reins, la pénétrant centimètre par centimètre, tant elle était serrée. Encouragé par les petits cris excités de la jeune Rwandaise, il lui fallut un long moment pour coulisser librement et s'enfoncer encore plus loin. Bérénice couinait de plaisir, gémissant d'une voix saccadée :

— Oui, c'est bon de te sentir loin au fond de mes fesses.

Soudain, elle fut secouée d'un spasme violent. Était-ce ses commentaires ou Malko : elle venait de jouir.

Aussitôt, elle supplia Malko de se retirer, arracha le préservatif et enfonça le sexe raide jusqu'au fond de son gosier. Malko était si excité qu'il jouit presque immédiatement. Bérénice avala religieusement sa

semence, jusqu'à la dernière goutte.

*
* *

Installés sur la terrasse face à l'énorme ficus plein d'oiseaux de nuit, Bérénice et Malko cuvaient leur orgasme.

— Toi, tu bandes bien ! soupira-t-elle. Hugues, il faut qu'il se fasse des piqûres. Ça me dégoûte.

— Pourtant, il n'est pas vieux... remarqua Malko, étonné.

— C'est peut-être moi qui ne le fais pas bander... Dis-moi, tu restes combien de temps à Kigali ?

— Je ne sais pas encore.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il hésita, mais grâce à son oncle, elle pouvait vite le savoir. Il valait mieux prévenir que guérir.

— Une enquête sur l'attentat du 6 avril 1994. Pour savoir qui a tiré les missiles qui ont abattu l'avion du président Juvénal Habyarimana.

Bérénice le fixa, visiblement interloquée.

— Ce sont les « génocidaires », tout le monde le sait. Tu veux rencontrer mon oncle ? Il sait sûrement tout cela...

— Plus tard, éluda Malko. Il y a d'abord une chose que je voudrais faire, c'est me rendre sur les lieux de l'attentat, à côté de l'aéroport de Kanombé. Tu pourrais venir avec moi ?

— Bien sûr ! fit-elle aussitôt. Demain, je ne travaille pas. Et après, on viendra ici faire la sieste. On peut y aller vers onze heures. Maintenant, il faut que je rentre. J'habite avec ma soeur et son mari, ils vont s'inquiéter s'ils ne me voient pas. Il y a encore tellement de peur en nous...

*
* *

Malko n'avait pas beaucoup dormi, obsédé par la disparition mystérieuse de Walter Park. Si l'Américain était vivant, il devait absolument le retrouver. Maintenant, il s'expliquait mieux l'attitude du gouvernement rwandais à son égard. Certains que la fable de la mort de Walter Park tiendrait, ils étaient sûrs que Malko se casserait le nez. Ils ne pouvaient pas prévoir sa rencontre fortuite avec Hugues Vandermersch. Il repensa à l'architecte et, du coup, aux photos qu'il lui avait demandées. Il était neuf heures : il avait le temps de faire un saut chez lui avant de retrouver Bérénice.

Il eut un peu de mal à retrouver la rue du Député-Kalangwe et le portail bleu. Celui-ci était entrouvert. Passant à côté de l'énorme antenne satellite, Malko traversa le petit jardin et frappa à la porte de la maison. Pas de réponse. Il se décida à entrer, gagnant la pièce où ils

avaient vidé une bouteille de Taittinger deux jours plus tôt. Il s'immobilisa sur le seuil, effaré.

Il y avait du sang partout ! Sur les murs, sur le carrelage, sur les meubles même ! Des débris informes jonchaient le sol. Il mit quelques instants à réaliser qu'il s'agissait de morceaux d'animaux. La tête d'un chat, un morceau de singe, la patte d'un chien... Il y en avait partout, la plupart méconnaissables. Des boules de poil tachées de sang. Une voix le fit sursauter. Hugues Vandermersch venait de surgir du jardin.

Défait, les cheveux en broussaille, le regard vide.

— Vous avez vu ce qu'ils ont fait ! fit-il d'une voix blanche. Hier soir, pendant que nous étions en train de dîner, ils sont venus et ils ont massacré tous mes animaux. À la machette !

— Qui « ils » ?

— Je ne sais pas. On n'a rien volé. Mais ce matin quelqu'un m'a téléphoné. Il m'a seulement dit : « Vous avez de mauvaises fréquentations. »

Malko sentit son pouls s'accélérer. C'était le second avertissement, après la défection surprise de Théoneste. La DMI ne restait pas inactive... Il affronta le regard perdu de l'architecte.

— Vous savez à qui on faisait allusion ? se força-t-il à demander.

Hugues Vandermersch passa machinalement la main dans ses cheveux blancs.

— Ça ne peut être qu'à vous, dit-il simplement. Je n'ai rencontré personne d'autre. Je ne sais pas ce que vous faites à Kigali, mais je ne veux pas vous revoir. Il ne faut pas m'en vouloir.

— Je comprends, dit Malko. J'étais juste venu vous demander si, par hasard, vous auriez des photos de Walter Park...

— Je ne sais pas, je n'ai pas envie de chercher, dit l'architecte d'une voix absente. Laissez-moi.

Il repartit dans le jardin sans même serrer la main de Malko. Celui-ci se souvint alors de son coup de fil à l'architecte, quand il avait réclamé les photos. Il avait sûrement été écouté. Résigné, il ressortit, souhaitant que son expédition à la colline de Masaka lui apporte un élément nouveau, mais sans trop y croire.

*

* *

— Voilà la colline de Masaka, annonça Bérénice, là, sur la droite.

Depuis l'hôtel, ils avaient pris le boulevard de l'Oua, vers l'est, laissant ensuite sur leur droite l'aéroport de Kanombé. La route de Kibungu qu'ils suivaient maintenant était *grosso modo* dans l'axe de l'unique piste d'atterrissage de l'aéroport. Malko aperçut sur le bas-côté, à droite, un panneau de bois dégingué, annonçant en français et en anglais « Union rwandaise des aveugles ». Juste devant, une piste

de latérite partait sur la droite en direction de la colline.

— C'est là ! annonça Bérénice. Il paraît qu'on a trouvé les étuis des SAM-16 plus haut. Ce sont sûrement des militaires du camp Kanombé qui est juste à côté qui les ont tirés. Tu veux aller voir ?

Malko engagea la Land Cruiser sur la piste de latérite. Très vite, elle prit une pente accentuée, en direction du sommet de la colline. Elle était pleine d'énormes pierres et d'ornières profondes, presque impraticable. Des maisons apparurent, noyées dans la végétation.

— Il paraît que les tirs sont venus d'un endroit appelé la Ferme, dit Malko.

Bérénice interpella un Noir qui descendait la piste, et dit ensuite à Malko :

— C'est un peu plus haut, un chemin sur la droite.

Malko s'y engagea, découvrant immédiatement un portail ouvert. Derrière, se trouvaient des bâtiments visiblement abandonnés, des carcasses de véhicules, un terrain à l'abandon. Il gara la Land Cruiser et s'avança à pied. Une végétation épaisse entourait les bâtiments abandonnés, construits sur un promontoire face au nord. Bérénice regarda l'épaisse végétation qui les entourait et souffla à l'oreille de Malko :

— Quand tu auras bien regardé, on peut trouver un coin tranquille. Il n'y a personne ici.

Elle ne pensait qu'à ça... Malko avait d'autres chats à fouetter. Et ils tombèrent sur un troupeau de vaches aux longues cornes aiguës qui paissaient paisiblement sous la garde d'un Noir...

Malko entendit un bruit d'avion et leva la tête. Un appareil venant de l'est apparut sur sa droite et passa devant eux, perdant de la hauteur, se préparant visiblement à se poser. Comme avait dû le faire six ans plus tôt le Falcon 50 de Juvénal Habyarimana... La Ferme était effectivement une excellente position de tir...

— Avant la libération, expliqua Bérénice, cette ferme était occupée par des coopérants français. Tu veux voir autre chose ?

— J'ai vu un panneau annonçant une congrégation religieuse, dit-il. Les Soeurs Paillotines. Peut-être étaient-elles là en 94 ?

Ils ressortirent de la ferme abandonnée, reprenant la piste principale qui grimpait vers le sommet de la colline. À droite, apparut un bâtiment de pierre ocre avec un toit de tôle ondulée portant une grande inscription : IKIGO NDERABUZIMA CYA MASAKA.

— C'est le dispensaire des Soeurs Paillotines, expliqua Bérénice. On peut demander là.

Une religieuse tout de blanc vêtue les accueillit, tout étonnée de voir un *muzungu*. Bérénice expliqua en kinyarwanda ce qu'ils cherchaient. La religieuse, après l'avoir écoutée, s'éclipsa pour revenir quelques instants plus tard, traînant une vieille Noire qui marchait

avec une canne et semblait terrifiée.

— Je vous présente Thérèse Nyarubuye, annonça-t-elle fièrement. Elle a vu l'avion tomber ! Et aussi des gens qui se sauvaient.

Malko dressa l'oreille.

— Des gens ? Qui ?

La vieille appuyée sur sa canne se mit à dévider ses souvenirs d'une voix lente mais très distincte, en excellent français. Elle n'était ni gâteuse, ni idiote.

— J'habite avec mon mari un peu plus haut, expliqua-t-elle. Ce soir-là, j'étais dans le salon avec lui. Nous avons entendu une explosion dans le ciel et je suis sortie. J'ai aperçu les lumières d'un avion qui allait se poser à Kanombé. À ce moment, il y a eu une seconde détonation et je l'ai vu prendre feu ! Il a continué en descendant vers Kanombé et je l'ai perdu de vue, il était trop bas. Alors, j'ai pensé aux malheureux qui étaient dedans et je me suis dit qu'ils allaient tous mourir. J'ai fait le signe de croix et j'ai prié pour eux.

— Et ensuite ? demanda Malko.

— Mon mari est sorti à son tour. Nous ne savions pas ce qui se passait. Il m'a dit qu'il allait voir avec sa moto où l'avion était tombé. Moi, j'avais peur... Pendant que nous discutons, j'ai vu arriver cinq hommes qui venaient de là – elle désignait la Ferme – et se dirigeaient vers le haut de la colline. Ils sont passés tout près de nous, je ne suis même pas sûre qu'ils nous aient vus.

— C'étaient des *muzungus* !

— Trois d'entre eux. Un « papa » et deux plus jeunes, dont un très grand. Ils marchaient vite. Avec eux, il y avait deux Africains. Ils ne parlaient pas entre eux. Ils ont disparu vers le sommet de la colline. C'est tout.

Malko buvait ses paroles. Qui recoupaient exactement la confession de Jean-Bosco Sagatwa. Pourtant, ils n'avaient pas pu se concerter. Le Rwandais avait bien dit que ceux qui avaient tiré les missiles avaient filé par le sud, en franchissant la colline de Masaka. Mais il n'avait pas parlé des deux autres blancs, en plus de Walter Park... Ce qui changeait tout.

— Vous pourriez les reconnaître ?

Theresa Nyarubuye rit doucement.

— Oh, non ! Il faisait sombre et puis tous les Blancs se ressemblent...

— Ils étaient armés ?

— Je ne sais pas. Ils n'avaient pas d'uniforme, en tout cas.

— Vous n'avez parlé de ces gens à personne ?

Nouveau rire.

— Personne ne m'a jamais rien demandé ! Après, la radio a dit

qu'on ne devait pas sortir de nos maisons, que le président avait été tué. Et puis, il y a eu les événements...

— Je vous remercie, dit Malko.

Il remonta dans la Land Cruiser, ravi de ce témoignage inespéré. Cette fois, il avait vraiment progressé. Qui étaient ces deux Blancs plus jeunes que Walter Park ? Des Américains ? Et les deux Africains ? Bérénice interrompit ses réflexions.

— C'est intéressant, ce qu'elle a dit. On a toujours dit que c'étaient les Français ou les Belges qui avaient abattu l'avion. Ils se promenaient comme ils voulaient par ici. Il y avait des Français au camp Kanombé...

Malko ne chercha pas à la détromper. Tant qu'elle ne se doutait de rien, elle pouvait être d'une aide précieuse. Tandis qu'ils redescendaient vers la route de Kibungu, il se tourna vers elle.

— Peux-tu m'aider à identifier ces Blancs ?

— Bien sûr ! fit Bérénice sans hésiter. Mais ils sont sûrement partis du pays avec les « génocidaires ».

Malko n'était pas loin de penser la même chose... Mais il devait tout tenter pour retrouver les deux Blancs qui se trouvaient ce soir-là en compagnie de Walter Park. Surtout le « géant », qui ne devait pas passer inaperçu.

— Il y a encore des Blancs qui se trouvaient là en 94 ? demanda-t-il.

— Pas beaucoup, fit Bérénice sans hésiter. Mais tu peux essayer quelque chose. Tu connais le restaurant *Caprices du Palais* ?

— Non.

— C'est le meilleur de Kigali ! affirma-t-elle, rue Ntazuka, tout près des *Mille Collines*. De la cuisine française. Avant 94, il ne s'appelait pas comme ça. Le patron était belge et prenait des photos de tous ses clients. Il y en avait plein les murs. Il s'est sauvé avec les « génocidaires », mais il n'a pas dû emporter les photos. Comme le restaurant n'a pas brûlé, elles sont peut-être là. Ces Blancs-là devaient le fréquenter.

C'était une piste fragile, mais mieux que rien.

— Ce soir, fit Malko, je t'emmène aux *Caprices du Palais*.

Les yeux de Bérénice brillèrent de bonheur.

— Alors, je vais mettre une très belle robe !

Malko lui sourit, priant pour que son oncle, le colonel Karigera ne la mette pas au courant trop tôt.

Le jour où Bérénice apprendrait qu'elle travaillait *contre* son camp, en pensant l'aider, leurs rapports risquaient d'être beaucoup moins idylliques.

Bérénice s'était surpassée : éblouissante, avec une perruque afro, de faux ongles de cinq centimètres, un rouge à lèvres quasi phosphorescent et une robe bleue fluide descendant jusqu'aux pieds, qui la moulait comme un gant. Le propriétaire du restaurant, Filip Lenaerts – un Belge massif comme une tour – l'accueillit en lui baisant la main, écrasant ensuite les phalanges de Malko, présenté comme un vieux copain...

— Qu'est-ce que je vous offre ? demanda le Belge.

— Champagne ! répondit sans hésiter Bérénice.

Filip Lenaerts, pas mesquin, alla extraire de ses réserves secrètes, « récupérées » sur les abords des ambassades, une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1994.

Beau geste tempéré par le fait qu'étant donné le prix auquel il l'offrait à sa clientèle, elle risquait de mourir de vieillesse au fond de sa cave...

Ils trinquèrent avec le nectar vendu au poids de l'or. La salle des *Caprices du Palais* était cossue, prolongée par une grande terrasse. L'intérieur faisait plutôt vieillot... Malko repéra une demi-douzaine d'hommes en train de s'imbiber de Primus à une table non loin du bar. Crânes rasés, épaules larges, visages burinés. Pas des représentants de commerce. Suivant son regard, le patron expliqua à mi-voix :

— C'est le service de sécurité de l'ambassade de Belgique ! Ils sont là tous les soirs.

Voilà d'où venait le champagne...

— Et les deux sur la terrasse ? demanda Bérénice.

Elle désignait deux hommes en train de discuter à voix basse. Un juif ashkénaze barbu avec son chapeau noir et un gros homme au physique moyen-oriental.

Le Belge sourit.

— Eux, ce sont des trafiquants de diamants. Le gros arrive du Kasai. Il vend ses pierres ici. Le barbu a débarqué d'Anvers par le vol de la Sabéna. Il repartira demain avec les diamants. Quelquefois, les vendeurs me confient des liasses de billets à mettre dans mon coffre, avant de repartir au Kasai.

— Et s'ils ne reviennent pas ? interrogea perfidement Malko.

— Ils reviennent toujours. Ce sont des durs. Ils passent la frontière à Gisenyi et ensuite, ils ont des relais partout en RDC. Vous voulez commander ?

Malko déclina les brochettes de cabri pour un vrai repas à l'européenne. Visiblement, Bérénice nageait dans le bonheur. Dès qu'ils furent en tête à tête, elle lui glissa :

— Ce soir, j'ai une culotte bleue... comme ma robe.

Et sophistiquée en plus.

— J'espère que Vandermersch ne va pas se montrer. Il pourrait être

contrarié de nous voir ensemble.

— Aucune chance ! affirma Bérénice. Ici, c'est l'endroit le plus cher de Kigali ! Je ne suis venue dîner que deux fois.

— Et les photos ? lui rappela Malko.

Aussitôt, Bérénice fit signe au patron.

— Mon ami venait souvent ici avant les événements, lui expliqua-t-elle. Il a été photographié par l'ancien propriétaire. Il paraît qu'il y en avait plein les murs. Qu'est-ce qu'elles sont devenues ?

Filip Lenaerts se gratta la tête.

— C'est vrai, il y en avait partout sur les murs quand j'ai repris. Je ne sais pas si on ne les a pas foutues en l'air. Je vais voir. C'est mieux comme ça maintenant, non ?

— Absolument, l'encouragea Malko.

Les crevettes, même décongelées, étaient délicieuses avec une bonne dose de pili-pili. Bérénice les coinçait entre ses longs ongles, comme des insectes, tout en expédiant des regards incendiaires à Malko. Les pointes de ses seins, grosses comme des crayons, pointaient sous la soie bleue, comme pour confirmer ses oeillades.

La viande était excellente, elle aussi. Comme les frites. On se serait cru en Europe. Malko se concentrait sur la nourriture, se disant qu'il n'y avait pas beaucoup de chances de retrouver les photos et que, de toute façon, cela ne lui dirait pas où se trouvait Walter Park, lorsque le patron arriva à leur table avec un plein carton de photos jaunies !

— Voilà, annonça-t-il, elles étaient à la cave. Amusez-vous !

Malko laissa de côté sa crème brûlée et plongea dans le carton. Éliminant déjà toutes celles où il n'y avait que des Africains. Son dessert terminé, Bérénice vint l'aider. Soudain, Malko tomba en arrêt devant un document représentant une brochette de gens installés au bar. Quatre hommes et deux femmes. L'une blanche, l'autre noire. Deux Blancs, type sportif ou militaires, l'un avec le menton en galoche. Cheveux rasés, athlétiques, visiblement très grands. La Noire était la fille qui avait ouvert à Malko le portail de la maison où demeuraient les amis de Walter Park. Ceux qui avaient réglé son enterrement...

— Tu les connais ? demanda-t-il à Bérénice.

Elle ne les connaissait pas. Par contre, cinq minutes plus tard, elle poussa une exclamation et brandit un cliché.

— Voilà tonton Walli !

Elle montra la photo à Malko. C'était celle d'un homme assez âgé, le visage ovale gélatineux, presque chauve, corpulent, souriant à la Noire de la photo précédente, une main posée sur sa cuisse.

Malko regarda longuement le document. Enfin, il savait à quoi ressemblait le fameux Walter Park. Celui-ci était en train de verser des sucrettes dans son café, avec une sorte de stylo.

Bérénice et Malko épuisèrent la caisse sans trouver grand-chose d'autre, sinon une autre photo de Walter Park en compagnie d'un Noir non identifié, et encore le plus grand des deux Blancs avec des filles noires. C'était déjà pas mal. Malko récupéra discrètement les photos et remercia le patron. Après avoir réglé une addition monstrueuse pour ce pays exsangue, il partit enlacé avec Bérénice.

Celle-ci avait déjà oublié les photos, ne pensant toujours qu'à la même chose... À peine dans la chambre, elle s'appuya au balcon de la terrasse et dit simplement :

— Enlève ma culotte et baise-moi. Ici.

Pris au jeu, Malko souleva la longue robe bleue.

— Je ne vais pas enlever ta culotte, mais je vais te baiser, annonça-t-il.

Ce qu'il fit, sans rien enlever, ni robe ni culotte bleue.

*

* *

Le garage Ford semblait désert. Malko finit par repérer au fond de l'atelier le vieux mécanicien qui l'avait aidé une première fois. Il lui mit sous le nez la photo des deux Blancs. Le Noir mit bien une minute à répondre.

— Oui, ce sont les amis du patron. Ceux qui se sont occupés de l'enterrement. Ceux qui habitent dans la maison près du rond-point de Kimihurura.

— Ils sont américains ?

— Ça je ne sais pas, ils parlent anglais, mais français aussi.

Il repartit, lesté d'un billet de dix mille francs, remonter un moteur. Il n'y avait plus rien à en tirer.

Une idée frappa Malko, tandis qu'il regagnait la Land Cruiser, une idée toute simple. Les deux amis de Walter Park avaient de grandes chances d'être américains. Donc, ils avaient dû se faire enregistrer au consulat.

*

* *

Gerry Kalbacker était un jeune Harvardien timide, avec une tignasse rousse soigneusement ramenée en arrière. Le premier secrétaire de l'ambassade des États-Unis semblait ravi de recevoir un envoyé spécial de la Maison-Blanche.

— M. Frank Capistrano m'a demandé de faire l'impossible pour vous faciliter votre mission. Êtes-vous satisfait du garçon que je vous ai envoyé, Théoneste Barayagwisa ? Il nous rend beaucoup de petits services.

— Il est parfait, assura Malko. Il m'organise des rendez-vous dans

les différentes administrations que je souhaite contacter.

L'Américain eut un sourire entendu.

— Les Rwandais sont charmants, très intelligents, mais très pointilleux. Et très orgueilleux. Bon, que puis-je faire pour vous aujourd'hui ?

— Je souhaite consulter la liste des Américains résidant à Kigali et enregistrés au consulat. Je pense pouvoir ainsi retrouver une connaissance.

— Mais c'est très facile, assura le premier secrétaire.

Il décrocha son téléphone et appela directement le consul, expliquant la requête de Malko. Dix minutes plus tard, une secrétaire entra dans le bureau, portant un mince registre noir que Gerry Kalbacker donna à Malko.

— Installez-vous à mon bureau, proposa-t-il, j'ai quelqu'un à voir dans la maison et je reviens.

Malko ouvrit le registre à la page de l'année 2000. La liste des résidents était très courte : une quarantaine de noms, suivis chacun d'une adresse et parfois d'un numéro de téléphone. Ce fut facile : il n'y avait que trois Américains domiciliés boulevard de l'Umouganda. Deux hommes, Lee Parker et Matt Stewart, ainsi qu'une femme, Virginia Attlee. Et un numéro de téléphone : 543861. Il nota soigneusement le tout et se mit à remonter le registre, vérifiant depuis quand leurs noms s'y trouvaient. Ils étaient arrivés en 1992 et avaient été enregistrés au consulat sans interruption depuis. Gerry Kalbacker revint dans le bureau au moment où il refermait le registre.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

— Hélas, non, assura Malko.

— Tous ne se font pas enregistrer, commenta le diplomate, mais c'est une erreur. En cas de pépin, on ne sait pas où les trouver. Vous comptez rester longtemps à Kigali ?

— Encore une dizaine de jours.

— Dès que vous aurez un dîner libre, faites-moi signe. Si vous avez terminé, je vais descendre avec vous.

Ils sortirent par la porte donnant sur le boulevard de la Révolution. L'ambassade américaine se trouvait en plein centre, un assemblage de bâtiments ocre entourés d'une haute grille noire et gardés par des vigiles en bleu. Tout le périmètre était protégé par des fûts blanc et rouge remplis de ciment, la circulation étant interdite autour de l'ambassade. Le premier secrétaire gagna un 4×4 Nissan flambant neuf garé en face de la station Total et serra vigoureusement la main de Malko.

— À très bientôt, j'espère. Si vous avez besoin de quelque chose...

Malko n'avait plus qu'une idée : entrer enfin en contact avec les deux mystérieux Américains. Rentré à l'hôtel, il se rua sur le

téléphone. À la troisième sonnerie une voix d'homme répondit.

— Hello ! Qui demandez-vous ?

— Lee Parker.

— Il est sorti.

— Vous êtes Matt Stewart ?

Il y eut un blanc, puis son correspondant demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Vous ne me connaissez pas, fit Malko. Je suis à la recherche de gens qui ont connu Walter Park.

— Walter Park, répéta l'homme. Je ne connais pas. Désolé. Au revoir.

Il avait déjà raccroché. Malko refit le numéro : occupé. Il recommença pendant dix minutes et abandonna. Il était en train de réfléchir à la façon de piéger les deux Américains lorsque le téléphone sonna. C'était Bérénice.

— Ce soir, on va danser à la boîte du *Méridien* ! annonça-t-elle.

— Ah bon, fit Malko sans enthousiasme. Je ne suis pas fou des discothèques.

— Celle-là, tu vas aimer, affirma la Noire. Tu cherches bien les deux planteurs de thé, les copains de tonton Walli ?

— Oui, comment sais-tu ce qu'ils font ?

Elle eut un rire cristallin.

— Je me suis renseignée, je connais beaucoup de monde à Kigali, tu sais... Ils sortent pas mal. Et tous les samedis, ils vont au *Méridien*. Aujourd'hui on est samedi...

— Donc on va au *Méridien*, conclut Malko. Bravo.

Il raccrocha, ravi, en pensant à la tête que les deux Américains allaient faire. Penser qu'il devait ce tuyau à la nièce du colonel commandant de la DMI... Face à face, les amis de Walter Park seraient bien obligés de répondre à ses questions...

CHAPITRE XX

Une chanteuse au visage simiesque, juchée sur des escarpins argent, hurlait une mélodie sirupeuse accompagnée par un orchestre approximatif, pour une douzaine de couples en train de se déhancher mollement sur la piste du *Maxim's*.

La discothèque, située à droite de l'hôtel, accueillait le Tout-Kigali, des femmes en robe longue, des hommes débraillés, quelques « expats » et les putes de service.

— On danse ? proposa Bérénice, moulée dans un fourreau noir mettant en valeur ses seins pointus. Ils ne sont pas encore là.

Malko se laissa entraîner sur la piste et eut l'impression d'avoir épousé une ventouse... Bérénice avait de la danse une conception très simple : frotter jusqu'à que cela s'enflamme. À côté d'eux, une matrone, sanglée dans un boubou violet, s'agitait toute seule, extasiée. Malko, lui, avait une folle envie de retourner boire son jus de *maracuja* [45] dans leur box, près de l'orchestre.

Il allait tenter de se décoller de Bérénice lorsqu'elle lui souffla à l'oreille, en profitant pour y glisser sa langue :

— Les voilà ! Regarde le bar.

Dans la pénombre, Malko reconnut à peine les deux Américains de la photo. L'un était immense, avec une chemise en denim bleue, des épaules de catcheur, les cheveux courts, le menton en galoche. Type mercenaire en goguette. L'autre, plus petit, arborait un petit bouc et des cheveux noirs. Il portait une veste aux manches retroussées. Malko les laissa commander et s'installer sur des tabourets tout en les couvant des yeux. Enfin, il avait du concret : les hommes qui avaient vraisemblablement abattu l'avion de Juvénal Habyarimana, déclenchant un des pires génocides du siècle. Hélas, il était seul, sans arme, avec, comme unique alliée involontaire, la nièce du patron de la DMI...

Il laissa passer cinq minutes, puis, n'y tenant plus, se détacha de Bérénice.

— Attends-moi dans le box, je vais leur parler.

Elle obéit et il traversa la piste de danse. Les deux Américains lui tournaient le dos. Il s'approcha et lança :

— Lee !

Le plus grand se retourna d'un bloc. Malko vit des yeux gris inquisiteurs, plissés, un visage buriné, énergique.

— *Who are you ?*

Visiblement, il cherchait à l'identifier. Malko ne perdit pas de

temps.

— C'est moi qui vous ai appelé aujourd'hui, fit-il. Je...

Déjà, l'autre ne l'écoutait plus. Il glissa quelques mots à l'oreille de son copain, posa un billet de dix mille francs sur le bar et les deux hommes descendirent de leur tabouret. Lee dépassait Malko de dix centimètres. L'ignorant totalement, il se dirigea vers la sortie, suivi de son acolyte. Malko lui emboîta le pas. Près de l'entrée, Lee glissa quelques mots à un Noir. Aussitôt, ce dernier, un colosse au crâne rasé, style videur, bloqua la sortie. Malko tenta de le repousser, mais autant essayer de bouger une falaise. Le Noir le fixait, indifférent, comme s'il était transparent. Fou de rage, Malko fit demi-tour, rejoignant Bérénice.

— Viens ! dit-il. Un type m'a empêché de les suivre. Va lui parler.

Ils gagnèrent la sortie. Le videur avait disparu. Aucune trace des deux Américains. Malko reprit la Land Cruiser et fonça jusqu'à leur maison. Le portail était fermé. Il enrageait. Bérénice essaya de le calmer.

— Ne te fâche pas. Demain, je demanderai à mon oncle de t'aider. Il connaît sûrement ces deux-là. Viens, on retourne danser...

La mort dans l'âme, Malko reprit le chemin du *Maxim's*. Certain que le Noir qui l'avait empêché de suivre les deux Américains appartenait à la DMI. Une fois de plus, le sol s'était dérobé sous lui. Mais cet échec lui apprenait au moins quelque chose : les deux Américains étaient les complices de Walter Park.

*

* *

Bérénice avait tenu parole, elle appela Malko dès le lendemain matin pour lui annoncer :

— Mon oncle est en province ! Tu veux quand même déjeuner avec moi ?

Malko avait accepté : autant broyer du noir à deux. Il était dans l'impasse. Après le coup de fil de Bérénice, il était retourné à la villa des Américains, trouvant porte close. À part Bérénice, il n'avait aucun allié à Kigali. La jeune femme vint le retrouver un peu avant une heure, pimpante dans une robe de coton imprimé.

— On peut aller dans le restaurant qui appartient à la soeur de Paul Kagamé, annonça-t-elle.

Ils descendirent l'avenue de la Concorde. Le restaurant se trouvait dans l'immeuble de l'OMS. Le *Crescendo*. Une tonnelle prolongée par une salle où déjeunaient quelques élégantes Tutsies en compagnie de leurs amants. Plusieurs 4 × 4 étaient garés dans le petit parking. Ils s'installèrent sous la tonnelle. Malko était soucieux. S'il laissait Bérénice parler à son oncle, c'était la catastrophe. Dans le cas

contraire, l'enlissement. Il n'avait aucun moyen de forcer les deux Américains à lui parler. Quant à Walter Park, il ignorait totalement où il se trouvait...

— Tu veux de la *rwenzuri* [46] ? demanda Bérénice.

Malko allait répondre lorsqu'un objet jeté de la rue atterrit pratiquement à ses pieds. Il demeura figé quelques fractions de seconde, le temps que son cerveau identifie une grenade.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bérénice.

— Une grenade, fit Malko d'une voix blanche.

Il se leva d'un bond. Il avait entre trois et cinq secondes de sursis. Saisissant Bérénice par la main, il l'arracha de sa chaise qui tomba, l'entraînant vers la sortie sous les yeux effarés des autres clients qui n'avaient rien remarqué.

Ce n'est qu'en arrivant à la porte qu'il réalisa que la grenade aurait dû exploser depuis longtemps. Il s'immobilisa, face au garçon étonné qui revenait avec l'eau minérale.

— Qu'est-ce qui se passe, patron ?

— On a jeté une grenade ! Là, près de la table, fit Malko.

L'autre éclata de rire.

— Une grenade, patron ! C'est une blague !

Il se dirigea vers la table de Malko, se baissa et ramassa la grenade. Soudain perplexe.

— Ça, présentement, c'est une grenade ! confirma-t-il, beaucoup plus sérieux. Mais elle n'est pas dangereuse. Regardez, patron.

Malko vit immédiatement que la goupille n'avait pas été enlevée. La grenade ne risquait pas d'exploser. Il se rassit, les jambes coupées, tandis que Bérénice se déchaînait.

— C'est un de ces salauds d'*Interahamwe*. Ils veulent continuer à nous tuer. Je le dirai à mon oncle...

Malko la regarda pensivement. Sans le savoir, elle venait de lui sauver la vie. Il était certain que la présence de la jeune femme avait empêché qu'on lui jette une grenade *dégoupillée*. Ce qui signifiait aussi que l'oncle était parfaitement au courant...

*

* *

Étonné de ne pas voir débarquer Bérénice à dix heures, Malko descendit à la piscine. Ils s'étaient quittés après le déjeuner et il était revenu à l'hôtel, ne sachant plus que faire. Il découvrit la jeune femme, seule à une table, au bord de la piscine.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Bérénice lui jeta un regard noir.

— Tu m'as menti !

— Sur quoi ?

— Sur toi !
— Qu'est-ce que tu veux dire ?
— J'ai eu mon oncle. Il m'a parlé de toi. Il m'a dit que tu étais un ennemi des Tutsis.

— C'est absolument faux ! protesta Malko.

— Je devrais te tuer, dit Bérénice à mi-voix. D'ailleurs, je *vais* te tuer. À Kigali, je peux faire ce que je veux. Ou bien je vais te faire arrêter...

Malko se dit qu'elle n'aurait peut-être pas cette peine... L'étau se resserrait autour de lui. Très habilement et très progressivement.

— Ton oncle t'a-t-il dit *pourquoi* j'étais un ennemi des Tutsis ?

Prise de court, Bérénice bafouilla un « non » hésitant.

— Eh bien, demande-lui ! lança Malko. Et si tu ne veux pas me voir ce soir...

— Si, si ! Je veux te voir, mais je veux savoir *pourquoi* il m'a dit ça. Il prétend que tu es lié aux « génocidaires ». Ceux qui ont voulu nous faire disparaître de la surface de la terre.

— Là-dessus, dit Malko, je peux te répondre : c'est totalement faux. Je ne suis lié qu'à un organisme : le gouvernement américain.

Rassérénée, Bérénice lui prit la main.

— Je te crois. Viens, on va au *Flamingo*, c'est le meilleur chinois de Kigali.

*
* *

Malko ne dormait plus depuis six heures du matin, ressassant sa déception. Le *Flamingo* s'était révélé une catastrophe, avec des assiettes et de la nourriture en plastique, le tout dans un décor à mourir de tristesse. Ensuite, en dépit de sa bonne volonté, Bérénice, perturbée, n'avait pas joui, ce qui l'avait mise d'une humeur exécrationnelle...

Sa décision était prise. Il allait se poster devant la villa des Américains jusqu'à ce que l'un d'entre eux sorte. Il aurait bien le temps de dire *qui* l'envoyait. Il se leva, prit une douche et descendit. La Land Cruiser démarra sans trop de problèmes. En dépit de ses faiblesses congénitales, elle continuait vaillamment à le traîner partout. Il faisait encore frais, mais l'animation était déjà intense. En Afrique, on se lève avec le soleil. Dix minutes plus tard, il stoppait devant la villa des Américains.

Surprise : le portail était entrouvert. Intrigué, il descendit et alla risquer un oeil. Les deux voitures étaient garées à leur place habituelle. Aucun signe de vie. Il se dirigea vers l'entrée de la maison. Là aussi, la porte était entrouverte. Par l'entrebâillement, il aperçut quelque chose d'anormal : un pied. Il poussa la porte et découvrit le

reste. Derrière le pied, il y avait un corps. Celui d'une femme noire, vêtue seulement d'un soutien-gorge. Son corps était couvert de sang et une lance de bambou était plantée dans sa gorge.

La fade odeur du sang et les mouches le guidèrent vers une autre pièce. Une chambre. Là, il y avait deux cadavres. Un homme et une femme. L'homme était Lee Parker. Il ne portait qu'un caleçon rayé et avait été lardé de coups de machette et de lance. Détail horrible, les deux pieds du géant avaient été tranchés à la hauteur des chevilles, comme pour l'empêcher de fuir. Sur la table de nuit, Malko aperçut un gros pistolet automatique qu'il n'avait pas eu le temps de saisir.

La femme avait la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte et une lance enfoncée dans le sexe. Le sang avait séché sur ses cuisses, attirant une nuée de mouches. Ce devait être Virginia Attlee.

C'était un massacre. Il se força à inspecter les autres pièces. Rien n'avait été dérangé, mais, dans la seconde chambre, il trouva Matt Stewart allongé sur le ventre, la nuque tranchée et une machette encore plantée dans le dos...

Des mouches bourdonnaient partout, l'odeur aigre-douce de la mort se mêlait à celle plus fade du sang. Malko revint dans la première chambre et prit le pistolet, le glissant dans sa ceinture. Le silence minéral était poignant. Quand il regagna le jardin, il avait le vertige. Il avait fallu plusieurs tueurs pour accomplir ce massacre, même si les quatre victimes avaient été surprises. Un crime planifié et exécuté froidement. Même la sauvagerie apparente semblait factice. Les pieds coupés, c'était la marque des *Interahamwe* qui « raccourcissaient » les Tutsis. Histoire de brouiller les pistes. C'était tout simplement une quadruple exécution, d'une sauvagerie inouïe.

Il ressortit de la propriété et remonta comme un automate dans la Land Cruiser. Tout cela était clair. Les Américains avaient été éliminés parce qu'ils représentaient un risque pour le gouvernement rwandais. C'était la façon la plus sûre de s'assurer de leur silence. Comme pour le colonel Lizindé au Kenya. Devant la raison d'État, blanche ou noire, il n'y avait plus ni alliés ni amis. Si ce que croyait Malko était juste, ces hommes avaient rendu un immense service à ce gouvernement rwandais qui les avait ensuite supprimés froidement. Ce quadruple meurtre était aussi un message, à son intention cette fois. S'il continuait ses recherches, c'est lui qui serait tué, la prochaine fois. Machinalement, il effleura la crosse du pistolet récupéré dans la maison de la mort. Un Browning à quatorze coups, un peu rassurant malgré tout. Il avait désormais un choix clair devant lui : quitter Kigali ou risquer la mort à chaque instant.

Un barbu coiffé d'une calotte noire chuchotait à la terrasse des *Caprices du Palais* en face d'un rouquin athlétique aux vêtements rouges de latérite. Malko avait pris une table non loin d'eux, en attendant Bérénice. La veille au soir, ils avaient décidé de se retrouver là. Il n'avait pas faim. La menace invisible qui pesait sur lui, raffermie par petites touches de plus en plus féroces, était éprouvante pour les nerfs. Dès son arrivée à Kigali, il avait été repéré. Comme la DMI ne le jugeait pas dangereux, elle l'avait laissé faire. Ensuite, au fur et à mesure que ses recherches progressaient, on avait augmenté la pression. D'abord l'avertissement à Théoneste, puis le massacre des animaux de Hugues Vandermersch, ensuite la grenade non dégoupillée, et enfin la liquidation des Américains susceptibles de parler. Tout ceci, implicitement, confirmait la confession de Jean-Bosco Sagatwa : c'était bien le FPR qui avait fait abattre le Falcon 50 de Juvénal Habyarimana. Mais quelle était la véritable implication de la CIA dans cet attentat ?

Le seul à pouvoir répondre était désormais Walter Park. Seulement, le « mort-vivant » était introuvable... La voix joviale de Filip Lenaerts troubla sa méditation.

— Je vous offre une Primus ?

— Non, merci, dit Malko.

— Tiens, fit le Belge, j'ai croisé tout à l'heure un type que vous avez dû connaître dans le temps. Josse Laslaing. Il avait un restau ici avant les événements. Depuis, il a émigré à Butaré où il a acheté un hôtel-restaurant, l'*Ibis*. Lui, je crois que c'est le plus ancien du pays ! Il connaît tout le monde...

Malko dressa l'oreille. Si Josse Laslaing connaissait tout le monde, il pouvait aussi avoir croisé Walter Park.

— Il vient ici ? demanda Malko.

— Non, je l'avais invité, mais il doit repartir à Butaré, il a toute une délégation de l'ONU ce soir. Ils cherchent des témoignages sur le génocide. Je l'ai vu au marché, il achetait des trucs qu'on ne trouve pas là-bas. Il doit encore y être...

Malko était déjà debout.

— Ça m'amuserait de le revoir ! Je vais essayer de le retrouver. Si Bérénice arrive, offrez-lui à boire.

— Le pick-up de Josse est juste en face de la Banque de la Confiance d'Or, cria le restaurateur, avenue du Commerce.

*

* *

Un jeune Noir dormait à poings fermés sous le soleil brûlant, allongé sur des bâches, à l'arrière d'un vieux pick-up Toyota, en face de la Banque de la Confiance d'Or. Malko le secoua et le Noir ouvrit

des yeux chassieux.

— Où est ton patron ?

— Là-bas dans le marché, patron. Avec sa madame.

Il désignait un quadrilatère de boutiques couvertes un peu en contrebas, où on vendait de tout, des casseroles aux boubous.

— Dis-lui qu'un ami veut le voir ! Je vais essayer de le retrouver dans le marché.

Malko plongea dans les allées étroites protégées du soleil par des toiles, où régnait une chaleur étouffante. C'était immense, bruyant, on se faisait accrocher tous les trois mètres. Au bout de cinq minutes, il réalisa qu'il ne trouverait pas celui qu'il cherchait et gagna une des sorties. Juste à temps pour voir un couple de Blancs émerger du marché, un peu plus loin. Un gros bonhomme rougeaud accompagné d'une blonde avec une queue de cheval, la croupe moulée dans un jean trop serré. Il hâta le pas et les rattrapa juste comme ils arrivaient au pick-up. Malko héla l'homme :

— Josse !

Le Belge se retourna, esquissa un sourire. Celle qui l'accompagnait adressa un vague bonjour à Malko. Elle n'était pas mal, avec un nez retroussé et de gros seins.

— Je vous ai aperçu dans le marché, fit Malko, je suis venu souvent chez vous avant les événements.

Le visage du restaurateur s'éclaira.

— Ah oui, c'est vrai ! Qu'est-ce que vous devenez ?

— Oh, toujours la même chose, fit Malko. Et vous ?

— Moi, je suis installé à Butaré depuis pas mal de temps. Ça marche bien. Je viens ici pour me ravitailler. Je repars tout de suite. Faudra venir me voir...

— Sûrement ! approuva Malko. À propos, vous n'avez jamais revu Walter Park ? Vous savez, l'Américain aux taches de rousseur ?

Josse Laslaing chercha quelques instants dans sa mémoire.

— Ah si ! De temps en temps, finit-il par dire. Mais il n'est pas à Butaré.

La fille au nez retroussé et aux gros seins le tira par la manche.

— Viens, on va être en retard.

Josse Laslaing s'excusa avec un sourire.

— Venez bouffer chez moi ! On parlera de tout ça !

— Oui, venez, renchérit la blonde avec un regard plein de sous-entendus. On ne voit pas beaucoup de gens à Butaré.

Malko les regarda monter dans le pick-up. Il se serait bien épargné le voyage à Butaré, mais cela valait le coup... Quand il revint aux *Caprices du Palais*, Bérénice n'était toujours pas là. Il essaya son portable : messagerie. Cela sentait mauvais. Il dut se résigner à déjeuner seul, à côté des trafiquants de diamants.

Malko jeta un coup d'oeil à sa Breitling, furieux. Déjà six heures et demie ! La nuit tombait et il avait parcouru à peine le tiers du chemin. Après le déjeuner, il était repassé à l'hôtel prendre quelques affaires et les dollars qu'il ne voulait pas laisser dans le coffre de sa chambre, peu sûr. Au moment de partir, le capot de la Land Cruiser avait obstinément refusé de se fermer. Un mécanicien de la station Total avait réussi à bricoler une réparation de fortune, mais ce n'était pas l'idéal... Et surtout, Malko avait perdu près de trois heures... Il fit un écart pour éviter une vache errante. La route était étroite, sinueuse, défoncée, escaladant d'innombrables collines toutes identiques, ponctuées par des dizaines de fours à brique.

Deux heures plus tard, il déboucha enfin sur une longue ligne droite bordée d'arbres magnifiques : Butaré, au sud de Kigali, tout près de la frontière avec le Burundi. Une petite préfecture endormie avec une seule rue principale. Malko la longea, à la recherche de l'*Ibis*. Il le trouva un peu plus loin sur la gauche. Une terrasse animée et bruyante. Il se gara et pénétra dans le restaurant. Il était presque vide et un garçon africain vint à sa rencontre.

— C'est pour dîner, patron ?

— Je voudrais voir M. Josse.

Le garçon regarda Malko d'un air bizarre et bredouilla.

— Mais, M. Josse, il est... Attendez !

Il disparut dans la cuisine. Cinq minutes plus tard, Malko vit surgir la blonde qui se trouvait avec le restaurateur à Kigali, défaite, les yeux rouges.

— Josse est mort ! annonça-t-elle entre deux sanglots.

— Mort ! Mais qu'est-ce qui est arrivé ?

Elle s'effondra sur une chaise et lâcha :

— Quand nous sommes arrivés ici, nous avons été rattrapés par une voiture avec quatre Africains armés de Kalach. Ils nous ont coincés. Deux sont sortis et ont commencé à rafaler le pick-up. Josse a été tué sur le coup. Moi, j'ai réussi à sortir. Comme il faisait sombre, ils ne s'en sont pas aperçus tout de suite. J'ai eu le temps de me sauver jusqu'au restaurant.

Malko ne répondit pas. Le filet était encore plus serré qu'il ne l'avait pensé ! Il était donc suivi en permanence et ses adversaires ne prenaient aucun risque : ils n'avaient pas pu entendre sa conversation avec Josse Laslaing... Il regarda la grande avenue mal éclairée, calme en apparence. S'il repartait ce soir, il était certain de ne pas arriver vivant à Kigali... Désormais, il était le suivant sur la liste. La blonde l'observait entre ses larmes.

— Vous n'allez pas repartir maintenant, suggéra-t-elle, c'est

dangereux de rouler la nuit. Nous avons des chambres... À propos, je m'appelle Nadine.

— Très bien, Nadine, dit Malko. Je vais rester. Si vous êtes seule, nous pouvons dîner ensemble...

— Ça me fera du bien, dit-elle en reniflant. On va vous installer.

Un garçon alla prendre le sac de voyage de Malko et lui montra une chambre au confort succinct, donnant sur l'avenue. Jamais il n'avait été aussi content d'avoir récupéré le Browning de Lee Parker.

*

* *

Nadine s'était remaquillée, mais avait encore les yeux rouges. D'entrée, elle se fit servir un double Defender qu'elle avala pratiquement d'un trait. Ses mains tremblaient.

— Je ne comprends pas, renifla-t-elle, Josse n'avait pas d'ennemis.

— C'était votre mari ?

— Non. Moi, j'étais secrétaire à l'ambassade de Belgique quand il m'a draguée. Ça m'a excitée de venir vivre en plein bled. Ici, c'est le bout du monde. Puis, je me suis rendu compte qu'il avait surtout besoin d'une caissière ! Il n'arrêtait pas de sauter des jeunes Noires. Moi, je ne voulais plus qu'il me touche, j'avais peur du sida. Maintenant, je ne sais pas ce que je vais faire.

On les servit. Des hors-d'oeuvre peu variés et l'étemel tilapia grillé. Malko attendit que Nadine soit un peu calmée pour demander :

— Vous connaissez l'Américain dont je parlais : Walter Park ?

— Le vieil Américain plein de taches de rousseur ? Oui, il m'a même draguée. Il doit s'emmerder, tout seul à Gisenyi.

Malko sentit son poulx grimper vertigineusement.

— Il vit à Gisenyi ?

— Oui. Depuis longtemps. On l'a vu un jour où on est allés en week-end, au *Méridien*. Je me demande pourquoi il s'est enterré là-bas... Le lac Kiwu, c'est beau, mais quand même...

Malko ne l'écoutait plus. Il venait enfin de toucher le jackpot. Soudain, il vit Nadine changer d'expression.

— *Godferdom* ! fit-elle entre ses dents. Vous avez vu les deux types qui viennent d'entrer ?

Malko se retourna et aperçut deux Noirs, grands, costauds, le visage inexpressif, en blouson de cuir et jean. Ils s'installèrent à une table près de l'entrée.

Nadine se pencha sur Malko.

— Je suis presque sûre que ce sont eux qui nous ont attaqués !

Malko ne dit rien. Cette fois, c'était l'hallali. Ses adversaires ne se cachaient même plus. Donc, il était programmé pour mourir à Butaré.

CHAPITRE XXI

Malko posa la main sur celle de Nadine, essayant de la calmer.

— N'ayez pas peur, ici, il ne peut rien vous arriver. Et puis, ce ne sont peut-être pas les mêmes.

— Si, si ! s'insurgea-t-elle. J'en suis sûre. Je vais appeler la gendarmerie.

— N'en faites rien, demanda Malko. Je pense que ceux qui vous ont attaqués ont agi sur ordre de la DMI.

Elle leva ses yeux pleins de larmes sur Malko, abasourdie.

— La DMI ! Mais pourquoi ?

— Je ne peux pas vous expliquer maintenant ce que je sais. Mais demain matin, je quitterai Butaré et je suis à peu près certain qu'ils vont me suivre. Quand je serai parti, prenez un bus – un transport en commun – et partez pour Kigali. Demandez la protection de l'ambassade de Belgique et quittez le pays le plus vite possible. Il y a des vols Sabéna deux fois par semaine.

Elle posa sa fourchette, blanche comme une morte.

— Mais je n'ai pas d'argent ! Qu'est-ce que je vais faire ?

— Je vais vous en donner, dit Malko. Cinquante mille dollars. Cela vous aidera à repartir dans la vie.

Nadine se figea, de plus en plus stupéfaite.

— Cinquante mille dollars, répéta-t-elle à mi-voix. Pourquoi me donneriez-vous cet argent ? On ne se connaît pas.

— C'est exact, reconnut Malko, mais il n'est pas impossible que je sois, indirectement et involontairement, responsable de la mort de votre ami Josse.

Elle écarquilla les yeux, abasourdie.

— Mais pourquoi ? Il ne vous avait jamais vu !

— Il détenait une information très importante, expliqua Malko. On l'a tué pour qu'il ne puisse pas me la communiquer. Vous avez eu beaucoup de chance...

Nadine repoussa son assiette et dit d'une voix blanche :

— J'ai envie de vomir !

Elle se leva de table et disparut. Pendant qu'elle était absente, les deux Noirs s'éclipsèrent, après avoir vidé leur Primus. Quand la jeune Belge revint, elle était décomposée. Elle se rassit et fixa Malko.

— Je ne vous crois pas ! Je ne comprends pas.

— Vous avez tort, mais vous ne risquez plus rien, je pense.

— Pourquoi ?

— Parce que ces deux hommes nous ont vus ensemble. Ils savent

que nous avons parlé. Donc, c'est trop tard pour vous tuer.

Nadine demeura silencieuse quelques instants, puis demanda timidement :

— Vous allez quand même me donner l'argent ?

— Oui, dit Malko. Il était destiné à récompenser la personne qui me mènerait à Walter Park. Le hasard fait que c'est vous. Ça vous aidera à redémarrer dans la vie.

La Belge secoua la tête, ahurie.

— Je n'y comprends rien ! Je n'y crois pas ! C'est fou !

Elle regarda la salle vide.

— Où sont-ils passés ?

— Ils sont partis, fit Malko, pour rendre compte.

— Je n'en peux plus, soupira Nadine. Je n'arrive pas à croire que je dois quitter Butaré.

— C'est pourtant ce que vous avez de mieux à faire, conseilla Malko. Maintenant, je vais me reposer.

Une fois dans sa chambre, il déplia sa carte du Rwanda. S'il reprenait la route du nord vers Kigali, il y avait un embranchement à Nyanza, qui partait vers Gisenyi, lui évitant de repasser par Kigali. Il n'avait plus qu'à prier pour qu'on ne le guette pas à la sortie de la ville. Il cala une chaise contre sa porte, fit monter une balle dans le canon du Browning et s'allongea.

*

* *

Un craquement dans le couloir envoya une colossale décharge d'adrénaline dans les artères de Malko. Il se dressa sur son séant et alluma, vérifiant que le pistolet était à portée de sa main. Dehors, le silence était absolu. Soudain, il vit la poignée de la porte tourner lentement et il saisit son pistolet, prêt à tirer à travers le battant. Puis, il se leva, pieds nus, se rapprocha de la porte et écouta. Il entendit une respiration. Il y avait bien quelqu'un de l'autre côté. De nouveau, la poignée tourna. S'aplatissant contre le mur, pour être à l'abri d'un tir à travers la porte, il demanda à mi-voix :

— Qui est là ?

— C'est moi ! fit la voix tremblante de Nadine.

Malko ôta la chaise et tourna la clef. La jeune Belge se tenait dans le couloir, l'air terrifié, pieds nus, vêtue d'une nuisette noire d'où débordait sa poitrine. Elle se glissa dans la chambre.

— Excusez-moi, j'avais trop peur ! J'entends des bruits partout. Est-ce que je peux rester avec vous ?

— Il n'y a qu'un lit, remarqua Malko.

— Ça ne fait rien, je vais me mettre dans le fauteuil.

Son regard se posa sur le pistolet, puis elle détourna la tête comme

pour ne pas le voir et se pelotonna dans la vieille bergère. Malko se dit que c'était le moment de régler sa dette. Il prit dans son sac de voyage la grosse enveloppe kraft contenant les dollars de Frank Capistrano et en divisa le contenu en deux.

— Voilà vos cinquante mille dollars, dit-il. Faites-en bon usage.

Nadine le remercia d'un pâle sourire, sans même bouger. Un animal terrifié. Malko se recoucha. Le lendemain serait rude. Il lutta un moment contre le sommeil, puis s'assoupit, sans même s'en rendre compte.

Une sensation étrange le réveilla. Il rêvait de chats, et que l'un d'entre eux se frottait contre son ventre. Une sensation agréable. Encore dans son rêve, il envoya la main pour caresser l'animal et ses doigts rencontrèrent quelque chose qui ressemblait à de la fourrure. Réveillé d'un coup, il devina dans la pénombre une forme à demi couchée sur le lit. Ce qu'il avait sur le ventre était la tête de Nadine... Elle bougea et il sentit la masse tiède de sa poitrine frôler son estomac, puis une bouche se referma sur son sexe encore endormi.

Elle se mit à le caresser délicatement, comme pour ne pas le réveiller... Pourtant, Nadine ne pouvait pas ne pas sentir le sexe qui grossissait dans sa bouche...

Malko, allongé sur le dos, se laissait faire. Que lui réservait l'avenir immédiat, sinon le danger et la mort ? Nadine s'interrompit pour faire passer sa nuisette par-dessus sa tête. Elle le reprit un peu dans sa bouche, puis l'enjamba et s'empala très lentement sur lui, bien qu'elle soit abondamment lubrifiée. Lorsqu'elle eut son membre fiché jusqu'à la garde au fond de son ventre, elle se pencha en avant et commença à chevaucher Malko avec de grands mouvements amples. C'est lui qui la saisit par les hanches pour accompagner son mouvement. Puis, des hanches, ses mains gagnèrent ses seins lourds et Nadine poussa un gémissement heureux. Ils firent l'amour ainsi un moment, puis elle lui prit les mains et les remit sur ses hanches. C'est dans cette position qu'elle gémit.

— Continue ! Je vais jouir.

De vertical, son mouvement était devenu un frottement horizontal et rapide. Ils explosèrent pratiquement ensemble et elle s'effondra sur Malko.

— Excusez-moi, souffla-t-elle un peu plus tard à son oreille, cela m'a rassurée. J'avais besoin de sentir un homme...

Puis, elle s'arracha à lui et repartit dans son fauteuil. Cinq minutes plus tard, Malko entendit sa respiration régulière. Elle dormait.

*

* *

La route était magnifique, coincée entre la montagne et des

bananeraies d'un vert sombre, semée de villages aux maison d'adobe en ruine. Parfois, un eucalyptus couleur argent jetait un éclair. Ou c'était un bouquet de fleurs de paradisier aux couleurs somptueuses.

En dépit de toute cette beauté, Malko avait l'estomac serré. Toutes les cinq minutes, il jetait un coup d'oeil dans le rétroviseur. Un autre 4×4, une vieille Cherokee rouge, le suivait depuis qu'il était sorti de Butaré. Trop loin pour qu'il puisse discerner ses occupants... Il était descendu à six heures trente, avait avalé un café avec Nadine, encore défaite.

— Qui êtes-vous ? avait-elle demandé. Je voudrais vous revoir.

— Il ne vaut mieux pas, avait prévenu Malko. Partez à Kigali et quittez le pays. L'argent vous aidera. Vous êtes jeune et jolie, la vie n'est pas finie.

Ils ne s'étaient même pas embrassés. En partant, il avait regardé les maisons endormies de Butaré en se disant qu'il ne reviendrait sûrement jamais dans cette petite bourgade rwandaise où il avait pourtant trouvé la dernière clef de sa traque. Après une longue succession de cadavres. Du colonel Lizindé à Josse Laslaing, cela faisait du monde. Le restaurateur belge mort sans savoir pourquoi était sûrement le plus innocent de tous...

Il essaya d'accélérer mais la Land Cruiser était à bout de souffle. Derrière, la Cherokee ne le lâchait pas. Il crut l'avoir larguée à Nyanza, mais elle réapparut très vite, dans un nuage de poussière rouge. La piste étroite, défoncée, mangée par la végétation, tournait, montait, redescendait dans un paysage sauvage... Des paysans travaillaient dans les champs, des femmes avançaient d'un pas lent le long de la piste, des charges énormes sur la tête. Des enfants poussaient des espèces de grosses trottinettes aux roues en bois, où ils avaient empilé des sacs de charbon de bois. Il traversa une zone où tous les arbres avaient été coupés à vingt centimètres du sol par les vagues de réfugiés revenant de l'Ouganda.

D'ailleurs, sur sa droite, les hautes montagnes couvertes de jungle séparant le Rwanda de l'Ouganda se perdaient dans les nuages.

Aucun panneau de signalisation, aucun nom : il ignorait totalement où il se trouvait. Une heure et demie après son départ de Butaré, il aperçut à sa gauche le lac Kiwu. La piste longeait le rivage en bordure d'une falaise luxuriante. La Cherokee, toujours sur ses talons, ne pouvait même pas tenter de le doubler. Il se concentra sur sa conduite, se demandant comment retrouver la trace de Walter Park à Gisenyi.

Et surtout, comment se débarrasser de ses suiveurs.

Heureusement qu'il avait le Browning... La latérite pulvérisée entrainait à flots par les glaces ouvertes, le faisant tousser et cracher. Il était secoué comme un prunier, se demandant, s'il le trouvait, comment Walter Park allait l'accueillir.

Il aperçut sur sa gauche des bâtiments en contrebas. Une brasserie. Il approchait. La piste de plus en plus défoncée descendait vers le bord du lac Kiwu. Un panneau avec une flèche apparut après un virage : « Hôtel Méridien ». La route longeait désormais des plages, des guinguettes. Il y avait des gens en train de se baigner, il faisait beau, c'était paisible. Tout à coup, il déboucha devant l'hôtel, un grand bâtiment ocre noyé dans les bougainvilliers. Il pila sous le porche et sauta à terre. La Cherokee rouge venait de se garer derrière lui dans le parking... Il pénétra dans le hall sombre et désert. Un seul employé vaquait à la réception, visiblement étonné de voir un client. Malko s'approcha de lui et posa un billet de dix mille francs rwandais sur la table.

— Je cherche un ami, un *muzungu* qui habite ici, à Gisenyi.

L'employé regarda le billet avidement, mais répondit dans un sursaut d'honnêteté :

— Je ne connais pas de *muzungu* à Gisenyi. Peut-être à Goma, de l'autre côté de la frontière.

Possible, se dit Malko.

— Vous pouvez demander à quelqu'un ? insista-t-il.

— À la piscine, il y a un garçon qui est d'ici, allez voir.

Malko traversa des couloir déserts et déboucha sur la piscine où deux Blanches bronzait, allongées sur des matelas. Il s'adressa à un vieux garçon et reposa la même question avec les mêmes arguments. Le Noir gratta ses cheveux frisés.

— Un *muzungu* ! Il y en a juste un mais il est très vieux !

— Où habite-t-il ?

— Là-bas, à un kilomètre en allant vers la frontière. Avenue des Palmiers. Une grosse maison blanche.

Malko était déjà dehors. Quand il remonta dans la Land Cruiser, il aperçut, dans le parking, un nouveau véhicule : un pick-up avec plusieurs soldats. Un affût de mitrailleuse était monté sur le plateau. Le poulx à cent cinquante, il repartit, regagnant la route qui longeait le bord du lac, une allée bordée de cocotiers, avec deux voies séparées par un terre-plein herbeux. La Cherokee était derrière lui, mais ne cherchait pas à le rattraper. Il concentra son attention sur sa droite, où les villas se succédaient. À gauche, c'était la plage. Soudain, il entendit un nouveau bruit de moteur et aperçut du coin de l'oeil le pick-up qui le doublait, roulant à contresens sur l'autre voie !

Le véhicule chargé de soldats parcourut encore une centaine de mètres puis tourna sur sa gauche et s'arrêta, bloquant la voie par laquelle arrivait Malko. Ce dernier freina pour ne pas l'emboutir et la Land Cruiser se mit comme d'habitude en travers. Il jeta un coup d'oeil derrière lui : deux hommes étaient sortis de la Cherokee, des Uzi à la main, et avançaient vers lui sans se presser. Il sauta à terre, juste

au moment où la mitrailleuse pivotait dans sa direction. Il entendit un cri et les deux suiveurs se précipitèrent à l'abri d'un cocotier. Les autres allaient tirer !

Ses yeux tombèrent sur un panneau tombé à terre annonçant l'avenue des Palmiers.

Il allait mourir tout près du but.

Il entendit claquer la culasse de la mitrailleuse et sortit son Browning en un geste de défense dérisoire. Pour, au moins, mourir les armes à la main.

*
* *

— Stop !

Malko, fasciné par le canon de la mitrailleuse braquée sur lui, n'avait pas vu surgir un homme qui venait de sortir du jardin de la villa élégante faisant le coin du boulevard et de l'avenue des Palmiers. Un homme âgé, aux épaules voûtées, quelques rares cheveux sur la tête, avec un curieux visage ovale qui semblait sculpté dans la gélatine, d'où ressortaient deux yeux d'un bleu cobalt. En dépit de ce visage mou, il émanait de lui une force tranquille, une assurance d'acier. Le canon de la mitrailleuse se détourna et l'homme s'approcha de Malko, le prit par le bras.

— Venez !

Comme les deux suiveurs de Malko esquissaient le geste de s'interposer, il leur lança sèchement :

— *Leave him alone !* [47]

Ils s'écartèrent et Malko pénétra dans le jardin de la villa, avec son sauveur. Ce dernier n'ouvrit pas la bouche jusqu'à la maison où il le fit pénétrer dans un salon au parquet sombre dont les fenêtres étaient défendues par des barreaux. Il s'assit lourdement. Son pantalon semblait prêt à exploser sous la pression de ses cuisses et il respirait visiblement mal. Un domestique noir apparut et il lui jeta un ordre bref, avant de se tourner vers Malko et de le dévisager longuement.

— Ainsi, vous m'avez retrouvé ! soupira-t-il.

— Difficilement, avoua Malko. Mais comment saviez-vous que je vous cherchais ?

— La DMI m'a tenu au courant, dit simplement l'Américain. Si je leur avais demandé, ils vous auraient liquidé dès votre arrivée à Kigali, mais j'ai décidé de rester neutre. Je ne le regrette pas. Vous avez eu du flair et beaucoup de chance, conclut Walter Park. Vraiment beaucoup de chance.

— Ça n'a pas été le cas pour tout le monde, ne put s'empêcher de remarquer Malko. Votre ami Josse Laslaing, le restaurateur, est mort simplement pour m'avoir adressé la parole.

L'Américain eut un hochement de tête signifiant qu'on ne faisait pas d'omelette sans casser des oeufs. Le Noir revint avec un plateau de thé. Il le versa et Walter Park le sucra avec une sucrète, comme sur la photo...

Il but un peu de thé et laissa tomber :

— Ainsi, vous savez tout !

— Pas tout, corrigea Malko. Je connais les détails opérationnels, grâce à Jean-Bosco Sagatwa. Je sais que ce soir-là, vous étiez cinq, dont deux Africains. J'ai même retrouvé un témoin qui vous a croisés en train de vous enfuir. Mais j'ignore le principal.

— Quoi ?

— Pourquoi ?

Un long silence de nouveau, puis l'Américain se pencha en avant, avec une grimace.

— Je pense que vous avez conquis le droit que je vous réponde. Vous savez à peu près tout de moi, du moins l'essentiel. Peut-être ignorez-vous les liens particuliers que j'avais tissés avec Paul Kagamé. Un des rares dirigeants noirs intègre, courageux et patriote. C'est moi qui l'avais aidé à obtenir un stage à Fort Lavenworth au Texas, en 1990. Un jour, en 1994, il est venu me trouver, dans un état de surexcitation extrême, ce qui était très rare chez lui. Et il m'a raconté ce que ce salaud de Jean-Bosco Sagatwa avait confié au colonel Lizindé. Qu'Habyarimana avait l'intention, dès son retour de Dar Es-Salaam, de déclencher le génocide des Tutsis. Nous *savions* tous qu'un génocide se préparait, aussi cette information m'a paru parfaitement crédible.

— Paul Kagamé vous a demandé de l'aider ?

— Oui. Il a pensé qu'en éliminant Habyarimana, il sauvait son peuple. Que même s'il y avait des Tutsis tués, la Minuar interviendrait. Il possédait un stock de SAM-7 et SAM-16 remis au FPR par l'Ouganda. Mais il n'avait personne d'assez fiable pour les servir. J'ai réfléchi plusieurs jours. C'était une décision terrible dont je ne pouvais parler à personne. Nous n'avions *aucun* moyen de vérifier les dires de Lizindé. Les Hutus nous avaient habitués au pire. Alors, j'ai finalement accepté de l'aider.

— Pourquoi Lee Parker et Matt Stewart ?

— Je les connaissais de longue date. Ils avaient été instructeurs dans l'armée ougandaise. Ils connaissaient parfaitement le maniement du SAM-16 et ils m'obéissaient sans poser de questions. Surtout quand je leur ai dit qu'il s'agissait de sauver les Tutsis d'un génocide programmé... Le reste a été facile. Sagatwa a dû vous le raconter. Nous avons pris deux membres de l'APR avec nous.

— Que faisaient ces deux Américains à Kigali ? La plantation de thé, c'était une couverture...

— Ils espionnaient les FAR, lâcha Walter Park. Pour le compte du FPR et à ma demande. Toutes les communications des FAR, sous leur couverture de planteurs de thé. Ils étaient très discrets. Jamais les FAR ne les ont soupçonnés. Ils ont fait un sacré bon travail.

Malko posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Depuis le début de cette enquête, j'ai eu l'impression que votre ancienne *Maison* cherchait à faire un *cover-up*. Pourquoi : elle n'y était pour rien.

Walter Park eut un faible sourire.

— Non, elle n'y était pour rien. Mais, très vite, les gens de la station de Kampala ont eu des soupçons. Ils avaient la liste des missiles SAM-7 et SAM-16 détenus par l'armée ougandaise. Lorsqu'ils ont obtenu les numéros de série des deux missiles SAM-16 utilisés dans cette action, ils ont découvert qu'ils provenaient des stocks de l'armée ougandaise. Ils savaient également que Lee Parker et Matt Stewart étaient experts dans le maniement de ce genre de matériel. Ils connaissaient mes liens avec eux et avec Paul Kagamé. Alors, sans savoir *pourquoi*, ils sont arrivés à la conclusion que nous étions pour quelque chose dans cet attentat. À l'époque, une note ultra-secrète a été envoyée par la station de Kampala à la direction générale de Langley. Détaillant leurs soupçons à notre égard.

— Mais vous ne faisiez plus partie de la CIA, objecta Malko. Et Parker et Stewart n'en avaient *jamais* fait partie.

— Exact. Mais ils communiquaient à la station de Kampala toutes les informations recueillies pour le compte du FPR. Il existait donc un lien opérationnel entre eux et l'Agence. À Langley, on s'est dit que si cette affaire sortait, on accuserait la *Company* d'avoir sponsorisé cet attentat. Voilà pourquoi on s'est tenu à la version officielle des coupables hutus. En se disant que j'avais voulu faire plaisir à mon ami Paul Kagamé, sans trop comprendre pourquoi. Le secret a été conservé jusqu'à ce que ce salaud de Jean-Pierre Mugabé relance l'affaire, pour des raisons que nous ignorons encore. Bien entendu, l'avocate de Jean-Bosco Sagatwa a sauté sur l'occasion, pour tenter de diminuer la responsabilité de son client. Vous connaissez la suite...

— Pas complètement, contesta Malko. Lorsque je suis arrivé à Nairobi, j'ai eu la nette impression que le chef de station, Mark Spencer, faisait tout pour me mettre des bâtons dans les roues.

— Ce n'était pas une impression, répliqua Walter Park. Dès que le brûlot de Mugabé est sorti, la Maison-Blanche a demandé à Langley de lui donner *tous* les éléments de cette affaire. Dont la fameuse note secrète me mettant en cause. Ils n'ont pas pu refuser. Et, lorsque Frank Capistrano vous a lancé en piste, ils ont eu peur que vous découvriez Dieu sait quoi. Donc, ils ont essayé d'entraver votre enquête. Discrètement. Ne sachant même pas si j'étais encore vivant.

— Frank Capistrano va être content, conclut Malko. Je vous ai retrouvé et je sais ce qui s'est passé.

Un mince sourire éclaira le visage gélatineux de l'Américain.

— Depuis qu'il a lu la note secrète de la station de Kampala, il *sait* que c'est moi. Mes motivations, il s'en moque. Ce qu'il voulait, c'était avoir la certitude que j'étais mort. Et si je ne l'étais pas, corriger la situation...

— C'est-à-dire ? demanda Malko, qui ne voulait pas comprendre.

— Me liquider ! laissa tomber Walter Park. Afin d'éviter définitivement tout risque d'indiscrétion. Frank Capistrano travaille au nom de la raison d'État. Son rôle est d'éviter à jamais que la CIA soit impliquée de près ou de loin dans l'attentat du 6 avril 1994.

— Vous liquider ? répéta Malko, abasourdi.

Walter Park inclina la tête.

— Évidemment ! Votre naïveté vous fait honneur. À partir du moment où les projecteurs se braquaient à nouveau sur nous, il fallait faire le ménage. Éviter à tout prix de salir l'Agence et les États-Unis. Nos ennemis auraient pu prétendre que j'avais agi sur ordre de la Maison-Blanche, pour d'obscurcs raisons géostratégiques. Le nettoyeur, c'était vous. Ou vous ne me retrouviez pas et c'était parfait. Ou vous y arriviez et dans ce cas, soit on vous aurait demandé de me liquider, soit on l'aurait fait dans votre dos. Et vous y seriez passé aussi...

Il se tut, et but un peu de thé. Atterré, Malko demanda :

— Quand avez-vous appris que Sagatwa vous avait manipulés ?

Le visage de l'Américain s'assombrit.

— Trop tard ! Le génocide était déjà lancé et nous avions tué le seul homme qui puisse l'enrayer. C'était l'horreur. L'horreur, répéta-t-il à voix basse. Je suis allé retrouver Paul Kagamé à Mulindi. Il était effondré, détruit, il pensait au suicide. Imaginez un médecin qui veut administrer un calmant et qui injecte un poison mortel... Impuissant, Kagamé a dû assister au massacre de son peuple. Horrible, répéta-t-il, la voix cassée. Ni lui ni moi ne l'oublierons jamais... Jamais.

Malko, la gorge serrée, contemplait la douleur sincère du vieil homme, repensant à la voix chaude et cordiale de Frank Capistrano. Décidément, le Renseignement n'était pas toujours un métier de gentleman. Dans cette affaire, à part Jean-Bosco Sagatwa, il n'y avait que des victimes. Des centaines de milliers de victimes, plus deux. Paul Kagamé et Walter Park.

Aucun mot ne pouvait rien excuser ou commenter. C'étaient des fardeaux que l'on portait jusqu'au jour de sa mort.

Walter Park se leva lourdement.

— Je vous ai dit que vous aviez de la chance, enchaîna-t-il. *Beaucoup* de chance. Je savais, par la DMI, que vous étiez sur mes

traces, mais j'ignorais que vous veniez aujourd'hui. Si je n'avais été prendre l'air, vous seriez mort.

— Merci, dit Malko.

Walter Park ne répondit pas.

— Je vais vous raccompagner à Kigali moi-même, fit-il, pour qu'il ne vous arrive rien. Je tiens à ce que vous disiez à Frank Capistrano ce que je vous ai révélé. Et aussi, que je ne dirai *jamais* rien. Jusqu'à mon dernier souffle. Lorsque je serai enterré au bord de ce lac que j'aime beaucoup. Je ne suis pas un traître à mon pays.

Ils gagnèrent une Jeep rouge et l'Américain se hissa au volant, restant quelques instants immobile pour reprendre son souffle.

— Nous allons faire un petit détour, dit-il. Je dois m'arrêter à mon orphelinat, à Gitwa. Il y a huit cents orphelins tutsis que j'élève là-bas. Certains sont remarquables...

FIN

Notes

- [1] Armée populaire rwandaise, à dominante tutsie, formée par le Front patriotique rwandais (FPR) après sa prise de pouvoir en juillet 1994.[Ret]
- [2] Cafards.[Ret]
- [3] Mission des Nations unies d'assistance au Rwanda.[Ret]
- [4] Forces armées rwandaises gouvernementales (Hutus).[Ret]
- [5] Mille shillings : environ 100 francs.[Ret]
- [6] Me sodomiser.[Ret]
- [7] Au Kenya, on roule à gauche.[Ret]
- [8] Rien à dire ! [Ret]
- [9] Voir SAS n° 125, *Vengez le vol 800*. [Ret]
- [10] Voir *SAS Broie du noir* n° 7. [Ret]
- [11] Bon appétit ! [Ret]
- [12] La CIA. [Ret]
- [13] *Akazu* : littéralement « petite maison » en kinyarwanda. [Ret]
- [14] Balise radio matérialisant le centre de l'aéroport. [Ret]
- [15] Une cible facile. [Ret]
- [16] Centre national de développement. [Ret]
- [17] Chief of station. [Ret]
- [18] Voir SAS n° 135, *SAS contre P.K.K.* [Ret]
- [19] Voir SAS n° 124, *Tu tueras ton prochain*. [Ret]
- [20] Vos papiers, s'il vous plaît. [Ret]
- [21] Sergent. [Ret]
- [22] Directorate of Military Intelligence. [Ret]
- [23] Blancs. [Ret]
- [24] La documentation. [Ret]
- [25] Bière locale. [Ret]
- [26] Gardien. [Ret]
- [27] Littéralement : ceux qui combattent ensemble. [Ret]
- [28] Ne tirez pas ! [Ret]
- [29] Dissimulation. [Ret]
- [30] Criminal Investigations Department. [Ret]
- [31] Aventure. [Ret]
- [32] Bienvenue, en swahili. [Ret]
- [33] Vous êtes un boucher ! [Ret]
- [34] De l'ONU. [Ret]
- [35] Fais attention ! [Ret]
- [36] Un activiste des droits de l'homme. [Ret]
- [37] Baise-moi maintenant. Viens dans ma chatte, encule-moi, fais ce

que tu veux.[Ret]

[38] Bon retour ![Ret]

[39] De temps en temps.[Ret]

[40] Radio Mille Collines.[Ret]

[41] Parti du président Juvénal Habyarimana.[Ret]

[42] Riposte armée.[Ret]

[43] Voir SAS n° 128, *Zaire adieu*. [Ret]

[44] La pute.[Ret]

[45] Fruit de la passion.[Ret]

[46] Eau minérale.[Ret]

[47] Laissez-le tranquille.[Ret]